FIA ÖHMAN

Sous le ciel de l'Inde



ÉDITIONS PIERRE ROGER, PARIS

Sous le Ciel de l'Inde

FIA ÖHMAN

Sous le Ciel de l'Inde

Voyage au pays de Rabindranath Tagore

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR P. DESFEUILLES

AVEC PLANCHES HORS TEXTE ET CARTE

PARIS
LIBRAIRIE PIERRE ROGER
54, RUE JACOB, 54

Avant-Propos

Nulle imagination européenne ne peut se représenter l'Inde et encore moins comprendre pleinement les productions étranges de l'imagination indienne, si absolument différentes de tout ce qu'a inventé notre propre race. La puissante nature de l'Inde, ses montagnes d'une hauteur vertigineuse, sa végétation tropicale et les feux éternels de son soleil ont donné à ses enfants un aspect si différent de tout ce que nous connaissons que nous ne pouvons éprouver, en face de la vieille civilisation indienne, qu'un étonnement muet.

Cette civilisation, nous pouvons à peine la comprendre ; nous ne pouvons qu'être étonnés et charmés par sa grandeur légendaire et sa beauté étrange.

Après avoir eu la bonne fortune de pouvoir, dans des conditions particulièrement favorables, observer de près la vie et la civilisation indiennes, j'ai cherché

à donner à mes lecteurs une faible idée de ce pays merveilleux, de ce pays qui m'apparaît encore comme un mirage de la fée Morgane, là-bas sur le vaste horizon, par delà les flots bleus.

FIA ÖHMAN.

P. S. — La présente traduction offre au lecteur la matière de deux volumes publiés originairement en suédois, l'un sur Ceylan, l'autre sur l'Inde. Diverses modifications de détail ont été portées au texte, mais dans l'ensemble les trois premiers chapitres correspondent à mon livre sur Ceylan (*Adelstenarnas O, Bilder och Intryck fran Ceylon*, Stockholm, Ahlen et Akerlunds Förlags A. B.) et les suivants à mon livre sur l'Inde (*Under Indiens Himmel : En resa i Tagores land*, Stockholm, *idem*).

CHAPITRE PREMIER

L'île des pierres précieuses : Ceylan

Le pays, les habitants. — Colombo et ses environs.
La vie mondaine à Colombo.

Ceylan est désigné par des noms divers. Presque toutes les populations et toutes les sectes qui ont été en contact avec cette île lui ont donné un nom en rapport avec l'idée qu'elles se sont faite du pays.

Ainsi les Brahmanes appellent Ceylan *Lauka*, ce qui veut dire « le pays resplendissant ». Les Bouddhistes hindous l'appellent « la perle du front de l'Inde ». Les Chinois disent « l'île des pierres précieuses »; les Grecs et les Persans, « l'île des rubis », et les Cingalais, « l'île des lions ». En Europe, on entend parler de Ceylan, « la perle de l'Océan Indien ». Ces diverses dénominations reflètent l'admiration provoquée par Ceylan chez ces divers peuples, admiration facile à comprendre, car cette île est un des plus beaux endroits de la terre. La végétation y a la richesse splendide et la luxuriance des tropiques. La mer rafraîchit ses côtes et l'intérieur

offre une nature d'une beauté enchanteresse. A Ceylan se récoltent en abondance les fruits les plus délicieux; les habitants y vivent heureux et l'étranger, une fois qu'il a vu cette perle, en garde la nostalgie; plus d'un y retourne pour s'y établir définitivement.

Les premiers Européens qui débarquèrent à Ceylan et qui y firent du commerce furent les Portugais. C'était en l'an 1505. En 1639, les Hollandais supplantèrent ces premiers colons et devinrent les maîtres de l'île. Ils collaborèrent avec les indigènes, creusèrent des canaux, tracèrent des routes; bref, ils apportèrent une meilleure organisation. Mais après avoir partiellement dominé pendant cent cinquante-huit ans, ils furent à leur tour obligés d'abandonner la possession de Ceylan aux Anglais qui, en 1815, en devinrent les maîtres souverains, sans toutefois priver les habitants de leur liberté civile et religieuse. L'Angleterre est représentée par un gouverneur qui, selon les saisons, réside à Colombo, à Kandy ou à Newara Elyia, dans la région montagneuse.

Ceylan est peuplé par les Cingalais et les Tamiles.

Les Tamiles sont venus du sud de l'Inde. Ce sont les meilleurs ouvriers de l'île.

Le mot Cingalais vient de *Sinha-siha*, qui signifie « lion ». Le roi Lihabahu (600 ans av. J.-C.) était fils d'une princesse qui régnait dans la province de

Adouth, dans le nord de l'Inde. D'après la légende, le roi Lihabahu avait épousé une lionne et, en raison de cette union, ses descendants avaient gardé le nom de « Peuple et race de lions ». Les Cingalais sont de race aryenne et sont généralement bouddhistes. Les Tamiles, qui viennent de l'Inde, sont de race dravidienne et professent la religion hindoue. Ces deux populations ont le teint également basané.

A l'intérieur de l'île vit une population de Veddas, composée d'êtres à peu près sauvages; ils vivent de chasse, sont nus et portent les cheveux longs. Un autre groupe, les « Burghers », descendent d'indigènes et d'Européens ; leur teint est brun clair. Ils s'habillent à l'européenne. Leurs parents par le sang (Européens et indigènes) les considèrent avec un certain mépris.

La plus grande ville de Ceylan, Colombo, était avant la guerre le centre du commerce en Orient. On y voyait des vapeurs du monde entier, en provenance ou à destination de l'Europe, de l'Australie, du Japon et de la Chine. Ils débarquaient et chargeaient des marchandises aussi bien de l'Inde que de Ceylan. Actuellement, le nombre des navires a diminué ; pourtant Colombo est bien vivant par son port et par la prospérité de son commerce.

Ceylan s'aperçoit de très loin en mer. D'abord on découvre les hautes régions montagneuses du centre de l'île, avec le « Mont Adam » ; mais ce pic

est souvent caché par les nuages ; en approchant, on distingue les palmeraies de la côte.

Le climat de Ceylan est purement tropical et très pénible. L'ouest de l'île a ses pluies, quand souffle la mousson du sud-ouest ; la mousson du nord-est est moins pluvieuse, c'est pourquoi l'est de l'île n'est pas aussi fertile. La côte de l'est a surtout des pluies d'automne, tandis que celle de l'ouest a deux périodes pluvieuses, d'octobre à novembre et d'avril à mai. De décembre au commencement de mars, les soirées et les matinées sont délicieuses, les journées, en revanche, sont extrêmement chaudes ; la température s'élève en mars ; et avril, le mois le plus chaud de toute l'année, est intolérable pour les Européens non acclimatés. Tous ceux qui le peuvent quittent l'étuve du bas pays et vont se reposer dans les montagnes. En mai vient la mousson, c'est-à-dire le vent qui amène les pluies, et qui dure deux à trois mois. Il pleut sans arrêt. On est content de revoir août, avec le soleil et la sécheresse. Après ces pluies persistantes, la végétation est plus luxuriante que nulle part ailleurs, et la beauté de Ceylan atteint son plus haut point. Cela dure jusqu'en octobre et novembre, où survient la petite mousson, tandis que décembre amène une conclusion lumineuse de l'année.

Dans la végétation riche et très variée de Ceylan, il y a beaucoup d'essences utiles ou qui surprennent les étrangers.

Les noix de coco sont un des principaux produits; on en a exporté, certaines années, pour 30 millions de couronnes.

Une autre plante essentielle est le thé. Il fut introduit dans l'île de Ceylan en 1867 et y remplaça le caféier, cultivé jusque-là, mais ravagé par un champignon parasite.

La culture du thé a réussi au delà de toute espérance et le thé est, sans contredit, la principale exportation de Ceylan.

Il y a le katu-imbul, appelé aussi arbre à pluie, en raison de ce que ses feuilles, pendant la nuit, forment une sorte de réceptacle où l'humidité se condense. Au lever du soleil, les feuilles s'ouvrent à nouveau et rejettent leur eau en averse.

Le cotonnier rouge (*bombax malabaricum*) est l'un des rares arbres de Ceylan qui perdent leurs feuilles. Sa période la plus intéressante est en janvier et février; il se couvre alors des fleurs les plus écarlates, jusqu'à cacher presque son feuillage. Deux mois plus tard, l'arbre a complètement changé d'aspect. Les fleurs sont tombées, les fruits ont mûri, éclaté et rejeté d'abondantes fibres de coton qui pendent aux branches comme des flocons de neige.

L'herbe citronnelle pousse avec exubérance et sans demander aucun soin, sur les terrains pierreux de Ceylan. Elle donne une huile employée en

parfumerie et qui est un article important d'exportation.

L'arbre à camphre, qui ne se trouvait jadis qu'au Japon, se cultive aussi maintenant à Ceylan. Son produit, le camphre, s'obtient par un traitement à la vapeur d'eau des fibres de l'arbre et par condensation des fibres camphrées.

Le giroflier, dont le parfum est délicieux, pousse ici et alterne avec l'arbre à muscades. Les fruits de celui-ci ressemblent à des pêches, se fendant à leur maturité, ils laissent voir la noix de muscade. Délicieux aussi est le parfum des fleurs blanches de la vanille sur leurs longs sarments. La plante s'enroule sur des branches et des troncs, comme le poivrier, dont les fleurs et les fruits ressemblent à des grappes de raisin blanches ou rouges. On cultive sur une grande échelle le quinquina, qui vient bien à Ceylan. Son écorce, après préparation, donne la quinine, qui s'exporte.

La sève blanche du caoutchoutier (caoutchouc) représente un revenu annuel d'environ 20 millions de couronnes. Nous eûmes l'occasion de voir tout le procédé de la récolte.

La fève de cacao est un des principaux produits de l'île.

La faune n'a pas une variété équivalente à celle de la flore. Elle est, en somme, la même que celle du sud de l'Inde. Certaines espèces sont celles de Malacca ou des îles de la Sonde. Parmi les grands

animaux, il y a surtout l'éléphant, soit sauvage soit domestiqué. Les buffles sont très nombreux; à demi domestiques, ils servent de bêtes de trait.

Les insectes ne sont pas aussi gênants qu'on se l'imagine en Europe. Ceux qui étonnent le plus sont les insectes-feuilles (mimétisants); les entomologistes ont ici tout un monde à étudier. Beaucoup de ces insectes ont une ressemblance si trompeuse avec des plantes (feuilles ou petites branches) qu'on ne peut, sans la plus grande attention, savoir si vraiment on a devant soi un insecte ou une feuille, une branche, un rameau. On voit parfois des mille-pattes, dont le corps a la longueur de l'index. Malgré leur aspect désagréable, ils ne sont pas aussi dangereux qu'on se l'imaginerait; ils sont pourchassés par des lézards verts, qui, partout, agiles et rapides, rampent sur les murs et qui sont friands de tous les insectes et les gobent. Des papillons géants aux plus vives couleurs volent par essaims; parfois ils font de loin l'effet d'un nuage éblouissant. Les petits oiseaux à tête bleue, qui sans arrêt chantent « tekik, tekik », se voient très bien, quand, à toute vitesse, ils volent à la poursuite des papillons et les attrapent avec une grande habileté.

Un vrai fléau de l'intérieur du pays, en dehors des régions côtières ou montagneuses, ce sont les sangsues. Les ouvriers dans les bois et dans les champs, ou tous ceux qui, pour une raison quel-

conque, circulent au dehors, risquent d'être piqués, ce qui peut avoir des conséquences sérieuses. Quand la sangsue s'est rassasiée et remplie de sang, elle a la taille d'une sangsue médicinale ordinaire, mais à jeun elle est mince comme un fil et peut facilement s'insinuer dans les chaussures, les bas, etc.

Les Cingalais sont grands chasseurs de tortues; avec leur écaille dure ils font les peignes qu'ils portent sur la tête et maints autres objets. La méthode qui permettait de détacher la carapace du corps de l'animal était jadis si cruelle qu'une loi l'a interdite. La pauvre bête était maintenue sur le feu jusqu'à ce que la chaleur fît tomber la carapace. Puis on remettait la bête en liberté et une nouvelle carapace pouvait lui repousser : on procédait avec cette cruauté, parce qu'on prétendait que si on enlevait la carapace à une tortue déjà morte, l'écaille restait opaque; mais, depuis, on a reconnu que si, aussitôt après la mort de la tortue, on cuisait à l'eau la carapace, celle-ci gardait sa transparence. On obtient l'écaille plus mince ou plus épaisse en la préparant de telle ou telle manière, après l'avoir ramollie par la chaleur.

Des pierres précieuses de toutes sortes se rencontrent en abondance à Ceylan, dans le lit des rivières et particulièrement du Kaluganga, près de la ville de Ratnapura, qui, pour cette raison, est le centre des tailleries. A la saison de l'année où

les eaux baissent, on cherche avec des pinces dans les endroits où le fond de la rivière est plein de glaise, de vase et de gravier, car c'est surtout dans les amas de gravier que se trouvent les pierres fines. Ces amas sont lavés et passés au crible, et les indigènes exercés attrapent au passage les pierres brillantes.

La plus précieuse de ces pierres est le rubis rouge, ensuite vient le saphir bleu, dont la nuance foncée obtient des prix beaucoup plus élevés que la nuance claire; la variété blanche est encore moins chère, à moins qu'elle ne puisse, pour un œil non connaisseur, se confondre avec le diamant; de même le saphir rose ou jaune pâle. La topaze est plus dorée; le grenat est rouge sombre; la tournaline comporte diverses nuances de vert; l'améthyste est d'un mauve plus ou moins sombre; l'aigue-marine est du bleu-vert des eaux de la mer; la spinelle peut avoir toutes les couleurs. La pierre lunaire enfin (feldspath nacré) est l'une des nombreuses pierres fines de Ceylan, mais ne se trouve que dans les hautes régions ; elle est un composé de feldspath et de cristal; une fois taillée, elle prend un éclat changeant du bleu au jaunâtre et rappelle l'opale.

La plupart des habitants de Ratnapura vivent de la taille des pierres fines. On les voit sans cesse installés devant leurs cabanes avec leur outillage primitif; les pierres se taillent à l'aide d'une pierre

non taillée, après quoi elles se polissent sur une meule de cuivre.

*
* *

Le port de Colombo est formé d'un côté par un long môle de granit ou brise-lames ; un large goulet permet l'entrée des vapeurs. De jeunes Cingalais à la peau très bronzée nagent à l'entour du bateau, parfois accrochés à quelque planche ; ils ne cessent de crier : « Donnez un shilling, monsieur, donnez, donnez ! » Et si on jette à l'eau une petite pièce, ils plongent instantanément, pour revenir tout aussitôt à la surface et se remettre à crier pour en avoir d'autres. Dans le port règnent la vie et le mouvement; toutes sortes de gens crient, s'agitent et offrent leurs services. Une fois débarqué, on circule en rickshaw (voiture à deux roues tirée par des indigènes) ; on passe devant le quartier des affaires (du côté du fort) avec ses nombreuses organisations, puis par le beau boulevard longeant la mer on arrive à l'hôtel Gall Face. Le terrain est uni et dur comme un pavé et il a un ton rouge, qui forme un agréable contraste avec les herbes grasses des prés longés par la route, dont l'autre bord est baigné par l'océan Indien. La plage est un banc de sable fauve en pente douce, planté de place en place de hauts cocotiers, dont les cimes se penchent sur la mer comme avides d'être rafraîchies par la blanche écume.

L'hôtel Gall Face, où nous descendons, jouit d'une situation enchanteresse sur la plage, dans un nid de verdure, à l'ombre des palmiers. Il offre tout le confort auquel on est habitué en Europe. Le hall nous fait bon accueil avec ses décorations et ses plantes fleuries. On trouve les habituelles agences de voyage, les boutiques bien pourvues de toutes sortes de marchandises d'Orient, non seulement des produits de l'île de Ceylan, mais encore de ceux de l'Inde, de la Chine, du Japon et d'Australie.

On nous indique nos chambres vastes et aérées; nous y montons par un escalier de marbre, dont les degrés sont recouverts de tapis pourpres. Des toiles métalliques en fil d'acier remplacent les vitres, nous protégeant contre les moustiques, tout en laissant l'air circuler librement. La vue est grandiose. On voit déferler la mer, et là-bas on aperçoit Colombo au bout du boulevard Gall Face. Puis c'est l'obligatoire grouillement, qui étonne si fort les étrangers, d'indigènes à cheval, en voiture, de devins hindous, de charmeurs de serpents, de négociants et de guides. Après une heure de repos dans nos chambres, nous prenons dans la piscine de l'hôtel un bain reposant.

Dans la salle à manger, nous sommes servis par des domestiques cingalais; au premier aspect, on croirait que ce sont des femmes qui font le service, attendu que ces domestiques ont les cheveux

nattés, relevés sur la nuque et maintenus par un peigne d'écaille rond. En place de pantalon, ils portent une pagne enroulé autour de la ceinture et descendant jusqu'aux genoux ; le buste est habillé d'une courte veste à boutons dorés. Mais quelques visages barbus montrent qu'on a bien affaire à des hommes.

On nous sert encore ici l'inévitable cari; les connaisseurs le déclarent excellent, mais nous autres, gens du Nord, ne pouvons trouver plaisir à ce mets. Du riz, de la noix de coco rapée, trois ou quatre sortes de légumes, du poisson sec et du pain en chapelure, tout cela accommodé à la sauce violente et brûlante au cari, sont choses d'une saveur bien étrange. Nous terminons notre repas par des fruits rafraîchissants : bananes succulentes rouges ou jaunes, et fruits du manguier, exquis mais trop difficiles à conserver pour être exportés; ils sont verts, de la taille d'un concombre moyen ; la masse charnue et rose enferme un gros noyau. Une autre nouveauté, c'est le « papoje » en forme de gros melon, mais d'une tout autre saveur. Nous prenons le café sur la terrasse de l'hôtel, couverte de palmiers et descendant directement jusqu'à la mer. Nous sommes à l'ombre des rosiers fleuris, charmés par le concert de brillants oiseaux. Les tonnelles sont positivement recouvertes soit de bougainvillea violet sombre, soit d'éclatant Tanga Po de couleur orange.

Le soir, la terrasse offre un aspect tout différent. Elle est éclairée par les feux de lampes électriques de toutes couleurs; par terre, dans les arbres et jusqu'à la cime des cocotiers, on voit briller des étoiles rouges, vertes et bleues, rivalisant avec les constellations du ciel nocturne. Des mouches de feu tourbillonnent dans l'air, ouvrant leurs ailes phosphorescentes et répandant une lueur verdâtre. La mer mugit et ses vagues aux reflets d'argent sont comme parsemées de pierreries.

Colombo est une ville extrêmement étendue. D'une part, près de la mer, il y a Colpetty, où sont construits les beaux et vastes bungalows des indigènes riches et des Anglais; ils sont entourés de jardins à la végétation tropicale. Plus loin se trouve le grand parc dit Cinnamongarden, et qui, autrefois, était réellement ce que signifie son nom, c'est-à-dire un jardin planté de canneliers. Aujourd'hui, c'est un grand parc magnifique, contenant le musée, les terrains de sport et l'élégant « Princes Club ». Des Cingalais distingués et riches se sont fait construire ici de beaux palais dont l'extérieur a un cachet occidental, mais dont l'intérieur offre un luxe tout oriental.

Si l'on continue son chemin le long de la mer, on arrive à Mont Lavinia, sorte de château bâti sur un roc s'avançant dans la mer. C'était jadis la résidence du gouverneur anglais; aujourd'hui, c'est un confortable hôtel, lieu de refuge et de

repos pour ceux des habitants de Colombo qui souhaitent fuir la vie de la ville.

On traverse des forêts de cocotiers et d'arecas, alternant avec les arbres à salades (Pisonia alba) d'un vert tendre et dont les feuilles ressemblent à de la salade pour la couleur et la grandeur.

Aussitôt après le coucher du soleil, c'est peut-être le plus beau moment à Mont Lavinia : l'air est attiédi, l'éclat des couleurs est amorti; les tons dorés de nuages à l'horizon s'éteignent progressivement, remplacés par une teinte gris-vert et des traînées rougeâtres. Ce jeu de couleurs adoucit un peu l'impression de la nuit brusquement survenue, car, sous les tropiques, il n'y a pas de crépuscule.

La ville indigène, appelée Pettah, est, à Colombo, comme toujours en Orient, surtout intéressante par le mouvement et la couleur de la vie populaire, par ses innombrables boutiques ouvertes, où les marchands sont empressés à offrir leurs marchandises. Les rues sont pleines de voitures et de charrettes, attelées de bœufs ou traînées par des indigènes à demi nus et à peau sombre; on croise une longue file de rickshaws avec tracteurs humains (coolies). Les femmes sont enveloppées dans des pagnes de brillantes étoffes, souvent à grands carreaux; le haut du corps est couvert parfois d'une blouse, parfois d'une large écharpe passée sur une épaule et retombant sur

la poitrine. La tête est nue; la chevelure est relevée en chignon par une épingle d'argent. Ici, comme dans l'Inde, les indigènes portent des bijoux aussi bien au nez qu'aux oreilles et des anneaux aux bras, au cou de pied, aux doigts de la main et aux orteils. On voit souvent les hommes vêtus de pagnes blancs, le haut du corps restant nu; ils portent parfois une veste ou une courte chemise.

Un lac gracieux contribue beaucoup au charme de Colombo. Ses courbes capricieuses pénètrent dans la ville ou l'enveloppent; il forme des presqu'îles et des anses, quelques détroits et bassins. De beaux bungalows et des temples pittoresques, entourés d'arbres en fleurs, se reflètent dans ses eaux limpides.

A l'extrémité sud de Ceylan se trouve la vieille ville de Galle. Un trajet de quatre agréables heures de chemin de fer nous mène vers cette ville pleine de beautés naturelles, qui, avant Colombo, était le principal centre commercial de Ceylan. Dès le temps de Salomon, on parle de navires y venant chargés de denrées rares.

Nous étions invités chez Mr Alexander, le plus haut fonctionnaire de Galle; il habite un superbe bungalow, au milieu des plus belles mauves géantes absolument couvertes de fleurs rouge feu, qui ont une étonnante ressemblance avec des roses rouges. Notre première excursion est pour

aller voir la puissante forteresse établie jadis par les Hollandais. De hautes murailles de briques tombent à pic dans la mer; de là-haut on jouit d'une vue étendue sur tout le port, sur la ville et sur les collines boisées qui l'environnent. De là on aperçoit aussi les bancs de coraux; mais nous les verrons plus nettement quand, à marée basse et sur l'eau calme, notre bateau passera directement au-dessus. Il arrive que les coraux semblent être de belles fleurs; ou encore des arbres avec branches et feuillages aux vives colorations; ou bien ils ont d'innombrables autres formes singulières. A Ceylan, on voit des coraux rouges, jaunes, violets et bruns, mais les verts sont de beaucoup les plus fréquents. Quand on amène le corail à l'air ou si l'on y touche dans l'eau, la couleur des bêtes qui en sont les hôtes s'assombrit immédiatement; celles-ci se recroquevillent et rentrent leurs tentacules.

Non loin de Galle se trouvent les intéressants *plumbagos* ou mines de graphite. Dans la montagne, il se présente par larges veines, brillantes comme de l'acier ou du cristal. Ces mines occupent quelque trente mille indigènes; par des échelles de bambou toutes tortues, ils descendent dans les puits et galeries d'où on les descend encore plus bas dans des tonneaux.

Le graphite, contrôlé et empaqueté, est exporté; il y eut des années où six mille tonnes furent

embarquées, ce qui représentait pour l'île une exportation de 18 millions de couronnes. On connaît l'importance du graphite pour la fabrication des crayons.

Les ouvriers qu'on voit dans cette région font un effet très bizarre; la poussière de graphite adhère à leur peau huileuse, si bien qu'ils ont l'air d'être entièrement en acier.

A Galle, des femmes industrieuses sont installées devant leurs demeures et sont occupées à faire au fuseau les plus délicates dentelles. Pour peu d'argent, on peut se procurer ici de vrais chefs-d'œuvre.

***

La société à Colombo est très vivante et les sports y occupent la première place, comme dans toutes les colonies anglaises. Tous les ans, au mois de janvier, il y a la semaine des courses. Alors, les planteurs descendent à Colombo. C'est ce que firent les amis chez lesquels j'étais reçue cette fois, et je les accompagnai.

Les courses sont passionnantes et le luxe du public peut rivaliser avec celui de mainte ville d'Europe en semblable occurrence. Au cricket, au football, au tennis, au hockey, etc., il y a des tournois entre amateurs du haut et du bas pays. Il y a des expositions d'art avec distribution de

prix ; de plus, il y a des concours de fleurs et d'élevage, etc.

Les hôtels organisent des banquets et le gouverneur invite à diverses réjouissances et enfin à un bal de gala. Ce fut une des plus belles fêtes que j'aie vues. Le parc qui entoure le palais était un vrai jardin enchanté, éblouissant d'illuminations et de clair de lune. Au haut des arbres étaient suspendus des globes électriques de toutes couleurs ; dans les buissons, sur le sol brillaient des vers luisants et d'autres insectes phosphorescents. La décoration intérieure du palais était du meilleur goût : lampes électriques partout ; dans les grands salons, de hauts vases garnis de lis suaves et de roses magnifiques ; balcons, vérandas, halls, escaliers et corridors étaient décorés de guirlandes de fleurs. La salle de bal, inondée d'un océan de lumière, avait ses murs couverts de voiles de soie de Chine, brodés, de la plus grande richesse.

Parmi les invités, en dehors des Européens en uniformes, on remarquait beaucoup d'Orientaux dans leurs costumes particuliers. Ainsi plusieurs fonctionnaires de Kandy étaient venus dans leurs tenues spéciales, qui consiste en une veste de brocart d'or à courtes manches bouffantes. Une singulière bande de mousseline à galon tissé d'or s'enroule plusieurs fois autour de leur corps et finit par un grand nœud sur l'estomac. La tête est couverte d'un chapeau doré à cinq cornes. Les

Cingalaises distinguées étaient venues en toges de soie brochée, drapées autour des hanches et tombant d'une épaule. Leurs bijoux pouvaient, par la variété et la richesse, rivaliser avec ceux des plus riches dames hindoues.

Le souper fut servi dans une salle à part. Le centre de la table était occupé par un grand vaisseau de filigrane d'argent, d'un délicat travail chinois. De deux côtés, deux éléphants d'ivoire soutenaient des candélabres d'argent, dont les lumières électriques aux rayons adoucis jetaient leur lueur sur les fleurs flamboyantes et rouges parsemées sur toute la table. Par les portes ouvertes sur la terrasse, on entendait le murmure des palmiers et le grondement des vagues qui se mèlaient aux accents d'une douce musique.

CHAPITRE II

Autres impressions de Ceylan

Negombo. — La pêche des perles. — Les plantations de thé.

A une heure de chemin de fer de Colombo se trouve la petite ville de Negombo. Dès le temps des Hollandais, un canal reliait ces deux villes. Ce canal a encore aujourd'hui un important trafic de bateaux à rames ou de chalands remorqués par des vapeurs. Le chemin de fer qui va de l'une à l'autre de ces villes traverse des paysages d'une grande beauté et, même quand on passe dans des bois, toujours la mer s'aperçoit au travers, comme une zone bleu sombre. Le trajet par la voie ferrée ne peut cependant pas se comparer à la promenade sur le canal. Par ce canal, les bateaux circulent au milieu des palmeraies. On rencontre de pittoresques péniches ; leurs mariniers les font avancer à l'aide d'une grande rame, en dépit de chargements souvent fort lourds ; au milieu des ballots, et sous un toit de paille ou de feuilles de palmier, habitent leurs familles.

Les palmiers inclinent leurs cimes au-dessus de l'eau et, au travers des taillis épais, on aperçoit les cabanes devant lesquelles les indigènes immobiles ont l'air de rêver. A l'approche de notre bateau, des familles entières viennent au bord du canal pour considérer les étrangers avec une curiosité étonnée. Mais le canot à vapeur passe vite, toujours suivi du bruit frémissant des feuilles de palmier.

Après avoir passé sous quelques ponts assez hauts et aux jolies courbures, nous arrivons à l'agréable petite ville de Negombo. La ville par elle-même est insignifiante, mais sa situation est délicieuse. Un bras de mer forme une lagune, sur le bord de laquelle est posée la ville. Notre logis est en dehors de la ville ; il donne sur la mer et se trouve dans un vaste bungalow que nos amis anglais ont fait construire pour mieux profiter des bains de mer.

Le matin, nous nous éveillons au bruit des vagues et, en costume de bain et peignoir, nous descendons à la plage qui se trouve à peine à cinquante pas. Les vagues bleues, lumineuses, arrivent ici larges et fortes et nous soulèvent sur leur crête. Les heures matinales de mars sont délicieuses.

Rafraîchis par le bain exquis, nous prenons un léger premier déjeuner servi dans la véranda, d'où la vue est grandiose ; on aperçoit les masses de cocotiers s'allongeant en forêts le long de la côte ; nulle part ils ne poussent aussi bien que sur ces

plages. Très intéressant aussi le spectacle des milliers de pêcheurs revenant avec leurs prises. Chaque nuit, à deux heures, ils prennent la mer dans leurs singuliers bateaux, faits de troncs d'arbres évidés.

La mer est ici peuplée de toutes sortes de poissons dont la couleur et la forme sont souvent bien surprenantes. Le plus grand et le plus extraordinaire est peut-être bien le poisson-scie ; il ressemble un peu au requin, mais à sa tête est fixée une lame de cinq pieds de long ayant, de chaque côté, des dents aiguës. Avec cette scie le poisson peut attraper des bancs entiers de plus petits poissons qu'il avale ensuite. Le poisson marcheur, lui, a des espèces de pieds qui lui permettent de ramper au fond de la mer. Bien étrange aussi à considérer, le poisson chien, qui a la peau tigrée. On prend journellement des crevettes de la taille des écrevisses. Tout fraîchement cuites, elles sont un vrai régal.

Sur la rive, les femmes et les enfants attendent impatiemment le retour des pêcheurs ; ils les aident à compter leurs prises et à les emballer dans des paniers pour les expédier à Colombo et dans le haut pays. Puis, les filets étant mis à sécher sur le sable au soleil, les pêcheurs rentrent dans leurs petites huttes pour attendre l'heure de leur prochain travail de nuit.

A Ceylan, les bateaux à voiles sont, comme les bateaux de pêcheurs, faits de troncs creusés; mais

les premiers comportent une planche fixée au moyen de deux supports sur l'un des côtés du bateau ; celle-ci sert de siège au passager et au timonier, la lisse opposée servant d'appui-pieds. Pour faire contrepoids, deux longues perches recourbées sortent d'un côté du bateau et, au niveau de l'eau, sont maintenues réunies à une poutre qui, parallèle au bateau, forme flotteur. Le mât est en bambou et la voile est rouge. De nombreux bateaux sont toujours en mouvement. A distance on dirait de grandes araignées nageant à la surface de l'eau. Quand ces embarcations se rencontrent, les indigènes se font reconnaître par des signaux et par des cris.

Nous avons souvent fait sur ces esquifs originaux des promenades à la voile; ils tenaient bien la mer.

Au retour, nous revenions généralement par la lagune de Negombo, qui, au soleil couchant, offre un enchantement aux yeux. Les palmiers en bordure du rivage luisent comme de l'or et se reflètent entièrement dans l'eau.

Dans la région de Negombo poussent et se cultivent de merveilleux cocotiers.

Nous fûmes invités à visiter une plantation de cocotiers à Marigama; nous nous y rendîmes à motocyclette, roulant sur un sol rouge; on se serait cru dans un parc magnifique. Toutes sortes de beaux palmiers aux larges feuilles se courbaient

en berceaux sur les chemins; des lianes fleuries grimpaient le long des troncs élevés et puis retombaient depuis les cimes. Nous nous arrêtions aussi pour regarder les huttes singulières habitées par les indigènes. Souvent les murs et les toits ne sont faits que de feuilles de palmier assemblées et tout le mobilier ne consiste qu'en nattes pour dormir et en quelques ustensiles de cuisine. La nourriture, généralement du riz, est préparée dans un coin de la pièce, où un feu est entretenu entre quelques pierres. Une bonne partie de l'alimentation est fournie par les noix de coco, qui foisonnent près des habitations, ou par les fruits abondants des bananiers aux larges feuilles.

Arrivés à la plantation, nous vîmes toutes les phases de la culture et de l'exploitation des cocotiers.

De tous les arbres de la création les cocotiers sont certainement les plus utiles, attendu que toutes leurs parties ont un emploi. L'arbre se reproduit par les noix qui, ordinairement, commencent leur croissance en pépinière. Quand, pendant environ dix mois, la plante a tiré sa nourriture de la noix, on la met en terre et elle se développe sans soins particuliers. Les feuilles tombent peu à peu, le tronc reste nu et il n'y a qu'une couronne de feuillage. Au bout de sept ans, le cocotier donne des fruits sans interruption jusqu'à ce qu'il meure à quatre-vingts ans. Quand les

noix sont mûres, on les met pendant cinq à six mois dans de vastes citernes pleines d'eau, après quoi l'enveloppe de fibres brunes, qui les entoure, tombe. De ces fibres on fait des cordes, des nattes, des brosses, des plumeaux, des matelas, etc. Les dures coquilles se travaillent et forment des écuelles, des coupes, des gobelets, etc. La noix elle-même contient une huile qui s'extrait par écrasement de l'amande une fois débarrassée de la coque. Cette huile est pour les indigènes un produit de beauté ; ils s'en frictionnent le corps jusqu'à ce que la peau soit souple et brillante; les cheveux sont chaque jour huilés, aussi sont-ils épais, noirs et luisants. Cette huile entre encore dans la composition d'huiles d'éclairage, de graisses de cuisine et de savons. Chaude, elle est claire et fluide comme de l'eau; refroidie, elle se fige et a une teinte blanchâtre. La noix moulue sert de farine et est un important article d'exportation. Si l'on coupe le bourgeon de la fleur, on voit s'écouler le liquide destiné à la fécondation; ce liquide est le vin de palme dont les indigènes s'enivrent souvent. Par évaporation, on en obtient du sucre. Si on brise la noix avant sa maturité, on en retire environ un litre d'un liquide clair appelé lait de coco et qui est la boisson favorite des indigènes. On appelle *poonac* la pulpe qui reste après extraction de l'huile; elle sert à engraisser le bétail.

Les troncs de palmiers font un très beau bois de

construction; on fait des toitures avec les feuillages. Ajoutez à tout cela que le cocotier pousse sans aucuns soins, par la seule bonne volonté de la nature, et vous comprendrez qu'un tel arbre soit une bénédiction. Les indigènes peuvent se nourrir avec quatre noix par jour; ils les cueillent sur les palmiers qui poussent près de leurs huttes; un arbre en donne environ quatre-vingts par an.

C'est chose bien intéressante de voir cueillir les noix, puis de les voir porter à pleins paniers vers les citernes par des groupes d'indigènes aux corps noirs et nus. Quand elles sont transformées par les divers procédés que nous avons indiqués, les produits qui en sont issus sont empaquetés dans des boîtes de fer-blanc et exportés dans toutes les parties du monde.

Non loin de Marigama, il y a une plantation de cannelliers qu'on nous invita également à visiter. Le bungalow du propriétaire est ombragé d'espaliers où grimpent des plantes fleuries et parfumées; la demeure est entourée d'un jardin aux floraisons splendides. Le cannellier est généralement très grand; les feuilles ont un ton froid et vert bleu. De cet arbre-là ce sont les rameaux qu'on recueille; on coupe les plus fins et on les décortique. Les lanières d'écorce sont réunies, enroulées les unes dans les autres, empaquetées et exportées.

L'arbre à pain qui pousse en ces régions est

estimé par les indigènes comme l'un des plus précieux, après le cocotier. Son aspect est lourd et informe ; son fruit passe pour être le plus grand de la création ; il ne vient pas sur les branches, mais est fixé directement sur le tronc ; il a la forme du melon, atteint jusqu'à un demi-mètre de long et peut peser cinq kilos. Un seul arbre peut porter jusqu'à cent fruits à la fois.

Le palmier arec, surtout comparé à l'arbre à pain, est singulièrement souple et élégant ; aussi le nomme-t-on la « flèche du ciel ». Au fur et à mesure de sa croissance le tronc se dénude de ses belles feuilles ; il ne reste qu'au sommet une couronne de feuilles entre lesquelles les fruits pendent en grappes ; l'amande du fruit fournit un produit important pour les indigènes, à savoir : le bétel, si universellement répandu et utilisé à Ceylan et dans toute l'Inde ; l'amande, en même temps que d'autres épices, est enveloppée dans des feuilles ; par la mastication on teint en rouge les dents, les gencives, les lèvres, la langue ; et cela est considéré comme un critère de la beauté.

Et que d'autres surprises ménagent encore, surtout aux Scandinaves, cette flore des terres basses de Ceylan, si riche en plantes, en fleurs et en fruits merveilleux !

*
* *

La perle est certainement, parmi toutes les

richesses de la terre, celle qui, la première, fut appréciée et recherchée. On admet que les pêcheurs indiens furent les premiers à être séduits par son éclat. Depuis les temps les plus reculés, la perle est considérée comme le plus beau joyau d'Orient. La première mention écrite qu'on en trouve est vieille de deux mille quatre cents ans et elle est contenue dans l'*Atharvaveda*. Elle y est nommée comme un talisman de jeunesse et en conséquence une hymne lui est consacrée. Ensuite il est raconté comment Krishna fit recueillir la perle dans la mer pour parer sa fille Pandaia le jour de ses noces. Une légende rapporte que les éléments firent des présents à une divinité ; l'air offrit l'arc-en-ciel, le feu un météore, la terre un rubis et la mer une perle. L'arc-en-ciel forma une voûte autour du dieu, le météore l'éclaira comme un lustre; le rubis para le front du dieu et la perle son cœur.

Parmi les plus précieuses que l'on mentionne, il y avait les deux perles appelées « merveilles du monde », que Cléopâtre portait aux oreilles lors du banquet qu'elle offrit à Antoine. La valeur en était de soixante millions de sesterces; afin de gagner un pari qu'elle avait fait avec Antoine, elle fit, dit-on, fondre une de ces perles dans du vinaigre et vida ce breuvage en l'honneur de son amant. Après la mort de Cléopâtre, l'autre perle fut coupée en deux pour orner les oreilles d'une statue de Vénus, en souvenir de celle qui l'avait possédée.

Avant l'époque de César on n'entendait point parler de perles ailleurs qu'en Orient; mais ensuite elles se répandirent dans toute l'Europe par l'intermédiaire des Romains. On dit que Jules César offrit à Servilia, mère de Brutus, une perle d'une valeur de six millions de sesterces. Par la suite, on mentionne des perles possédées par des rois et des reines; il y avait des perles au trône, en forme de paon, du shah de Perse ; en Angleterre, la fameuse collection Hope contenait jadis l'une des plus grandes perles connues, estimée à plus de un million et demi de couronnes; depuis elle a passé au Musée de Kensington, à Londres.

La légende raconte que la perle naît d'une goutte de rosée. La croyance générale à Ceylan est, en effet, qu'à un certain moment de l'année, de grand matin, les coquillages viennent à la surface de la mer ; ils s'ouvrent et reçoivent la goutte de rosée qui, avec la collaboration de l'haleine du coquillage, de l'air tiède et des rayons solaires, forme la belle perle. Si le coquillage n'absorbe pas une proportion suffisante de lumière solaire et d'air en même temps que la rosée, la perle reste imparfaite de forme, de couleur et d'orient.

Quant à l'origine des perles marines, on admet aujourd'hui qu'elles sont dues à la larve d'une sorte de ver.

La coloration de la perle varie et dépend du lieu ou séjourne le coquillage. Les perles brillantes

viennent des coquillages trouvés à de grands profondeurs, où n'atteignent pas les rayons solaires, et les perles sombres se pêchent dans les eaux peu profondes, et par suite bien éclairées.

La pêche des perles ne dure qu'une courte saison : pas plus de deux mois, du début de février à la fin de mars.

Pendant la saison de la pêche des perles, le petit vapeur *Bhadro* se rend de Colombo à la baie de Manar.

Nous avons eu l'occasion de l'accompagner dans un de ses voyages. L'eau était fortement phosphorescente et, sous l'avant du bateau, c'était une cascade de scintillements et de diamants retombant dans le sillage illuminé. Au-dessus de nos têtes s'étendait, comme un baldaquin, un ciel du bleu le plus sombre, constellé de brillantes étoiles et strié par des chutes ininterrompues d'étoiles filantes, Tandis que la nuit s'avance, la lune peu à peu disparaît dans la mer. A l'aurore nous passons le long de la flottille des pêcheurs de perles. Une heure après, nous atteignons la plage de Marichchikadde et tout, autour de nous, nous indique que nous sommes à la « ville des pêcheurs de perles ». Une lourde et pénible atmosphère enveloppe la ville, comme un épais brouillard. L'intolérable puanteur de Marichchikadde n'a son égale en aucun lieu du monde ; elle est due à la décomposition nauséabonde des milliers et des milliers de

coquillages, d'où on a extrait des perles.

Il y a un mois à peine, c'était ici un désert de sables où l'on entendait les hurlements des chacals et des hyènes; en ce moment, on voit une ville de cinquante mille habitants qui, pendant deux mois, vont travailler fiévreusement et durement pour gagner de l'argent ; après ce court moment, la ville disparaîtra !

Marichchikadde est, pendant le temps qu'elle existe, une ville peuplée par le rebut de la population de l'Orient, par la canaille de la mer Rouge et du golfe Persique. Il n'en coûterait pas plus à ces individus d'enfoncer leur couteau dans la peau d'un Européen que dans l'huître perlière qu'ils ouvrent. De plus, c'est plein de toutes sortes de gens, tels que fakirs, joueurs de jeux de hasard, mendiants, danseuses, etc.

Dans ces foules, l'ordre est maintenu par des fonctionnaires anglais et une police indigène. Il y a un tribunal, un hôpital, une banque et une bourse, un bureau de poste et télégraphe, etc.

Les pêcheurs de perles mènent une vie pénible. Dès avant l'aurore ils sont sur la plage; couverts de leurs manteaux et coiffés de petits turbans en poils de chameaux, au milieu des cris et de l'agitation, ils s'embarquent sur les bateaux où l'on trouve des hommes de toutes tailles et de tous types. Le soleil levant dore les voiles des barques encore amarrées au rivage. Bientôt on aperçoit les

flammes hissées pour donner le signal que les esquifs peuvent quitter la rive et que la pêche commence. Nous montons sur l'embarcation du superintendant; elle se met en mouvement et nous avons sous les yeux un intéressant spectacle. Plusieurs centaines de bateaux sont éparpillés sur la mer. On plie la voile et l'on ordonne aux plongeurs de quitter leurs manteaux pour se mettre en tenue de plongée.

L'équipement est primitif; il consiste en somme en un objet fait en os qui recouvre le nez et le serre, pour empêcher l'eau d'y pénétrer, et en doigtiers de cuir protégeant les doigts contre les coquillages et coraux durs. Autour du cou est suspendu un filet ouvert, sorte de sac retombant sur le dos et fait pour contenir les coquillages.

Aidé par un auxiliaire, le plongeur se prépare à son aventureuse exploration : il est ployé, il pose un pied sur une grosse pierre de lest qui l'entraînera au fond et qui est fixée à une corde qu'il tient de la main gauche et dont l'auxiliaire tient le bout; il fait une inspiration profonde et d'un seul coup tombe au fond dè l'eau.

Faites bien attention et suivez-le des yeux au travers des eaux bleues ! La main solidement cramponnée à la corde, il traîne la pierre. Moitié rampant, moitié nageant, il a l'air d'une grosse grenouille noire; il avance à tâtons sur le fond, tout en ramassant les coquillages. Enfin l'auxiliaire se

met à haler la corde et à la ramener sur le bateau ; une tête ruisselante sort de l'eau ; l'homme aspire avidement de l'air. Il est resté une minute et demie à travailler au fond, s'assurant péniblement de ses prises qu'il vide maintenant sur le pont. Un court repos pour reprendre haleine et il plonge à nouveau. Ainsi les plongeurs travaillent toute la matinée jusqu'à neuf heures ; un coup de canon annonce alors la fin de la pêche. On lève l'ancre et c'est le commencement d'une course éperdue ; c'est à qui arrivera premier au rivage ; le vent fait plier les frêles mâts sous le poids des voiles. Vus de la côte, tous ces bateaux qui approchent ont l'air d'un grand nuage gris ou d'une bande de pigeons volant sur les flots. Les bateaux sont reçus par des fonctionnaires, des marchands, des curieux et de simples spectateurs, bref par une foule variée de gens aux costumes les plus divers, qui crient et piaillent plus fort les uns que les autres. A grand'peine les pêcheurs se frayent un chemin vers l'emplacement réservé à la Compagnie des pêcheurs de perles ; celle-ci a racheté au gouvernement le droit de pêche et conserve deux tiers des prises ; le dernier tiers appartient aux pêcheurs. Sous un contrôle sévère les coquillages de la Compagnie sont portés dans un hangar où se trouvent des troncs d'arbres évidés ; là-dedans on garde les coquillages environ douze à quatorze jours. La chaleur tropicale, avec le secours

des millions de mouches, vers et autres petites bêtes, amène la pourriture du coquillage, si bien qu'il ne reste que les grandes écailles et la perle.

Des ouvriers spéciaux nettoient maintenant les écailles et les perles, qui, rincées à fond dans l'eau, sont triées et mises à sécher au soleil sur des toiles ; les écailles sont nettoyées complètement, car elles peuvent contenir de petites perles ayant encore leur valeur.

La part des pêcheurs est offerte en vente à une foule innombrable d'indigènes, marchands ou autres, qui se livrent à un jeu d'enchères ; c'est une vraie loterie ; en ne risquant que quelques roupies ils peuvent avoir la chance d'en gagner plusieurs centaines. Par exemple un Tamile achetant une fois un coquillage pour une roupie y trouva la plus grosse perle de la saison, valant la forte somme.

Un seul bateau ramène par jour environ vingt-cinq mille coquillages, mais il est arrivé qu'il en ait ramené trente-sept mille. Le prix courant du mille est de deux à trois cents roupies. On dit que le prix le plus élevé payé à Ceylan pour une perle est trois mille roupies.

La perle est absolument en état au sortir du coquillage. Dès ce moment elle ne peut être améliorée ; c'est un chef-d'œuvre parfait, qu'elle soit petite comme une tête d'épingle ou de la grosseur

d'une noix. La nature en a fait le plus splendide joyau du monde.

*
* *

Un beau matin du début de mars nous nous trouvons à la gare de Colombo et nous nous installons dans un wagon aéré, muni de confortables fauteuils de jonc. Le train est en partance pour aller « up country », vers la montagne et vers les régions fraîches. La riche campagne des tropiques avec ses palmiers et ses bocages touffus et fleuris disparaît peu à peu, au fur et à mesure que le train s'élève, en longeant d'innombrables champs de riz en terrasses, tous sous l'eau des irrigations. Le trajet se continue à travers l'impénétrable forêt vierge; puis l'on voit alterner les hautes montagnes et les vallées profondes; des rivières et des torrents mugissent; de grandioses perspectives s'ouvrent.

Quelques heures plus tard le paysage change et des collines veloutées, d'un vert sombre, s'élèvent et s'abaissent à perte de vue ; c'est la région du thé; ces collines portent sur leurs flancs les demeures et les factoreries des planteurs.

A la station d'Agrapatna nous descendons et, en automobile, nous traversons rapidement un champ infini de plantes à thé; tantôt le chemin, déroulant ses lacets au milieu des collines, gagne un sommet et longe un précipice et un torrent; tantôt il redes-

cend dans une vallée, pour, tout de suite après, escalader de nouveau une hauteur d'où la vue découvre le beau paysage, avec, dans le lointain, le sommet bleuté du « Pic Adam ».

En une heure d'automobile, nous sommes aux plantations de Preston, propriété de la famille Seton, mais administrée par Mr Hamilton Harding, époux de mon amie Ebba Braunerhjelm.

Preston est, pour ainsi dire, enfoui sous les fleurs d'un parc et enveloppé par les plantations de thé qui le dominent. Une petite rivière traverse le parc et se fraye passage en descendant vers la factorerie, où elle est utilisée pour les travaux. Le bungalow est bas et n'a qu'un étage, comme à peu près toutes les habitations de cette région. Une large véranda vitrée fait le tour de la construction ; c'est une disposition pratique, qui, jointe à la beauté des plantes, donne une impression de confortable. Deux grandes haies d'héliotropes bordent une allée qui mène au bungalow ; des rosiers en fleurs embaument.

Le bungalow est très commode ; la salle à manger est vaste, le salon joli, les chambres à coucher toutes spacieuses et complétées par un cabinet de toilette et une salle de bains. Si l'on voulait comparer cette habitation à quelque chose de connu, le mieux serait de penser à une agréable maison de campagne suédoise, peut-être surtout parce que la maîtresse de maison, qui est Suédoise, a donné,

tout au moins à son intérieur, un cachet suédois.

Mrs Harding a une grande maison à diriger. Quoique le nombre des domestiques ne soit pas si important que dans l'Inde, il l'est pourtant beaucoup plus qu'il ne le serait en Suède. Des ayas servent les dames, trois ou quatre boys servent les messieurs, entretiennent en outre les vastes appartements, font le service à table. A la cuisine préside un maître queux et son aide. Les chevaux, voitures et automobiles exigent quelques hommes, le parc un jardinier chef et ses aides; et il faut s'occuper encore du bétail, de la volaille, etc. Les serviteurs habitent avec leurs familles dans un bâtiment spécial, qui est plus simple que celui des serviteurs hindous. Les chambres ont rarement une fenêtre, elles n'ont qu'une porte; les meubles manquent absolument; tout le monde dort sur le sol, enveloppé dans des couvertures; on se lave dans le torrent tout voisin. Toute la famille, comprenant parfois sept ou huit personnes, dort dans la même pièce. La nourriture, qui se compose surtout de riz et de curry, est préparée dans un coin de la pièce ou plus souvent dans le jardin.

Le parc, auquel Mrs Harding s'intéresse particulièrement, a en surabondance les plus belles fleurs de toutes nuances, les fruits des espèces les plus délicates comme les légumes les plus plantureux. Les fleurs de tout genre foisonnent, mais le prix, comme toujours, revient aux roses. Elles

sont si fortes et si hautes qu'elles montent jusqu'au faîte du toit et envoient leurs fragrances dans les chambres par les fenêtres ouvertes. D'autres fois elles grimpent à des espaliers ou forment ces pergolas où l'on aime à se promener. Chaque matin le jardinier en coupe de pleines brassées et ces roses magnifiques vont orner les chambres et la table de la salle à manger. Les lis poussent abondamment près de la rivière; ils ne sont pas en lignes raides et froides comme on les voit en Suède; mais ils croissent par touffes serrées et variées; parfois ils ont un mètre de haut et leurs fleurs sont grandes comme les deux mains jointes; il y en a de toutes les couleurs, vives ou adoucies, ou de panachées de mille nuances. Le parfum en est si enivrant qu'on ne peut en jouir qu'en plein air. Il existe plus de vingt nuances d'amaryllis; il y en a qui sont d'un rouge clair et de blancs à bords beige; le lis « Clever » ressemble (quoique en plus grand) à l'agapanthe pour la forme, mais il est jaune ou orangé. Le *crinum giganteum* est un lis blanc dont la fleur en coupe est d'une grandeur prodigieuse. Ce dernier, appelé aussi lis de la mousson, ne fleurit qu'en mai et juin; le *crinum Noyrici* ressemble au précédent par la forme, mais est rosé; le *crinum Zeynnico* a des fleurs blanches étoilées.

Les dahlias de diverses teintes et les cannas d'un rouge si gai sont mêlés aux lis, à l'ombre de

buissons de myrtes, d'azalées éclatants, de fuchsias et grandes marguerites, qui poussent très hautes, presque arborescentes, dans un sol couvert de violettes. Le Tanga Poo, la liane rouge orangé, à grandes fleurs en trompettes, pend aux branches des arbres et des orchidées s'y cachent. Le bougainvillea avec ses fleurs d'un violet intense forme un berceau sur un pont, au-dessous duquel on aperçoit de géantes feuilles brunes veinées de rose qui se penchent vers l'eau limpide et courante.

Plus loin voici le grand datura qui, au moment de sa floraison, est tout couvert de fleurs en clochettes d'un blanc jaunâtre et qui dégagent une odeur forte. Les gardénias sont ici de grands arbres et l'hibiscus resplendit rouge et jaune. Dans le jardin fruitier on sent l'arome gingembre blanc qui ressemble au lis blanc. Le tubercule de cette plante s'emploie dans la cuisine simple ou raffinée et se mange au dessert. L'ananas foisonne et, au milieu de ses plants, poussent les fraises magnifiques dont nous nous régalons quotidiennement; mandariniers et citronniers plient sous le poids de leurs fruits; le caféier, à quelques pas de là, nous donne un breuvage à l'arome franc assurément inconnu chez nous. A ces altitudes la température est délicieuse pendant cette époque de l'année, car février, mars et avril rappellent le plein été de la Suède.

Le soleil du matin échauffe le sol humide au

point que l'on voit aux premières heures des vapeurs formant au-dessus de la terre un épais brouillard d'un mètre de hauteur. La forte rosée des arbres, des buissons et des fleurs s'évapore par l'effet des rayons solaires, sous forme de fumée blanche. L'air est presque frais; aussi le matin est-il le meilleur moment pour la promenade à pied ou à cheval. A l'approche du milieu du jour, il fait brûlant, mais vers trois heures et demie de l'après-midi la fraîcheur revient. On sert alors souvent le thé dans le parc sous une tonnelle, ombragée par de gracieuses fougères arborescentes. Les soirées et les nuits sont très froides. La saison des pluies survient en même temps que dans les régions qui n'ont pas la même altitude. Sans arrêt, la pluie tombe alors, et cela avec une violence qui ne se voit que sous les tropiques. Les chambres deviennent froides et humides, et de grands brasiers les réchauffent à peine. Chaque jour il faut sortir des tiroirs des meubles les vêtements et les chaussures, pour les aérer et pour les sécher, sans quoi tout moisit et se gâte. Ces précautions, d'ailleurs, doivent être prises aussi pendant la saison sèche, mais alors toute trace d'humidité disparaît vite au soleil qui brille sans cesse. L'air est si fortement saturé d'eau qu'il agit sur tous les objets sensibles à son état hygrométrique.

La vie dans une plantation de thé, surtout dans la belle saison, offre tout l'agrément de la vie à la

campagne. Chaque district a son club où, toutes les semaines, les voisins se réunissent pour les sports, etc. Les terrains de tennis sont entourés de marguerites en fleurs et ombragés par les larges feuilles des bananiers. On se rend habituellement là dans un rickshaw, tiré par deux hommes, les chemins étant trop abrupts ou trop étroits pour l'automobile. Les chemins traversent des champs de thé assez monotones. On voisine, on fait des excursions pour se rendre aux divers terrains de sport du district où s'organisent des concours. Il vient des visites à Preston, et Mrs Harding est si bonne maîtresse de maison qu'elle trouve moyen de loger tout le monde, si nombreux soit-on.

L'église du pays est joliment située sur une hauteur : elle est couverte de lierre et ombragée de grands arbres à caoutchouc. Le chemin qui y mène ne prend point par les champs de thé monotones, mais par le fond de la vallée, le long de la rivière et de la cascade bouillonnante; il est bordé d'épais buissons de bambous et d'arbres à feuilles. On traverse aussi quelques villages où les indigènes se tiennent devant leurs boutiques.

Il arrive que les coolies qui traînent le rickshaw s'arrêtent tout à coup devant une pierre dans laquelle leur dieu est sensé habiter. Ils se prosternent devant cette pierre et l'invoquent pour détourner les mauvais esprits qui pourraient leur nuire au cours de la journée. On voit des indi-

gènes faire des offrandes à de semblables pierres, leur apporter diverses nourritures, allumer un feu de sacrifice, chanter des chants monotones et frapper sur des tambours bruyants. Puis ils se marquent avec des cendres pour indiquer qu'ils ont fait leurs dévotions.

On a observé que le thé pousse et réussit mieux sur les hauteurs où le brouillard du matin et du soir est le plus fort et où les rayons du soleil des tropiques peuvent pendant la journée réchauffer et presque faire évaporer la terre et même la feuille de thé.

Ici même on plante le thé sur les coteaux et sur les hauteurs où il est le mieux exposé aux rayons solaires et à leur action favorable. Quand on voit à distance ces coteaux de thé, il semble qu'ils soient revêtus de velours épais et vert sombre, sur lequel des arbres, les grevillées, forment des lignes claires et régulières. Ce sont des arbres importés d'Australie; leurs troncs clairs rappellent un peu nos bouleaux; la grevillée se plante pour donner de l'ombrage à la feuille de thé et parce que son feuillage, une fois tombé, amende le sol.

Plusieurs fois nous sommes allés voir comment se fait la cueillette; je me suis fait expliquer l'histoire de cette culture, qui intéressera les lecteurs. Les plus anciennes indications se rapportant au thé se trouvent, paraît-il, dans des textes chinois datant des environs de l'an 500 avant Jésus-Christ.

On y loue la senteur et l'arome du thé; on lui prête la propriété de calmer l'âme et de la mettre dans un état harmonieux, de dissiper la fatigue et de vivifier la pensée, de tonifier le corps et l'esprit. On ajoute que le thé doit se cueillir à la main, être grillé au feu, puis être emballé et tassé dans des boîtes ; le thé fut au début chose si rare qu'elle était une curiosité et un objet à offrir en hommage à l'empereur. Ses premières applications apparurent, paraît-il, sous forme de gâteaux; ces gâteaux étaient moulus en poudre et étaient ordonnés comme médicament; on servait le thé dans les banquets solennels avant les plats de résistance et cela constituait un excitant pour l'appétit. C'est de Chine que le thé vint aux Indes, en 1780, apporté par un capitaine de marine. Des travailleurs chinois furent appelés pour enseigner aux Hindous la manière de cultiver la plante, et progressivement les plantations de thé furent aménagées sur les coteaux les plus favorables du pays; puis, en 1867, le thé fut importé à Ceylan.

Quand la plante a atteint sa troisième année, on peut commencer à l'exploiter; on prend toujours les feuilles les plus fines et les plus fraîches. Un plant de thé s'exploite deux ans, après quoi il faut le traiter par ce qu'on appelle le « pruning », c'est-à-dire qu'il faut le tailler. Alors toutes les feuilles tombent, mais après un certain temps le plant

reprend une vitalité nouvelle et porte plus de feuilles qu'auparavant.

Entre les arbustes on aperçoit le terrain rouge, par petites sentes sur lesquelles circulent aisément les ouvriers qui font la cueillette. Ouvriers et ouvrières se groupent toujours par familles; celles-ci sont immigrées et viennent de l'Inde méridionale; elles sont fixées à Ceylan pour gagner un pécule qui, une fois amassé, leur permet de retourner dans leur pays d'origine, quand la vieillesse est venue. Le salaire n'est pourtant que de 35 à 40 öre[1] par jour, avec logement et nourriture. Celle-ci consiste en riz.

Le thé pousse en forme d'arbuste touffu, généralement d'une hauteur de 2 à 3 mètres. La feuille ressemble assez à celle du camélia ; elle est épaisse et brillante ; sa couleur est d'un vert très sombre ; elle est portée par une tige creuse. La fleur est de la dimension d'une marguerite moyenne et elle exhale un léger parfum ; elle est blanche ; les graines sont incluses dans une capsule lisse, dure, divisée à l'intérieur en 3 à 5 cellules, contenant chacune une graine blanche un peu huileuse, avec un goût amer.

Chaque matin, à cinq heures, la forte sirène de la factorerie appelle au travail hommes, femmes et enfants. Les enfants, qui sont nus, ne portent

1. Les öres sont à la couronne suédoise ce que les centimes sont au franc. (*Note du trad.*)

comme ornement qu'une chaîne où est suspendu un cœur d'argent. Pendant le travail, les enfants restent par terre auprès de leur mère : les tout petits, assis à califourchon sur les hanches de leur maman, sont soutenus du bras et de la main gauche, même pendant le travail ; mais la mère a la liberté de son autre main pour cueillir les feuilles de thé ; celles-ci sont mises dans un panier porté sur le dos et fixé au front par un ruban. Un surveillant contrôle tout le travail.

A six heures, la journée est terminée; tous les travailleurs se réunissent à la factorerie; on y pèse et vérifie leur récolte. La première opération que subit la feuille de thé, c'est la dessiccation. Le thé est étalé sur des claies élevées où pendant vingt-quatre heures l'air circule librement. La couleur change à mesure que le suc s'oxygène ; elle passe par le ton du cuivre rouge pour aboutir au noir ; puis pendant environ vingt minutes les feuilles sont brassées dans un cylindre et amenées sur des plaques de verre où elles fermentent deux heures ; ensuite, dans l'air chaud, on fait un criblage sur un tamis de fil métallique, qui, perpétuellement en mouvement, sépare les feuilles selon leur grosseur. Les ouvrières répartissent les feuilles fines ou grosses en des corbeilles différentes ; après quoi, le thé est emballé dans des boîtes de bois doublées en métal soudé. Ces caisses s'envoient à Colombo, d'où elles se réexpédient dans le monde entier.

CHAPITRE III

Dernières excursions dans l'île

Le sanatorium de Newara Elyia. — Kandy et Peradynia. Anaradhapura.

Newara Elyia est le sanatorium de Ceylan ; l'on s'y rend aux plus fortes chaleurs afin d'y trouver la fraîcheur et de s'y reposer à l'air délicieux de la montagne, à huit mille pieds d'altitude. Au début de mai, nous nous décidons à faire cette excursion et nous acceptons l'invitation d'amis habitant le beau bungalow de Terrington, et qui nous offrent l'hospitalité.

Le voyage dépasse toutes nos espérances. Depuis la station de Hatton, on aperçoit parfaitement le « Pic Adam ». Ce sommet culmine à 2237 mètres et sa forme est curieuse; mais il offre encore un autre intérêt par les légendes qui s'y rattachent; au sommet se trouve la trace comme d'un pied de géant : près de 2 mètres de long sur 1 mètre de large. Les bouddhistes adorent cette trace comme étant celle des pas du Bouddha. Les Hindous la considèrent comme étant de Siva. Les musulmans

croient fermement qu'Adam après la chute fut, à la sortie du paradis, amené par un ange sur ce sommet, pour y faire pénitence et s'amender. Ici, son pied s'est enfoncé dans le roc et ses larmes ont formé un petit lac dont, encore aujourd'hui, les pèlerins boivent l'eau pieusement. Chaque année des milliers de pénitents font ce très pénible voyage vers le sommet, où un temple s'abrite dans une grotte de rochers. Au coucher du soleil, on peut observer de là-haut l'ombre bizarre projetée par le pic.

Pendant tout le trajet, le paysage perd peu à peu le caractère tropical. Une forêt vierge très dense couvre les montagnes qui viennent par moments jusqu'à nous, alors qu'à d'autres endroits elles bleuissent à l'horizon. Par-dessus le bord de la forêt, on aperçoit des crêtes de montagnes; des torrents et des cascades mugissent; par des lacets, le train gagne de la hauteur; parfois il longe l'extrême bord de sauvages rochers, côtoie des précipices et permet au regard d'embrasser quelque vallée de ces hautes régions. L'air fraîchit de plus en plus. En quittant le train, après quatre heures de route, à la station de Newara Elyia, il faut nous envelopper dans des fourrures.

Ce site donne une impression de Dalécarlie[1].

1. Province de Suède, célèbre par le pittoresque de ses paysages. (*Note du traducteur.*)

On voit çà et là des constructions rouges, à toits couverts de tuiles, luire dans des bosquets et dans des parcs; un lac brille comme un miroir; la forêt sombre semble être de pins et de sapins; l'horizon est limité par des collines et des montagnes. Tout rappelle un paysage nordique, si l'on fait abstraction des rhododendrons en fleurs avec leurs bouquets géants, d'un rouge éclatant sous le soleil, et des grands mimosas parfumés, dont les grappes fleuries sont d'or jaune et dont les feuilles sont si sensibles qu'elles se referment dès qu'on approche de l'arbre.

Le bungalow de nos amis est entouré d'un parc scandinave, où nous sommes salués, comme par de vieilles connaissances, par des coquelicots, des campanules bleues, des muguets, des flox, des pensées, des pois de senteur et des œillets. A l'intérieur, nous sommes accueillis amicalement, non seulement par nos hôtes, mais aussi par une belle flambée qui brasille dans l'âtre.

La haute vallée de Newara Elyia est depuis des siècles appréciée par les indigènes pour sa beauté. Les premiers Européens qui visitèrent cette vallée écartée étaient des officiers anglais qui, par hasard, s'égarèrent jusqu'ici au cours d'une chasse à l'éléphant. Ils furent si enchantés de la beauté et de l'agréable fraîcheur de cette haute vallée, qu'ils y revinrent fréquemment. Le gouverneur s'y fit bâtir une résidence appelée « Queens Cottage »,

qui reste encore aujourd'hui un asile champêtre pour lui, ainsi que pour sa famille. On y a construit un sanatorium pour les troupes britanniques. De plus en plus, Newara Elyia a acquis la réputation d'une station de cure climatique. Pour le moment, on peut dire que c'est une vaste « ville de villas », avec toutes les ressources que cela comporte : hôtels vastes et confortables, grand club, établissements commerciaux, église, terrains de sport (qui sont très fréquentés), routes larges et plates grouillant de chars à bœufs grands ou petits, d'automobiles, d'élégants dogcarts, de rickshaws, de vélocipèdes et de piétons de toutes races. De tous points de vue, les promenades sont charmantes. De février à juin le climat reste sec avec des matinées et des soirées fraîches. Il arrive que le matin l'eau soit légèrement gelée et qu'il y ait du givre sur le sol. Mais les journées sont très chaudes et, à midi, les rayons du soleil brûlent si fort qu'il est prudent de porter le « topy » (casque de liège), pour éviter une insolation. La saison pluvieuse qui survient est aussi violente que partout ailleurs, sous les tropiques. Bien que la saison sèche revienne ensuite, on n'est cependant jamais à l'abri du mauvais temps ; on est souvent surpris par des orages et par des averses persistantes.

On passe son temps à faire du sport, des promenades et des excursions. Si l'on veut, on peut mener une certaine vie mondaine, notamment à la

mi-mai, au moment des courses et des concours sportifs avec attributions de prix. Les hôtels donnent de grands bals et organisent des pique-niques en plein air. Le club de golf Newara Elyia est l'un des plus grands d'Asie et son terrain est le meilleur pour le jeu. Du matin au soir les joueurs s'exercent avec une imperturbable patience, et le vainqueur qui remporte le prix est considéré comme un héros. Les promenades du matin en forêt ont bien de l'agrément. En suivant les sentiers, le long des ruisseaux, on s'aperçoit bien qu'on est sous les tropiques, attendu que, dans les gorges ombragées, on voit beaucoup de plantes curieuses ; les cimes des ormes font une vraie voûte au-dessus des torrents. La forêt même, qui, à distance et à cause de ses couleurs sombres, nous fait croire que les bois des conifères de Suède se sont égarés jusqu'ici à Ceylan, en diffère cependant tout à fait quand on la considère de près. Les feuilles des arbres ressemblent plutôt à des myrtes, à des lauriers et à des aiguilles de pin ; les troncs élevés sont tapissés de lianes luxuriantes dont les verdures pendent parmi les branches et forment comme des suspensions fleuries.

Un matin, de bonne heure, nous allons en excursion au célèbre parc de Hackgalla. Le chemin est déjà animé par le mouvement des indigènes. Les hommes portent de grandes charges de bananes dans des sacs faits de feuilles de palmier ; cela se

porte sur un bâton posé sur les épaules, comme chez nous les seaux. Autrement, la plupart des fardeaux sont juchés sur la tête et l'on ne peut assez s'étonner de ce que les indigènes peuvent porter de cette manière. Les femmes rivalisent avec les hommes et sont aussi endurantes qu'eux. Elles ont une belle prestance et leur démarche est alerte et élastique. Un très singulier signe de beauté chez ces femmes, c'est la longueur des lobes de l'oreille ; on les leur perce dès l'enfance ; dans le trou, on introduit un petit tampon de bois, qu'on remplace successivement par d'autres, de plus en plus grands, jusqu'à ce qu'enfin les lobes de l'oreille descendent sur le cou. On les garnit alors de bijoux et d'anneaux.

Continuellement nous croisons des chars à bœufs, ou de petites voitures, qui s'avancent lentement. Elles ne sont pas aussi difficiles à croiser que les gros camions attelés de trois bœufs de front. Ceux-là peuvent parfois barrer complètement la route et rendre impossible le passage de l'automobile. La route de Hackgalla longe un certain temps le miroir du beau lac bordé de roseaux et de hautes et sauvages calles des marais. Les blanchisseurs sont en plein travail ; nous nous arrêtons pour voir comment ils procèdent. Partout en Orient, et surtout ici, on maltraite le linge. Debout dans l'eau jusqu'aux genoux, les laveurs frappent de toutes leurs forces les linges mouillées contre une pierre.

Puis la route traverse les « Moon Plains », où l'on trouve les belles pierres lunaires (feldspath nacré), et nous ne tardons pas à arriver au fameux parc. En franchissant les barrières, nous sommes stupéfaits à la vue des arbres colossaux dont les troncs sont positivement pris dans les enroulements de lianes de toutes nuances et couverts d'orchidées variées. Parfois les sarments de ces merveilleuses lianes ont un point d'appui sur un arbre d'où elles se lancent jusque sur un autre; elles couvrent ainsi de guirlandes des allées entières; leurs racines adventices retombent des branches. Dans les petits ruisseaux, qui coulent de-ci de-là en murmurant, ondulent des plantes aquatiques aux grandes feuilles luisantes. Le parc, disposé en terrasses, possède une extrême richesse de fleurs belles et rares et de plantes de montagnes : balsamines géantes, lobélies rouges, hautes et à grappes de fleurs de plusieurs pieds de long, gentianes, violettes, etc. Les ormes, les palmiers et les rhododendrons fleuris ombragent les parterres de fleurs.

De la terrasse supérieure, on aperçoit les formations rocheuses du Pic Namvua, dressé par delà les vallées de Badula et derrière lequel bleuit la chaîne des monts qui semblent se perdre à l'horizon. Le col de Rambodda est dans la direction opposée à Hackgalla et offre, lui aussi, un panorama étendu. On voit de là les montagnes de Hack-

galla et la hauteur de leurs audacieuses formations.

A gauche de Newara Elyia on découvre, sur la route de Kandapolla, un éperon de rocher appelé « The Lovers Leap » (le saut de l'amant). Il doit son nom à l'aventure d'un prince de Kandy : il s'éprit d'une fille d'une caste inférieure; son père lui défendit de l'épouser; les deux amants s'enfuirent vers ces rochers; on les y poursuivit; ne pouvant descendre, ils se précipitèrent tous deux dans l'abîme, aimant mieux mourir ensemble que de vivre séparés.

Aux environs de Newara Elyia s'étendent des plantations de thé. On dit que le thé supérieur pousse dans les régions les plus fraîches. Un jour, nous sommes invités aux plantations de Mr Kick, à Haputula, qui est l'une des plus importantes plantations de Ceylan. Il nous faut deux heures de chemin de fer : le train serpente à travers des montagnes prodigieuses, et nous comptons trente ou quarante tunnels; nous voyons des nuages courir au-dessous de nous et parfois on aperçoit la mer qui luit sous le soleil; le chemin, depuis la gare, est bordé de buissons de cardamone, dont la feuille ressemble à celle du palmier et dont les fleurs poussent sur la racine, sous la terre.

Le bungalow est enveloppé de magnifiques roses de France et de violettes de Parme; le délicat *adiantum* couvre le sol comme un moelleux

tapis. Du bungalow, on jouit d'une vue magnifique : au-dessous de nous, c'est la vallée qui repose dans une telle paix qu'elle ne semble pas de ce monde. Spectacle inoubliable du soleil, projetant, au moment où il descend dans la mer, ses rayons rouge feu sur les hautes montagnes d'alentour !

Non loin de la gare de Dambulla, à quelques heures de Preston, on voit le grand rocher de Sigiri. L'intérêt historique qui s'y rattache remonte au roi Kasyapa, qui, après avoir détrôné et tué son père, s'enfuit vers ce rocher, qu'il mua en une citadelle à peu près imprenable et où il organisa pour lui une demeure luxueuse. Sigiri domine à pic la plaine; au sud se trouve un petit lac. Des blocs de pierre massifs entourent le rocher et donnent une première impression de citadelle. Plus près du rocher même, d'autres pierres forment des terrasses et, à l'intérieur, il y a des cavités; on voit de grandes salles creusées et pratiquées dans le rocher, sur les parois desquelles des traces de fresques représentent des groupes de femmes, sans doute des reines et leurs suivantes.

Le rocher de Sigiri, en raison de sa situation romantique et des souvenirs qui s'y rattachent, fait une forte impression. Le ton chaud, rouge, de ce rocher à pic, les puissantes galeries et terrasses, maintenant en ruines, la forêt qui l'en-

toure, le petit lac couvert de lotus qui reflète le mystérieux Sigiri, font que l'ensemble a quelque chose de fabuleux.

***

Kandy, anciennement capitale de Ceylan, est souvent considéré comme le plus beau point de l'île. Aussi la légende veut-elle que là fut le jardin du paradis. Certes, il serait difficile de trouver un paysage plus délicieux.

Après quelques heures de chemin de fer à peine, venant de Preston, nous débarquons dans la pittoresque petite ville. Elle est entourée de vertes collines, dominées par d'autres hauteurs plus élevées ; elle repose dans un nid de verdure formé par des arbres majestueux et touffus, parmi lesquels la flamboyante porte des fleurs rouge feu, tandis que les fleurs du bombax sont violettes. Mais le plus beau est peut-être bien l'améthystée, dont les fleurs luisent au soleil comme des flammes. La variété des palmiers est infinie et les bambous semblent ici plus vigoureux et plus grands que partout ailleurs. Son petit lac est, quoique artificiel, ce qui fait le charme spécial de Kandy. Au centre de ce lac est une île agréable, où, d'après ce qu'on raconte, se réfugiaient jadis les épouses des rois. Le lac, entouré d'une balustrade de pierre sculptée, reflète le célèbre temple de Malligawa bâti sur sa rive.

Dans ce temple on conserve la dent de Bouddha, et les bouddhistes y voient sans conteste une de leurs plus précieuses reliques. Le temple de Malligawa est donc un des plus fameux et il y vient en pèlerinage tous les ans beaucoup de fidèles. Une procession religieuse, appelée Pera Hera, a lieu chaque année au mois d'août, à l'époque de la pleine lune. Les adeptes de Bouddha célèbrent sa mémoire et vénèrent sa dent. On déclare chaque année que c'est la seule fois qu'elle sera montrée au peuple.

Nous nous trouvâmes à Kandy juste au moment où avait lieu cette cérémonie d'un caractère bien authentiquement oriental, et nous pûmes y assister. Toute la ville était en mouvement; de toute l'île des milliers d'indigènes y étaient accourus; il y avait dans l'air une émotion de fête. Nous étions au balcon du grand hôtel, d'où l'on pouvait tout voir. Plus la lune devenait visible et plus augmentait le murmure et l'agitation de la foule. Enfin, quand la pleine lune envoya ses rayons mystiques sur les environs, on aperçut au loin la lueur d'une marche aux flambeaux qui s'approchait. Elle s'avançait, mais le cortège était si long que, les premières torches passant devant nous, on ne voyait pas encore les dernières. Tous ceux qui y prenaient part frappaient sur leurs tam-tams tout en chantant des hymnes joyeux. Après le passage de la marche aux flambeaux commença la

procession proprement dite, ayant à sa tête le premier magistrat de Kandy. Il marchait pieds nus et vêtu d'une sorte de courte veste en brocart d'or avec des manches bouffantes; des hanches aux chevilles descendait une robe claire à galons dorés; enroulée autour du corps, elle était maintenue au milieu par un grand nœud. Le chef était couvert d'un chapeau pentagonal rutilant d'or. Devant ce premier magistrat, dansaient ce qu'on appelle des danseurs du diable. Ceux-ci étaient tout couverts de cuirasses ruisselantes de pierreries aux vives couleurs, de bijoux variés, de casques fantastiques et de riches ceintures. Leur danse a pour objet de chasser les mauvais esprits qui pourraient éventuellement rôder et planer sur la procession.

Immédiatement derrière le premier magistrat vient un grand éléphant, magnifique sous ses couvertures brodées d'or, d'argent et d'étoiles scintillantes. Même sa trompe est recouverte d'une housse de soie et de velours de couleur éclatante. Entre les yeux de l'éléphant est fixé un rubis de grosseur phénoménale et ses défenses sont ornées de dessins formés d'incrustations de pierreries. Sur le dos de l'éléphant se dresse un temple en miniature, tout doré, dans lequel, sous une coupole, se trouve la dent de Bouddha posée sur une fleur de lotus en or. Certainement l'éléphant a conscience qu'un fardeau sacré lui est confié, car

sa démarche a l'air plus solennelle que de coutume. Dix indigènes tiennent par-dessus le tout un dais doré fixé à de longs bâtons. Derrière viennent plusieurs chefs vêtus à peu près comme le premier magistrat; ils portent des sceptres ou des feuilles de palmier; ils sont tous précédés de danseurs du diable. Puis défilent en suite ininterrompue environ cinquante éléphants aux beaux ornements, qui portent sous des dais les joyaux du temple. Moines et prêtres en manteaux orangés suivent les éléphants; ils ont la garde des livres et des manuscrits sacrés. Puis voici les indigènes chantant et montrant leur joie; on aura une idée de la longueur de la procession en songeant qu'elle mit deux heures à défiler. La procession se déroule jusqu'à une heure tardive de la nuit à travers la ville. Vers le matin, elle gagne les bords de la rivière. On raconte qu'un crue subite empêcha une fois les ennemis d'aborder; aussi le peuple témoigne-t-il à la rivière, au cours de la fête de Pera Hera, sa reconnaissance par un hommage spécial. La cérémonie consiste en ce que l'un des chefs, avec son épée, fend les flots, tandis que les prêtres lisent les prières tirées des écritures sacrées; des vases appartenant au temple sont remplis d'eau de la rivière; cette eau passe pour avoir des vertus particulières.

Le lendemain nous visitons le temple, l'un des plus anciens de Ceylan; il est entouré d'une

balustrade de pierre du même style que celle qui borde le lac. En raison de l'affluence de la foule, nous avons peine à avancer. Prêtres, moines et religieuses, en manteaux orangés et la tête rasée, traversent des colonnades et des arcades pour pénétrer dans le temple et vont comme toute la foule rendre hommage à Bouddha en lui faisant l'offrande des fleurs blanches du temple. La senteur en est si forte qu'on s'en trouve tout étourdi, quand, comme aujourd'hui, on les apporte par millions. La plupart des fidèles s'étaient réunis devant la dent de Bouddha, maintenant enfermée dans sept écrins, sous une cloche d'argent garnie de pierreries. On donnait lecture de passages des écrits sacrés, on chantait des hymnes, après quoi on s'agenouillait pour jeter des fleurs devant la relique. Les statues de Bouddha avaient aussi leur part d'hommages et il était curieux de voir tous ces pèlerins dans leurs costumes variés faire leurs dévotions.

Ensuite, nous avons passé devant les cellules habitées par les moines, et nous sommes entrés dans la bibliothèque où l'on conserve des trésors inestimables. De tout vieux manuscrits en langage pali, dont le texte est écrit au poinçon sur la feuille du palmier palipot appelée « ola », et de précieux ouvrages emplissent la salle, du parquet jusqu'au plafond.

Les bouddhistes ensevelissent leurs morts dans

la terre, mais n'ont pas de cimetières spéciaux ; ils prennent n'importe quelle place convenable. Seuls leurs prêtres ont l'honneur d'être brûlés; cérémonie très particulière que nous avons eu occasion de voir à Kandy. Le mort était porté sur le bûcher par des prêtres en manteaux jaunes La foule suivait en chantant des hymnes monotones et en frappant fortement sur des tam-tams.

Le bûcher se composait de troncs de palmiers au-dessus desquels était tendu un baldaquin. Aussitôt le bûcher allumé, la foule entonna de nouveau des hymnes spéciales, qui atteignirent leur plus grande exaltation à l'instant où le baldaquin prit feu. C'est à ce moment précis que l'âme du mort rentre, pense-t-on, dans le Nirvana.

La foule resta près du bûcher consumé jusque tard dans la nuit. Alors du riz et du vin de palme furent distribués au milieu d'une allégresse générale.

Tout près de Kandy il y a le parc de Peradynia. Après le jardin botanique de Java, c'est le plus beau et le plus grand du monde. On y trouve des exemplaires d'à peu près tous les arbres, toutes les plantes ou toutes les fleurs.

Le bambou, qui après tout n'est qu'une herbe, forme ici des touffes géantes dont le développement est d'une richesse magnifique. Chaque touffe compte environ soixante-dix tiges, dont chacune peut atteindre plus de trente pieds de haut et deux

décimètres de tour. Les cimes se courbent en immenses panaches que le moindre vent agite et fait vibrer. Les bambous, surtout au temps des pluies, poussent si vite qu'en les observant attentivement on peut voir s'allonger une branche : elle pousse d'un quart de mètre en un jour.

Les arbres à caoutchouc forment d'imposantes avenues ombragées par des feuilles colossales, sortant de branches horizontales qui ont jusqu'à cinquante pieds de long. Ces arbres sont encore remarquables par les racines qui partent de leur pied et se tordent comme des serpents géants à la surface du sol. Cette particularité leur a parfois fait donner le nom d'arbres serpents. L'arbre à caoutchouc est le même que celui que nous appelons chez nous « ficus ». Cet arbre, dont le produit est une des principales ressources du pays, réussit très bien dans les plaines basses de Ceylan.

L'arbre à caoutchouc n'est bon à exploiter qu'à partir de sept ans. Alors on fait au tronc des entailles obliques, d'où suinte un liquide laiteux qu'on recueille dans des coupes fixées à l'arbre. Le suc recueilli est cuit avec addition de certains acides ; puis des machines le pressent et en forment des masses grises.

On voit ici réunis des palmiers de toutes les espèces. Le palmier talipot est devenu célèbre pour l'emploi de sa feuille sur laquelle on écrit les manuscrits dits sur « ola ». Ce palmier ne fleurit

qu'une fois, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. La capsule contenant la fleur éclate en explosant et il en sort une pluie de fleurs en grappes d'un blanc jaunâtre. Quand le palmier a fleuri, il meurt.

De plus, nous avons observé les palmiers kitul, phoenix, palmyre, et d'autres espèces qui ne poussent pas naturellement à Ceylan, mais que l'on y cultive. Le « palmier du voyageur » a une forme singulière. La feuille s'échappe du tronc comme un éventail. Les gaines de la feuille recueillent de l'eau et peuvent abreuver le voyageur assoiffé.

Le parc de Peradynia se signale aussi par sa richesse en fleurs rares, ses frais jets d'eau, ses étangs couverts de nénuphars et le chant de ses oiseaux.

Quelle merveilleuse collection d'orchidées ! Il y a là notamment la plus grande orchidée du monde dans son plus splendide développement. La haute fleur se guinde fièrement au-dessus du feuillage. Au sortir de cette partie du parc, on suit une imposante avenue de palmiers. Les troncs s'élèvent à quatre-vingts pieds, les feuilles sont disposées en éventail. Le palmier palmyre a son vrai terroir dans le nord de Ceylan, dans la région voisine de Jaffna, et il est l'un des arbres les plus utilisés par les indigènes. Sa fleur donne le vin de palme et le sucre de palmyr. Tous les trois ans, on laisse mûrir le fruit, les graines servant aux semis ou donnant une farine très délicate. Avec la feuille,

on fait des toitures, des nattes, des paniers, des éventails, des parasols et divers autres objets. Jadis on s'en servait pour écrire des livres ou des actes.

Dans la région de Kandy, nous avons vu la culture du petit arbre à cacao. Sa fleur est orangée; elle se développe aussi bien sur le tronc que sur les branches. Le fruit est jaune verdâtre; sa forme et sa grosseur sont celles d'un gros cornichon. La cosse qui contient les fèves est molle et charnue. Quand le fruit est mûr et fendu, quand les fèves en sont retirées, on les lave et on les sèche au four ou bien au soleil en plein air. La fève de cacao s'exporte soit brute, soit préparée; il y a plusieurs procédés de préparation.

Il est intéressant d'observer les grands troupeaux d'éléphants, fixés autour de Kandy, lorsqu'ils prennent leur bain dans les flots du Mahavelli Ganga, qui coule non loin de la ville. Nous y sommes allés un matin de bonne heure, et nous avons vu de loin comme de grosses roches s'abaisser et s'élever dans l'eau. Nous étant approchés, nous nous rendîmes compte que c'étaient des éléphants prenant leurs ébats dans l'eau. Par moments, ils élevaient leurs trompes et en rejetaient des masses d'eau. Ils allaient et venaient à la nage, et quand ils en avaient assez de se baigner, ils grimpaient sur la rive, et il valait mieux nous tenir à distance, attendu que c'était une

vraie averse de pluie qu'ils provoquaient en se secouant.

Les éléphants sauvages se rencontrent ailleurs, à Ceylan, mais aussi près de Kandy. On les capture et on les dresse. Des hommes, spécialement formés pour cela, rabattent les éléphants vers un point de la forêt où l'on a ménagé une palissade circulaire avec une entrée en trappe. A l'intérieur de cette palissade, il y en a une seconde moindre de diamètre. Quand les éléphants ont été poussés dans cette seconde enceinte, la porte se referme et les bêtes sont prisonnières. Puis on amène dans la palissade des éléphants domestiques, qui aident à la capture de leurs frères sauvages. Après une résistance obstinée, ils finissent par se montrer plus calmes et plus dociles et on peut les emmener pour achever de les dresser.

Dans les différentes rivières de Ceylan, comme dans le petit lac de Kandy, on voit flotter les grosses masses de tortues géantes.

*
* *

Anaradhapura est l'endroit le plus intéressant de Ceylan des points de vue archéologique et religieux. Nous y rencontrons de grands monuments, tous érigés en l'honneur de Bouddha. En six heures de chemin de fer, on va maintenant commodément de Colombo à Anaradhapura. Notre

voyage fut moins long, puisque nous partions de Preston.

Pour bien nous rendre compte de tout ce que le visiteur trouve là, il lui faut remonter loin dans le cours du temps, jusqu'en 309 avant Jésus-Christ.

En ce temps-là régnait à Ceylan le roi Tissa. Sous son règne, le pays fut favorisé par une pêche de perles extraordinairement riches et par la trouvaille de saphirs, rubis et autres matières précieuses. Le roi Tissa envoya des ambassadeurs au fameux Empereur des Indes, Asoka, connu comme fervent adepte de Bouddha; il lui faisait porter des cadeaux pour lui rendre hommage. On rapporte qu'Asoka fut ébloui par de si riches présents, mais qu'il en éprouva aussi de l'embarras. En effet, dans tout son empire, il ne put trouver de richesses dont la valeur fût comparable à celles qu'il recevait. Cependant, quand les ambassadeurs repartirent pour Ceylan, il leur donna ce qu'il parvint à découvrir de plus beau, afin qu'ils l'apportassent au souverain de l'île. Il y avait plusieurs services de vaisselle de vermeil, des étoffes magnifiques, de l'eau du Gange, des coffrets pleins de plantes médicinales, du riz, etc., et aussi des vêtements précieux et des chars. Mais surtout Asoka envoyait une lettre, dont le contenu était sans doute le plus précieux des dons, je veux dire de « pieux avis ». L'un de ceux-ci disait : « Je me suis réfugié en

Bouddha, en sa religion dont je professe la noble doctrine. Conducteur des hommes, cherchez à convaincre votre esprit de la vérité supérieure contenue dans cette « Trinité de la pierre précieuse ». Puissiez-vous aussi vous réfugier sur ce chemin du salut! »

Ce que Asoka disait de la doctrine de Bouddha fit une profonde impression sur le roi Tissa, qui demanda comme une faveur à l'Empereur des Indes qu'il voulût bien lui envoyer quelques docteurs qui pussent l'instruire dans cette religion. Il lui fut accordé ceci : Thera, le propre fils d'Asoka, moine pieux, partit pour Ceylan, suivi de plusieurs confrères. Ils débarquèrent en juin. La pleine lune inondait le pays de sa lumière bleutée et permit aux moines de gagner immédiatement la cime du mont Mihintale.

Le matin même où ils y parvinrent, il se trouva que le roi Tissa était à la chasse. Un élan, aperçu par le roi, se lança en pleine forêt sur les pentes du Mihintale; le roi suivit ses traces. Arrivé au sommet de la montagne, il fut surpris par une rencontre imprévue, dont la forte impression lui fit bien oublier sa chasse. Le fils d'Asoka, Thera, le moine à l'âme pure, toute spiritualisée, était devant lui et exprimait sa joie de se trouver en face du monarque de Ceylan, pour l'amour duquel il faisait ce voyage.

Ensuite eut lieu la célèbre prédication qui est

relatée au chapitre 27 de Majjima Nikaya, où on lit ce passage : « Au temps où Bouddha habitait un couvent de la ville historique de Sawasthi aux Indes, un riche Brahmane demeurait non loin de là. Richement vêtu, il aimait à parcourir sur son char tout le pays. Dans une de ces promenades, il rencontra un pèlerin. Le Brahmane demanda au pèlerin où il allait ; celui-ci lui répondit qu'il retournait au couvent et vers Bouddha, le béni de Dieu. Le Brahmane lui posa plusieurs questions, notamment sur ce qu'il pensait de la sagesse de Bouddha et s'il la considérait comme la souveraine sagesse. Il lui fut répondu que seul un Bouddhiste pouvait concevoir la sagesse de Bouddha. Le Brahmane ne se tint pas pour satisfait, mais il continua à questionner : « Pourquoi fais-tu de lui de telles louanges et quelles vertus possède-t-il donc pour que ses disciples lui soient si attachés ? » Le pèlerin répondit : « Cela a pour nous la force de l'évidence ; tout de même qu'un dompteur d'éléphants n'hésite pas et que, voyant sur le sol la trace des pas d'un grand éléphant, il sait que c'est un grand éléphant qui a laissé cette trace, tout de même suis-je certain que celui-là est sûr de la sagesse de Bouddha qui suit sa trace, c'est-à-dire écoute son enseignement et vit selon sa loi.

« Bouddha dirige la pensée vers les Quatre Vérités appelées le marchepied de Bouddha. Les

voici : 1° la souffrance ; 2° la cause de la souffrance ; 3° la fin de la souffrance ; 4° la voie qui mène à la fin de la souffrance.

« La plus haute perfection que puisse atteindre un Bouddhiste est de se sentir affranchi du désir, c'est-à-dire de l'envie de vivre, et d'arriver à la certitude qu'il ne renaîtra pas. »

Le Brahmane se sentit profondément touché par la parole du pèlerin, visita Bouddha dans son couvent et devint un de ses fervents disciples. Les choses se passèrent de même pour le monarque de Ceylan, Tissa, qui suivit avec toute sa cour l'enseignement de Thera. Tous adoptèrent le bouddhisme et ainsi la doctrine fut introduite dans l'île ; et l'une des conséquences fut l'édification des merveilleux dagobas d'Anaradhapura.

Le dagoba est une construction en forme de cloche, terminée par une pointe. Qu'il soit grand ou petit, il contient toujours une relique de Bouddha ou de quelqu'un de ses fidèles.

Anaradhapura et ses environs sont la région des dagobas les plus nombreux et les plus grands. Il y en a même un, à huit milles à l'est d'Anaradhapura, sur la roche historique de Minhitale ; il s'appelle Ambastala ; il est construit à la place de la première rencontre du roi Tissa et du moine Thera, fondateur du Bouddhisme à Ceylan ; ce dagoba n'est point grand, mais il est cependant remarquable parce qu'il contient des reliques de

Thera, en souvenir duquel il fut élevé en 275 avant Jésus-Christ.

Tout près de là jaillit une source qui ne tarit jamais, et sur la paroi du rocher qui la domine on voit sculpté le serpent à cinq têtes Naga. Un bel escalier de 1840 marches mène du pied de la montagne à la cime haute de mille pieds. De nombreux pèlerins montent chaque année cet escalier. Du haut de la montagne on a une vue étendue sur la région. Là-haut il y a un couvent où deux mille moines se réfugient dans la saison des pluies. Le pieux moine Schramma, qui vécut là dans sa cellule pendant quarante ans, était parvenu si avant dans la pratique de la bonté et de la bonne volonté, que son autorité était reconnue non seulement des hommes, mais aussi des serpents et des souris, qui vivaient paisiblement dans sa cellule.

Le parc de Mahamegha fut planté dès 368 avant Jésus-Christ par le roi Mutasiva, qui régnait alors sur Ceylan. Ce parc, si l'on en croit les antiques écritures de Mahavansa, était une merveille par la richesse de ses fruits et de ses fleurs de toutes espèces ; l'ombre était fraîche sous ses arbres de diverses essences. Quand le roi Tissa passa au Bouddhisme, il fit solennellement donation, en 308 avant Jésus-Christ, de ce parc magnifique à l'ordre des moines bouddhiques de Sangha; puisant de l'eau d'un vase précieux, il la versa sur la tête du premier des moines, disant : « Je consacre ce parc

à l'ordre de Bouddha. » Aujourd'hui encore on peut facilement se représenter l'aspect qu'il devait avoir jadis, dans les temps anciens, où il était soigneusement entretenu et considéré comme un lieu saint.

Un jour Thera exprima au roi Tissa un vœu : le roi devrait faire venir une relique de Bouddha, afin d'être en rapports plus immédiats avec celui qui était maintenant rentré dans le Nirvana, et d'avoir un objet à qui faire ses offrandes. Le roi Tissa comprit que Thera souhaitait voir élever un dagoba, pour y enfermer quelques reliques de Bouddha. Il répondit qu'il était prêt à se rendre au vœu de Thera, si celui-ci se chargeait de se procurer la relique. Thera entra aussitôt dans ses vues. Il chargea la petite fille d'Asoka, Samanera, qui habitait alors Ceylan, d'aller aux Indes pour prier son grand-père maternel de céder quelques-unes des reliques de Bouddha qui se trouvaient en sa possession. Cette prière fut entendue et Samanera revint à Ceylan, rapportant un os du cou de Bouddha et une coupe dont il s'était servi. Le monarque reçut les précieuses reliques et les fit placer dans une riche corbeille supportée par un éléphant magnifiquement orné ; une grande procession se rendit à l'endroit où se dresse maintenant le dagoba de Thuparama.

Le terrain était couvert de ronces ; le monarque donna l'ordre de le défricher et d'y faire les plus

grands embellissements. La relique ne devait pas quitter le dos de l'éléphant avant que la terre n'ait été amenée à la hauteur de l'animal. Sur la terre amassée fut placée la corbeille aux reliques et tout à l'entour on commença à élever avec des briques un dagoba. Le roi, avec sa suite, les moines et tout le peuple furent témoins de l'établissement des fondations du fameux dagoba de Thuparama, le premier de son espèce sur le domaine de la nation cingalaise.

Ce fut une suite de cérémonies et de chants d'allégresse. Ensuite fut élevé le grandiose dagoba à colonnes ornées, à portes aux encadrements de pierre délicatement travaillés, avec, en avant, ce qu'on appelle des pierres lunaires, c'est-à-dire des dalles semi-circulaires [1]. Autour du dagoba on

1. Voir Maurice Pernot (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1926) :

« ...Ces *pierres lunaires* qui servent de seuil aux demeures divines ou royales. Une dalle de granit semi-circulaire est divisée en trois segments concentriques; treize quadrupèdes, treize oiseaux, quelquefois treize fleurs sont disposés en procession ou en guirlande, figurant les treize lunes de l'année bouddhique. Il arrive que les lunes soient remplacées par des demi-lunes, ce qui double le nombre des symboles. Les douze mois ordinaires (*nidja*) et le mois intercalaire (*adhika*). Je ne vois pas d'autre explication de ces nombres treize et vingt-six. »

Et d'une façon générale sur l'art hindou se reporter à : Coomaraswamy (Ananda-K.). — *Pour comprendre l'art hindou.* Traduction de Jean Buhot. Avec tableau chronologique, index et bibliographie. 176 p. (220 gr.) (*Édit. Bossard.*)

(*Note du Traducteur.*)

creusa des fontaines aux bassins profonds où bouillonnait l'eau la plus pure.

Le parc de Mahamegha, qui fut le séjour préféré des moines, recevait souvent la visite du roi Tissa. Un matin il y fut suivi par sa fille, la princesse Anula, qui avait l'ardent désir d'entrer dans l'ordre de Bouddha. Le pieux Thera ne put répondre à ce désir, attendu que l'on n'y admettait pas de femmes. « Mais, ajouta Thera, si ma sœur Sanghamitta, qui est une femme très pieuse, pouvait obtenir de mon père l'autorisation de porter à Ceylan une branche de l'arbre sacré sous lequel Bouddha atteignit le plus haut degré de la sagesse, ce pourrait être une occasion d'admettre des femmes dans l'état religieux. » La question est posée à l'Empereur Asoka aux Indes ; celui-ci hésite beaucoup, car il ne veut pas être privé de sa fille aimée ; mais elle le persuade cependant de donner son consentement. Elle dit que beaucoup de femmes à Ceylan attendent leur salut de son arrivée là-bas. Donc un beau matin Sanghamitta part avec onze prêtresses, porteuse de la branche désirée de l'arbre sacré. A Ceylan de grands préparatifs ont été faits afin de recevoir dignement la voyageuse avec son présent précieux. Un abri a été préparé sur le rivage où elle doit débarquer, et la foule, qui l'entoure, chante des hymnes d'allégresse. Au moment où le roi Tissa voit approcher le navire, il se jette à l'eau afin de pouvoir porter lui-même à terre la branche

sacrée. Puis tout le monde débarque et la branche est portée processionnellement au milieu de chants de joie, parmi les bannières et les jonchées de fleurs, à Anaradhapura.

C'était en décembre de l'an 305 avant Jésus-Christ, la pleine lune luisait et les ombres étaient profondes dans la nuit où la branche sacrée fut plantée au parc de Mahamegha, sur un mamelon, entouré, depuis, d'un haut mur; l'arbre qu'elle donna vit encore; il pourrait bien être le plus vieux du monde; ainsi semble jusqu'ici s'accomplir la prophétie qui avait dit que cet arbre vivrait toujours. Voici bientôt deux mille deux cent vingt-cinq ans que les pèlerins affluent ici, font des offrandes devant cet arbre, et, quand il est possible, emportent comme souvenir quelque feuille tombée, qui est ensuite conservée par eux comme une relique unique. La hauteur de l'arbre est maintenant de dix mètres, sa circonférence à la base d'environ trois mètres. Dix arbres se trouvent à côté de l'arbre sacré, lequel cependant se reconnaît à une statue de Bouddha qui est au-dessous[1].

1. Tous les voyageurs parlent de l'arbre « Bô ».

« Anouradhapoura !... Je ne veux pas gagner l'hôtel sans avoir contemplé l'arbre vénérable que la princesse Sanghamitta, sœur de Mahinda, apporta... de l'Inde deux cent cinquante ans avant notre ère, et sur lequel ont veillé depuis lors une suite ininterrompue de prêtres gardiens. Le *Bo-Tree*, comme l'appellent les Anglais, est un rejeton du figuier à l'ombre duquel Bouddha, fuyant la splendeur du palais de son père, s'assit, médita et eut

Isurumuni Vihara est le premier temple creusé dans le roc dont parle l'histoire de Ceylan. Du côté est du rocher, une petite salle a été creusée ; elle contient trois statues de Bouddha; parmi elles une statue assise, taillée dans le roc. Dans une plus petite caverne située plus au sud on raconte que Thera passait de longs jours en méditation. Le dagoba de Ruwanwelli contient des reliques de Bouddha qui y furent enfermées sous le règne du roi Tissa; c'est un des plus remarquables parmi tous les dagobas. Depuis, le roi Gamini y fit beaucoup de modifications; entre autres, il y enferma un arbre sacré en miniature; le tronc en était

sa première révélation. Au pied de l'arbre sacré, un autel circulaire est encombré de petits cierges et de lampes allumées... »

(Maurice Pernot : *Revue des Deux Mondes*, 15.7.26.)

« L'auto s'arrête devant l'antichambre du *Bo-Tree*. C'est un petit sanctuaire où, nuit et jour, veillent et prient les bonzes, gardiens et jardiniers du figuier miraculeux... Franchissant l'enclos qui l'isole, il m'apparaît tellement immense qu'il résume la forêt. Un vaste socle de granit l'entoure et protège ses racines millénaires. L'arbre est seul : il annule l'horizon, écrase les dagobas, et rapetisse la montagne. D'odorantes offrandes de milliers de pétales s'amoncellent autour de lui dans des... coupes de terre ou d'argent... Des piliers... supportent les gigantesques mais fragiles rameaux de ce patriarche des jungles.

« Il est là, comme accablé par vingt-deux siècles d'aurores, et je contemple, bouleversé, le grand ancêtre aux béquilles de pierre. » (Francis de Croisset, *la Féerie cinghalaise*, p. 274.)

« Des figuiers sacrés, — l'arbre bô, — frères de celui sous lequel le Bouddha eut sa révélation de la connaissance... »

(Paul Morand : *Rien que la terre*, p. 147.)

(*Note du Traducteur.*)

d'argent pur, les racines de corail ; il était planté dans un terrain fait d'émeraudes, les feuilles étaient de pierres précieuses, les feuilles fanées d'or et les fruits de corail ; sur le tout un baldaquin de drap, bordé de franges d'or terminées par de vraies perles. Le toit était orné d'emblèmes du soleil, de la lune et des étoiles. Au pied de l'arbre, des vases également en pierres fines et pleins d'eau parfumée. Sur un trône d'or, dont la valeur ne peut guère être estimée en monnaie, le roi avait posé une statue en or de Bouddha. Lors de la consécration, quand l'arbre sacré fut apporté, les reliques proprement dites furent transférées de leur ancienne place ici ; le monarque en personne portait l'écrin d'or contenant ces reliques ; il fit processionnellement le tour du dagoba, puis les reliques furent déposées sur l'autel d'or. Tous les assistants firent alors leurs offrandes, après quoi les moines fermèrent la salle des offrandes et tout autour fut commencée la construction du dagoba. Un grand mur circulaire fut élevé.

Quatre cents éléphants sont là, taillés dans le marbre ; ils sont à deux pieds de distance les uns des autres ; on ne voit que la tête et les jambes de devant ; la hauteur de ces bêtes est d'environ dix pieds. Elles sont entièrement revêtues d'émail blanc ; leurs défenses sont en ivoire et on voit encore des traces des étoffes ornées qui couvraient leur dos. On a l'impression que ces animaux

semblent porter l'immense masse de la construction. Près du dagoba, il y a des piscines extrêmement bien exécutées. Elles ont une certaine analogie avec celles qui furent, vers le même temps, construites à Rome par les empereurs Dioclétien et Caracalla, mais qui n'ont pu, elles, résister aux injures du temps de la même façon que les bains de granit d'ici. Quelques-unes de ces piscines ont dû servir aux ablutions sacrées, d'autres être destinées aux ablutions royales. Toute l'eau venait des lacs artificiels du voisinage.

D'autres dagobas se trouvent encore dans cette région. Le plus grand, celui d'Abhayagiri, a une hauteur de 405 pieds, c'est-à-dire qu'il est de 50 pieds plus élevé que la coupole de Saint-Paul à Londres; la base de ce dagoba a 360 pieds de diamètre. Tous ces dagobas ont eu le même objet : honorer Bouddha le Béni.

*
* *

Voilà ce qu'on raconte sur ces lieux de pèlerinage qui jouèrent un si grand rôle dans la vie religieuse du peuple de Ceylan. A plusieurs reprises détruits par les ennemis et reconstruits par les Cingalais, ils furent peu à peu abandonnés à cause de leur situation malsaine et tombèrent en ruine. Maintenant ce sont des débris archéologiques partiellement découverts et déterrés.

CHAPITRE IV

Bombay

La foule. — Les Tours du Silence. — Le mariage d'un prince hindou. — Une école de filles.

La mer était plus qu'à l'ordinaire agitée et mauvaise, le jour où nous résolûmes, après six mois de séjour dans l'île merveilleuse de Ceylan, de nous rendre de Colombo à Bombay, dans l'Inde. Le port et la ville sont en émoi.

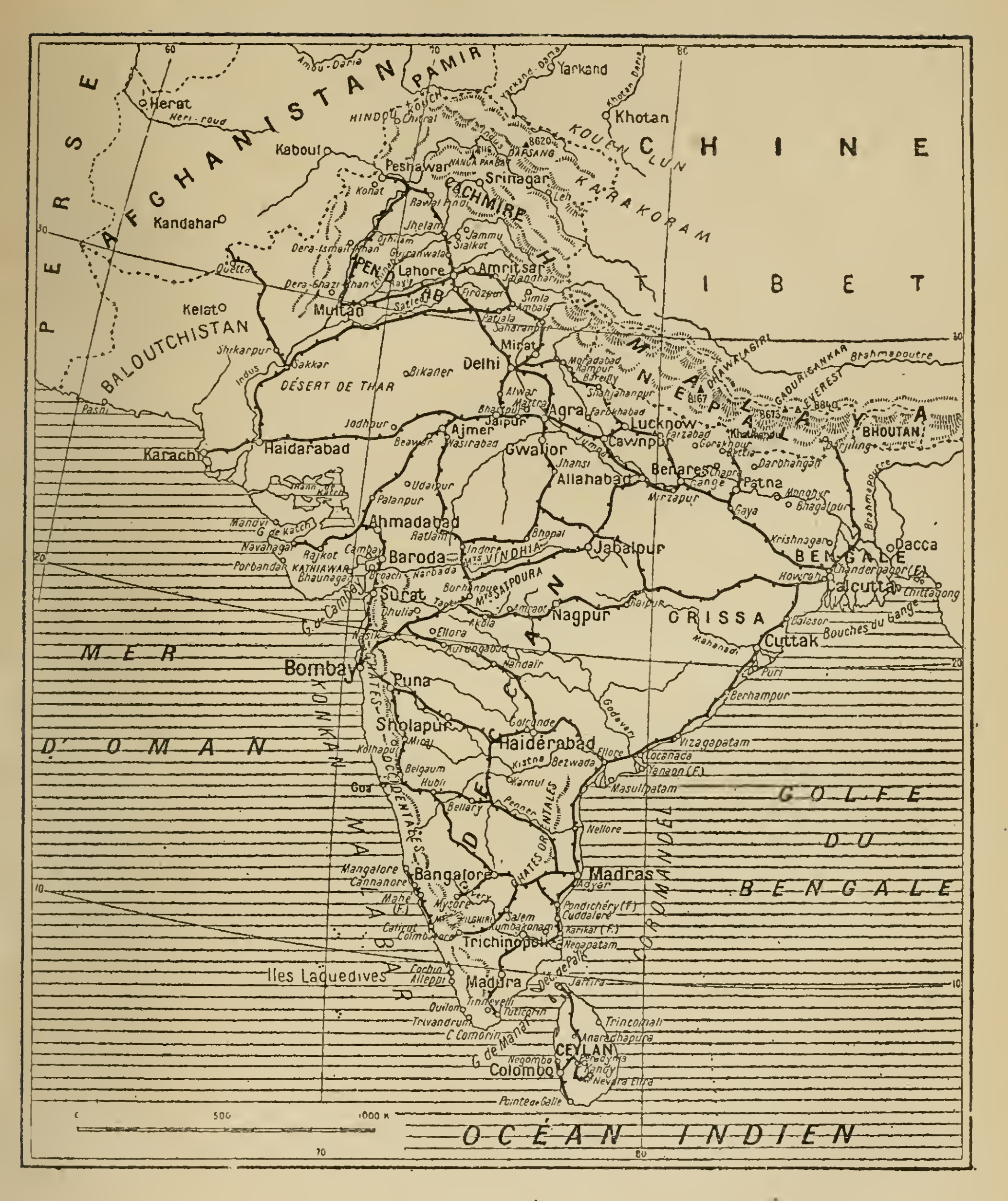
Partout, sur le quai et sur les môles, on a hissé les signaux avertisseurs de la tempête. Un tapis d'écume blanche couvre le chemin qui conduit, le long de la côte, au Gall Face Hotel. A distance, la mer paraît courroucée et prête à engloutir tout ce qui oserait se risquer sur ses flots en fureur. Aussi l'agence Cook nous conseille-t-elle de consulter, avant de nous mettre en route, le capitaine du vapeur *Silésia*, qui doit nous transporter, pour lui demander s'il est sage de tenter l'aventure. Le capitaine hoche la tête et nous avoue qu'il a rarement fait une traversée plus pénible que son dernier voyage de Kobé à Colombo. Il venait de faire

escale à Hongkong précisément au moment où un terrible cyclone fit rage. Ce cyclone avait accompagné le *Silésia* jusqu'à l'île de Ceylan. Les cyclones sont fréquents, en effet, dans ces parages, où ils entraînent la perte de nombreux navires et de bien des vies humaines.

Le vent va-t-il tourner et peut-on compter, pour faire route vers l'Inde, sur une mer plus clémente? Le capitaine l'ignore. Ce qu'il sait, en revanche, c'est que son bateau tient bien la mer, qu'il a un bon équilibre et gouverne bien et que lui-même est un vieux marin expérimenté qui, depuis trente ans déjà, navigue dans ces eaux-là.

En avant donc et à la grâce de Dieu! Nous allons nous embarquer sur le *Silésia*. Dès le lendemain matin nous quittons Colombo et la magnifique île de Ceylan.

Des embarcations à rames, couvertes en toile de tente, transportent, selon l'usage, les passagers de la terre au vapeur. Les rameurs noirs s'acquittent de leur tâche avec vigueur et notre canot vole sur les vagues énormes, se frayant sa voie parmi les imposants paquebots ancrés dans la rade. Bientôt nous atteignons le *Silésia*. Nous devrions lever l'ancre immédiatement, mais la nécessité de prendre un supplément de cargaison nous retient dans le port toute la journée. J'ai donc tout le loisir de m'installer commodément et de m'orienter à bord. Ma cabine, grande et spa-



CARTE DE L'INDE

cieuse, est en réalité, avec la salle de bains y attenant, une cabine pour trois personnes. Mais un heureux hasard me permet d'en être la seule occupante.

A une heure, nous prenons notre premier repas dans l'élégante salle à manger du vapeur. Celui-ci appartenant au Lloyd autrichien, c'est donc un équipage et un personnel de service autrichiens qu'il porte. Mais on y parle surtout l'italien, les officiers étant originaires de la région de Trieste. Le temps passe vite, et lorsque vient le soir nous jouissons du spectacle magique offert par la ville de Colombo, brillamment éclairée par d'innombrables lampes électriques et par toutes les lumières des navires mouillés dans la rade. La splendeur du ciel étoilé de l'Orient et la clarté bleuâtre de la lune contribuent à prêter à cette soirée un charme merveilleux. L'air est d'une douceur exquise. Le vent a faibli. Avant même que nous nous en rendions compte, le puissant navire appareille et, glissant sur les eaux, nous emporte vers la pleine mer.

Nous espérions que la traversée serait relativement bonne. A la vive surprise du capitaine, à notre non moins vive satisfaction à tous, elle est parfaitement calme, et par suite délicieuse. Les journées s'écoulent trop rapidement à notre gré. Nous les passons à lire, étendus dans les confortables rocking-chairs placés sur le pont, jouissant

de la douceur de l'atmosphère, de la vue d'un ciel d'azur et d'une mer unie comme un miroir. De temps à autre, nous faisons sur le vaste pont des promenades qui aiguisent l'appétit avant les différents repas. Après le dîner, nous prenons le café sur le pont supérieur, tout en admirant la voûte scintillante du firmament, où la Croix du Sud se détache à l'horizon, et en prêtant l'oreille au murmure des flots.

Autour de nous, la vie animale est intéressante à observer. Des poissons volants apparaissent çà et là au-dessus de l'eau; des dauphins s'ébattent; des traînées d'écume blanche glissent avec souplesse parmi les vagues.

Au bout de quatre jours, nous entrons dans le plus important des ports de l'Inde : c'est Bombay.

L'arrivée à Bombay offre un spectacle grandiose. Force nous est, vu l'heure tardive, de stationner aux différents docks, jusqu'à ce que nous soyons parvenus au « Princess Dock », où nous passons la nuit.

Le lendemain matin, la vue de milliers de bateaux de pêche aux voiles de couleur fascine nos regards. Des hommes de types divers et vêtus de costumes étranges vont et viennent entre la terre et notre vapeur. Dans le port règne une grande animation. A quelque distance, la ville paraît toute baignée dans la lumière du soleil.

Mes amis, le chef de la douane de Bombay et sa

femme, Mr et Mrs Renus, m'attendent au débarcadère et me conduisent dans leur automobile à travers les rues du port, encombrées de marchandises. Les principaux articles de commerce sont le coton et les tissus de jute, dont les ballots s'entassent en hautes murailles, jusqu'à former parfois même de véritables tours. Autour de nous, c'est un fourmillement de milliers de charrettes et d'ouvriers aux types les plus variés. Nous nous frayons un passage à travers la bruyante cohue et arrivons dans le quartier élégant, « Malabar Hill », où demeurent mes hôtes.

La ville de Bombay éclipse tout ce que j'ai vu jusqu'à ce jour. C'est un Paris oriental, rafraîchi par une brise de mer. On y voit des édifices et des églises superbes, des colonnades avec de riches magasins, des parcs et des esplanades, et partout le flot ininterrompu de la foule avec son extraordinaire variété de couleurs, de vêtements et de types.

La ville est en réalité construite sur une île, dont la partie méridionale s'avance en deux pointes dans la mer. « Colaba Point » est le quartier militaire et des affaires. A « Malabar Hill », situé sur la pointe ouest, s'élèvent les magnifiques bungalows où habite la classe riche. Mes amis y ont aussi leur logis. Le chemin qui y conduit est d'une indicible beauté. Bordé de luxuriants jardins qui entourent les habitations, il monte sans cesse.

En bas, à une grande profondeur, s'étend la nappe immense de l'océan Indien, et Bombay disparaît de plus en plus.

Notre bungalow est agréablement blotti au milieu de palmiers et d'acacias. On y jouit d'une vue magnifique. Partout l'œil découvre la mer qui, à Bombay et dans les environs, donne à toutes choses le mouvement et la vie.

Après avoir pris un peu de repos et fait un bout de toilette, nous nous mettons en devoir de visiter la belle demeure aux pièces spacieuses et bien aérées qui nous abrite. Les salons et la salle à manger ne sont séparés que par des piliers, entre lesquels pendent des rideaux en perles de couleurs variées. Une large véranda, où j'aperçois un billard, court autour de la maison. Nous y prenons le thé l'après-midi et nous contemplons ensuite le soleil à l'heure où il descend à l'horizon. Comme un globe embrasé, il empourpre le ciel et plonge dans l'océan.

Le lendemain, nous nous rendons en automobile à Bombay, par le chemin qui descend en serpentant vers la ville. Le rivage est bordé de superbes palmiers, à l'ombre desquels, assis sur des bancs confortables, les promeneurs peuvent jouir du spectacle des innombrables types d'hommes qui défilent devant leurs yeux, en voiture ou à pied.

La population se compose en majorité de Parsis. De race sémitique, ceux-ci sont originaires de

Perse. Ils constituent, dans le monde des affaires de Bombay, l'élément le plus riche. Leur costume est des plus singuliers. Les hommes portent une sorte de longue lévite blanche, étroitement ajustée et assez semblable à une chemise serrée au corps, avec un pantalon étroit, terminé en bas par des volants. Ils sont coiffés d'un petit bonnet rond en velours, brodé d'or et parfois aussi d'une sorte de *kurya*, c'est-à-dire de haut couvre-chef en toile cirée noire. Le costume des femmes se compose d'une draperie de soie de couleurs variées et brodée d'or, dont elles s'enveloppent la tête comme d'un châle et qui retombe gracieusement autour des hanches jusqu'aux pieds. Détail curieux : toutes les femmes parsies doivent porter de la soie. A celles à qui les ressources ne permettent pas de s'en procurer, leurs sœurs plus riches donnent des vêtements qu'elles ne veulent plus porter elles-mêmes. Parmi les gens si diversement vêtus qu'on rencontre dans les rues de Bombay, on en aperçoit parfois avec stupéfaction qui pour tout costume n'ont qu'une chemise.

Au cours de notre promenade à travers la ville, nous voyons bien des choses qui excitent notre admiration : l'Hôtel de ville, par exemple, le beffroi, l'importante gare de Victoria, des esplanades et des parcs ; tout cela a un cachet européen. Mais ce qui nous paraît absolument nouveau, c'est un immense hangar recouvert de feuilles de palmier

et dont les parois sont faites de grosse toile de tente ; il est grand comme la moitié du jardin royal de Stockholm. On nous apprend que c'est un bâtiment provisoire, élevé à l'intention des étudiants, qui travailleront ainsi plus aisément en plein air. Ils ne sont pas moins de six mille, qui préparent là leurs divers examens.

Nous déjeunons au Yacht-Club, près du quai de Bombay. C'est un palais contenant salles de fêtes et de réunions, salles de lecture et de correspondance, et un restaurant où les tables garnies de fleurs exquises sont particulièrement séduisantes. Sur la terrasse, tout en laissant errer nos regards sur la mer, nous écoutons une musique militaire qui joue dans un pavillon voisin. D'énormes paquebots, des bateaux à voiles de toute grandeur et divers navires de guerre s'offrent à notre vue. Près de la pointe est amarré le croiseur cuirassé italien *Calabria*, sur lequel nous sommes invités à aller prendre le thé. Nous nous y rendons dans un bateau hindou d'un rouge ardent, dont les voiles, de même couleur, ont une forme singulière. Le patron, marin au teint bronzé, conduit habilement sa barque, qui glisse sur les vagues écumantes d'une mer bleu saphir, et bientôt nous atteignons sans encombre le majestueux vaisseau de guerre, où plusieurs officiers nous reçoivent aimablement à l'échelle de coupée. Le prince Ferdinand de Savoie, cousin du roi d'Italie, se trouve à bord et

nous réserve, ainsi que tous les officiers, le plus gracieux accueil. Nous visitons le navire dans tous ses détails. On nous fait entendre du chant et de la musique. Puis les officiers nous ramènent à terre dans une des chaloupes à vapeur du *Calabria*. Nous abordons dans le voisinage du Taj Mahal Hotel, également situé près du quai. Cet hôtel est certainement un des plus beaux qu'il y ait au monde; sa situation est tout à fait unique. Une esplanade bordée de palmiers court tout le long du quai, où d'innombrables équipages, avec des cochers et des laquais aux livrées éclatantes, circulent en file ininterrompue. La plupart appartiennent à des magnats parsis, qui s'y promènent avec leurs familles. L'océan gronde et mugit : de la terrasse de l'hôtel, on l'aperçoit à perte de vue.

Un autre jour, nous visitons un endroit qui fait contraste avec le Bombay moderne : les « Tours du silence ». C'est le lieu de sépulture des Parsis, dont les cadavres sont dévorés par les vautours rapaces. Peut-on imaginer funérailles plus horribles ? Un escalier conduit en haut des tours, reliées les unes aux autres par une muraille. Sur celle-ci, aussi bien que sur les tours, on voit les sinistres oiseaux guettant le moment où ils pourront fondre sur leur proie. Quand les cadavres ont été dévorés, on en recueille les ossements dans une excavation et on les recouvre de chaux ; puis, par des couloirs

souterrains, ces restes funèbres sont peu à peu entraînés jusqu'au fond de la mer.

Voici justement une procession qui s'avance. Les hommes sont vêtus de blanc; huit d'entre eux portent le défunt sur une civière recouverte d'une étoffe blanche. Les femmes ne sont pas admises aux funérailles, ni aucun sectateur d'une autre religion.

Ce mode de sépulture, qui nous paraît si étrange, à nous autres chrétiens, s'explique par le fait que les Parsis rendent un culte à la Lumière, selon l'antique doctrine de Zoroastre, dont les adhérents (adorateurs du feu) regardent la lumière, le feu, le soleil comme la suprême Puissance. D'après cette doctrine, nul élément ne doit entrer en contact avec un objet qui se trouve en état de putréfaction. Aussi la coutume que nous avons de déposer nos morts dans la terre inspire-t-elle aux Parsis une véritable répulsion.

Souvent, on voit ces adorateurs du feu agenouillés dans les échoppes ouvertes des bazars et invoquant le feu allumé devant eux et qui jamais ne s'éteint.

Il y a ainsi, notamment dans les familles riches, des feux qui brûlent depuis plusieurs centaines d'années.

La partie de Bombay où se trouve le quartier hindou s'appelle « Byculla » : c'est la ville des indigènes. On y voit des bazars et des ruelles étroites

où se pressent des hommes de couleur, à pied ou à cheval, qui vont riant, criant, s'interpellant, des enfants, des bêtes, des mendiants, des marchands ambulants de fruits et autres denrées, des charrettes et des voitures. C'est une cohue étrange. On s'arrête parfois au milieu de cette foule grouillante, en se demandant comment et de quoi tous ces gens peuvent vivre. Mais ils ont l'air contents et joyeux, et vivent au jour le jour.

Plus loin que « Byculla », se trouvent « Victoria Gardens », jardins botaniques de Bombay. Il y a là une surprenante variété de palmiers : souples et majestueux cocotiers, arecs, dattiers, phœnix, etc., plus beaux les uns que les autres. Nous admirons aussi un étang tout couvert de splendides nénuphars rouges. Ils flottent sur l'eau, si rapprochés les uns des autres qu'on croirait voir à distance un moelleux tapis rose broché de feuilles vertes. De grands pélicans, blancs comme neige, au col rosé, nagent sur l'étang, tantôt plongeant leur tête dans l'eau comme s'ils voulaient jouer à cache-cache, tantôt ployant le cou en avant et en arrière avec une sorte de coquetterie.

Comme la plupart des jardins de l'Inde, ceux de « Victoria » sont remarquables par la rare magnificence de leurs fleurs, et l'on voit sur les arbres des oiseaux au plumage éclatant.

Nos amis ont été invités à assister aux noces d'un prince hindou et d'une ravissante princesse.

J'ai la grande chance de pouvoir les accompagner et assister à cette intéressante cérémonie. Nous partons en voiture le soir à neuf heures et traversons les rues de Bombay. En approchant du point où nous devons nous rendre, nous constatons que, dans le voisinage, la rue et toutes les maisons sont brillamment illuminées de lanternes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. De hautes voitures passent, chargées de transparents en forme de temples de diverses grandeurs; elles sont éclairées aussi et parées avec une extrême richesse, sinon avec le goût le plus sûr. Dans le parc qui entoure le palais où le mariage doit avoir lieu, des gardes et des agents de police font la haie. L'intérieur du palais ressemble à une mer de feu; les parois en sont revêtues de glaces qui reflètent des millions de lumières. Parmi les meubles dorés, d'énormes vases ont été placés et garnis de fleurs aux fortes senteurs. Depuis les lustres jusqu'au plafond, grimpent des plantes magnifiques. La plupart des invités sont des Hindous; ils portent des costumes éclatants. Dans une des salles, tout là-bas, sur une estrade est assis l'époux. Il est vêtu avec toute la magnificence de l'Orient. Sa robe de velours rouge feu, qui lui descend jusqu'aux pieds, se voit à peine, couverte qu'elle est de franges et bordures d'or et de guirlandes de fleurs; autour de sa tête aussi, des ornements semblables s'enroulent et forment comme un haut turban.

Mais où est l'épouse?

L'époux attend-il peut-être là son arrivée? Non: la malheureuse épouse *ne doit point paraître* devant les invités masculins.

Elle attend dans son appartement que le prince vienne la rejoindre lorsque les fêtes auront pris fin. Cependant, malgré cette injustice (à en juger d'après nos idées), elle est contente de son sort, car elle ne s'est jamais attendue à autre chose, puisque telle est la coutume.

Les fêtes se prolongent durant toute la soirée: des magiciens font leurs tours d'adresse; sur une galerie de la salle en coupole, on entend les accents monotones et bizarres d'un orchestre de trompettes et de tambours; de petites danseuses hindoues exécutent ces danses auxquelles les indigènes trouvent tant de charme, mais qui nous paraissent, à nous Européens, plus singulières que captivantes. C'est d'abord parce que ces danseuses nous font l'impression d'être des hommes plutôt que des femmes, avec leurs longs et larges pantalons, leurs très courts corsages à la Carmen et les petites toques qui leur couvrent la tête. La danse elle-même, d'ailleurs, ne consiste qu'à porter en avant et en arrière le pied droit d'abord, puis le pied gauche, en ployant aussi en arrière et en avant la partie supérieure du corps. Cela se répète ainsi dans un mouvement fort lent pendant des heures, sans que les Hindous, que cette danse

électrise, paraît-il, s'en lassent jamais. Les invités se pressent dans les salons embaumés du parfum des fleurs. Pour nous, incommodés par cette odeur trop pénétrante, nous préférons aller nous promener dans les jardins où l'on tire un brillant feu d'artifice, et où des feux de Bengale de diverses couleurs éclairent le palais et ses alentours. A minuit, nous prenons congé, non sans avoir goûté quelques mets nouveaux pour nous, des fruits et des vins. Le prince aussi se retire alors, et nous supposons que c'est pour aller rejoindre enfin son épouse.

Le gouverneur anglais de Bombay habite un magnifique palais, bâti sur un promontoire qui s'avance dans la mer et entouré de palmiers, d'arbres au feuillage touffu et de grands parterres de fleurs. A l'époque de notre visite, le gouverneur se trouve en Angleterre, mais son lieutenant, le major Lee, nous reçoit à sa place et nous fait avec une amabilité parfaite les honneurs du parc. Nous y voyons une tente gigantesque, rouge et or, qui sert de salle à manger lorsque le maître de céans donne des fêtes. Les serviteurs portent des livrées rouge feu, composées d'une longue tunique à large baudrier doré qui descend de l'épaule et fait le tour du corps ; les turbans sont rouges également, mais les pantalons sont blancs.

En quittant le palais du gouverneur, nous allons assister, dans une école de filles parsies, à la

cérémonie de clôture des classes. Vêtues de leurs habits de fête, les élèves occupent une estrade élevée dans la grande salle. Ce sont de vraies beautés, ces jeunes filles parsies, avec leur teint de cire, leur nez finement arqué, leurs yeux de jais et leur bouche si bien formée où brillent des dents d'une blancheur de perles. Le léger voile de soie, qui leur entoure la tête pour retomber d'un côté et s'enrouler autour de leur corps, ajoute encore à leur beauté. Mais il faut qu'elles soient jeunes, car l'âge donne à leur physionomie un certain air de rudesse.

Les élèves font preuve de beaucoup de talent. Elles jouent de façon remarquable des morceaux de Beethoven, Mozart, Haydn, Liszt et Rubinstein. Elles récitent par cœur (encore que leur prononciation du français laisse quelque peu à désirer) des fragments de Racine et de Molière. Dans la déclamation en anglais, en revanche, l'accent est excellent, et elles disent avec expression et sentiment quelques poèmes des écrivains les plus connus. Puis, viennent des exercices de gymnastique avec accompagnement de piano. Cette gymnastique n'est pas toutefois ce que les Suédois désignent par ce mot. C'est plastique qu'il faudrait l'appeler plutôt, car le corps et les bras suivent dans leurs inflexions le rythme de la musique et témoignent de la souplesse des élèves. Celles-ci exécutent, en outre, avec une grâce charmante, des danses lentes

d'un caractère particulier. On nous fait entendre encore quelques morceaux de chant, dont il n'y a pas lieu de faire un grand éloge. Et la cérémonie se termine par la distribution des prix, qui consistent en riches cadeaux pour les heureuses lauréates. L'enseignement est généralement donné par des Anglaises, les écoles se trouvant sous l'influence de l'Angleterre ; toute l'existence des Parsis est, d'ailleurs, soumise à ce même contrôle.

CHAPITRE V

Matheran

Une cure d'altitude. — Les singes. — Charmeurs de serpents.

Matheran est une *hillstation,* c'est-à-dire une station d'altitude et de repos, où les habitants se rendent souvent pour échapper aux chaleurs de la plaine. Le chemin qui y conduit étant des plus jolis et l'endroit lui-même offrant beaucoup d'agrément, nous décidons d'aller y faire un petit séjour.

En entrant dans la gigantesque gare de Victoria à Bombay, on aperçoit dans les salles d'attente et sur les quais une multitude d'Hindous aux costumes pittoresques et qui, accroupis sur leurs talons, attendent leurs trains. En Europe, à la vue d'une telle foule, on croirait à quelque événement extraordinaire et imprévu qui aurait tout à coup rassemblé tous ces gens. Mais dans l'Inde, avec une population de 300 millions d'habitants, cette multitude grouillante n'a rien qui surprenne.

Notre voyage s'effectue rapidement, dans des

wagons spacieux pourvus de ventilateurs électriques. Nous prenons des rafraîchissements dans le wagon-restaurant, car la journée est chaude. Au bout d'une heure, nous voici à Narel, au pied du mont Ghat. De là, nous poursuivons notre route à cheval. Le chemin qui monte en serpentant vers Matheran est d'une merveilleuse beauté. D'imposantes chaînes de montagnes entourent les vallées profondes et dressent dans le lointain leurs cimes bleuissantes.

Les gens que nous rencontrons sont vêtus de toutes sortes de costumes plus ou moins singuliers. Il en est même dont on peut dire qu'ils ne portent aucun costume. Ceux-là appartiennent aux castes inférieures. Les femmes ont le buste nu, orné seulement de chaînes et de bijoux divers. Une pièce d'étoffe flottante leur pend de la taille jusqu'au milieu de la cuisse — et c'est tout.

Ce qui excite mon intérêt aussi et ma surprise, ce sont les curieux *dholis* employés pour le transport des voyageurs qui ne préfèrent pas aller à cheval. Ils ressemblent un peu aux civières qui servent dans nos pays au transport des malades. A la tête et aux pieds, deux barres verticales s'élèvent à environ un mètre de hauteur et sont reliées par une perche horizontale, dont les deux bouts dépassant reposent sur les épaules de quatre porteurs, placés deux devant et deux derrière. Ceux-ci marchant d'un pas inégal, l'appareil est

soumis à des cahots qui ne doivent pas rendre des plus agréables ce mode de voyager. Un rideau enveloppe le « dholi ».

Nos chevaux vont d'une bonne allure. Au bout de deux heures, nous atteignons l'hôtel de Matheran, au milieu d'une magnifique forêt. Des échappées ménagées parmi les arbres n'en ouvrent pas moins au regard une vue étendue : on aperçoit au loin l'océan, et même la ville de Bombay. Quelle différence entre la température délicieuse d'ici et l'air humide et lourd de la plaine! Il règne ici une fraîcheur exquise entretenue par une brise bienfaisante.

L'hôtel est entouré d'une large véranda qui préserve les chambres de la chaleur et d'un jour trop cru. Au lieu de fenêtres, des toiles métalliques, qui laissent libre jeu au passage de l'air. Toutes les chambres sont pourvues d'une salle de bain et d'un cabinet de toilette.

Le matin du premier jour, je suis éveillée par un cri perçant. Je saute à bas de mon lit pour aller voir ce qui se passe et qu'aperçois-je sur un arbre tout proche de ma véranda? Un énorme singe au pelage fauve, mais dont la face est gris-clair et se termine pas une longue barbe noire. Cette vue me cause un léger saisissement, car je ne suis pas faite encore aux apparitions de ce genre; cette bête grimaçante, perchée en face de moi en plein soleil, est vraiment hideuse à voir.

Mais, d'un bond, l'animal s'élance sur un autre arbre et disparaît bientôt.

A peine ai-je achevé ma toilette qu'un autre bruit, sifflement et grondement, parvient à mes oreilles. Je me rends sur la véranda et je vois en bas un homme portant une douzaine de serpents qui s'enroulent de leurs dangereux replis. L'homme souffle dans une trompette et le cobra sacré se dresse tout droit; il atteint alors une hauteur de plusieurs mètres. Le cobra est considéré comme sacré parce qu'il couvrait jadis de sa tête, pour le protéger contre les rayons brûlants du soleil de midi, Bouddha, lorsque celui-ci, fatigué de son pénible labeur, se laissait tomber sur une pierre pour prendre un peu de repos. Mais le charmeur de serpents fait sortir d'autres animaux encore de son panier : hérissons, mangoustes, scorpions et grands lézards. Je ne puis m'empêcher de penser que toutes ces bêtes à l'air mauvais pourraient bien arriver jusqu'à moi. Mais c'est en vain que je fais signe à l'homme de s'en aller ailleurs : il ne bouge pas; il faut un bon pourboire pour lui faire comprendre que j'en ai assez.

Après le déjeuner, nous partons, toujours à cheval, pour aller visiter la contrée. Une vue superbe nous tient dans un perpétuel enchantement. Le chemin longe souvent des précipices, à nous donner le vertige, et je ne comprends pas encore à l'heure actuelle, comment nous avons pu

arriver sains et saufs à « Panorama Point ». On appelle de ce nom une montagne isolée, haute de 2000 pieds et présentant de tous côtés des parois presque à pic. Le sommet est un grand plateau; de là, le regard embrasse un vaste panorama de plusieurs plans de montagnes dénudées, aux pentes escarpées se perdant dans des profondeurs brumeuses; d'autres montagnes sont couvertes de sombres forêts, et l'on songe à tous les animaux sauvages des forêts vierges qui sans doute y pullulent. Là-bas, dans le lointain, la mer scintille, comme un ruban d'argent semé de diamants qui étincellent au soleil.

La faune est riche et pleine de vie. Autour de nous tournoient en masse des oiseaux et des insectes. Quant aux singes, dont j'avais eu si peur encore ce matin, j'y suis maintenant accoutumée. Car c'est par centaines que, tout le long du chemin qui nous conduit à Panorama Point, nous les voyons sauter d'arbre en arbre, tout près de nous, tandis qu'à Munkey Point — autre beau point de vue — on croirait qu'il y en a par milliers. C'est une chose surprenante que l'aisance des bonds énormes dont sont capables même les plus grands d'entre eux!

Pour rentrer à l'hôtel, nous prenons une autre route, qui nous permet d'admirer la chaîne violette des monts Bhoo Marlin, dont les formations étranges ont l'aspect tantôt de châteaux, tantôt de

forteresses ou de clochers ; l'éloignement ne nous permet pas d'en distinguer les détails.

Nous donnons à des promenades la majeure partie du temps que nous passons à Matheran. Des arbres feuillus et à fleurs éclatantes ombragent les chemins, dont le sol rouge forme un contraste violent avec la verdure sombre. Tous les jours, il y a quelque chose de nouveau à voir, soit dans la nature, soit parmi la population, aussi diverse par la couleur de la peau que par le costume. Sa principale occupation paraît être la confection de chaussures de bonne qualité et peu coûteuses.

Le moment est venu de quitter Matheran. De retour à Bombay, il s'agit de tout préparer pour le voyage qui doit me conduire dans le centre de l'Inde, à Sekunderabad, dans le Deccan.

Mes amis, l'inspecteur général de police Hankin et sa femme, m'y attendent. C'est là, d'ailleurs, le véritable but de mon voyage et la raison de mon séjour dans les Indes. A neuf heures du soir, mes amis de Bombay m'accompagnent à la gare de Victoria, où je dois prendre le train de nuit.

Il n'y a pas dans l'Inde de wagons-lits, mais les compartiments sont pourvus de banquettes larges et confortables. Le serviteur attaché au train y prépare le *bedding* (couchage) du voyageur. Presque tous les bagages, y compris parfois ma grande malle, sont placés dans le compartiment. Si l'on a pris soin de retenir celui-ci en entier, on

peut être sûr de voyager seul, ce qui est un grand avantage.

Le voyage est pénible et long. A deux heures du matin, nous passons à Poona, importante station militaire, connue aussi pour son temple doré. Regardant à la portière, j'ai presque peur en voyant des formes mystérieuses, enveloppées de longs manteaux vaguement gris dont elles se sont couvert toute la tête pour se garder du froid de la nuit. Mais notre train poursuit sa course et, à la lumière du jour, les indigènes que nous voyons dans les gares prennent un aspect fort pittoresque. Le paysage n'a malheureusement rien d'attrayant. Au début de notre voyage, du moins, nous traversons une contrée déserte, où apparaissent surtout de grands champs couverts d'une sorte de mousse d'un bleu verdâtre. A midi, nous arrivons à Vadi, où nous changeons de train, passons la visite médicale et déjeunons. Nous sommes maintenant dans le Deccan, royaume du Nizam. Des bananiers et des palmiers y croissent en abondance, et les arbres de corail (*corallodendron*) font, de loin, l'effet de nuages rouges qui se seraient abaissés vers la terre.

Me voici, vers le soir, parvenue à destination. Mes amis me reçoivent avec une chaude cordialité et je vais passer chez eux des journées inoubliables.

CHAPITRE VI

Sekunderabad

Le Deccan et son climat. — Demeures confortables. — Les serviteurs. — Visites de dames musulmanes. — Le ciel nocturne.

La vie dans l'Inde offre à la fois de la variété et de l'agrément. C'est notamment le cas en hiver ; à Sekunderabad du moins, dans l'Inde centrale (Deccan), règne alors un beau temps perpétuel. De novembre à avril, il ne tombe pas une goutte de pluie Le soleil luit tous les jours et les nuits sont tièdes. D'avril au milieu de juin, c'est la saison chaude. Toutes les dames et ceux des hommes qui peuvent se rendre libres vont alors dans la montagne, où l'on reste en général jusqu'après la saison des pluies, qui dure de juillet à septembre. Il fait ensuite de nouveau fort chaud. En octobre, le temps fraîchit.

Comme chaque saison de l'année a ses périodes fixes de chaleur, de pluie et de tiédeur et comme le froid et la neige peuvent même sévir dans les hautes régions, on s'arrange en conséquence. La

plupart des maisons habitées par les Européens sont grandes, spacieuses et hygiéniques.

Mon hôte, l'inspecteur de la police Hankin, m'a logée dans un palais entouré d'un vaste jardin. Comme la plupart des bâtiments de l'Inde, à l'exception de ceux des grandes villes, il n'a qu'un étage. Il a donc fallu lui donner une étendue considérable, pour qu'il puisse contenir toutes les pièces nécessaires au confort de tous ses habitants. On y accède par un portail ouvert, conduisant à une colonnade qui entoure toute la maison et sur laquelle s'ouvrent les portes de toutes les chambres. Celles-ci en sont moins claires, mais aussi plus fraîches. Elles sont très hautes de plafond; les murs en sont souvent percés au-dessus des portes, de jours carrés par où pénètre l'air. Pour donner une idée de leurs dimensions, il suffira de dire que le salon, par exemple, n'a pas moins de huit grandes baies de porte. Les portes qui font communiquer entre elles les différentes pièces n'ont qu'un mètre de hauteur et occupent le milieu de la baie, qui reste ainsi ouverte en haut comme en bas, ce qui produit une excellente ventilation. Sans parler des salons d'apparat et des salles à manger, chacun des membres de la famille dispose d'une suite de pièces, chambre à coucher, salle de bains, cabinet de toilette et salon. Il en est de même pour chacun des invités. Dans la chambre à coucher, toujours au milieu de la pièce, il n'y a qu'un

grand lit de fer à rideaux de tulle, qui protègent contre les insectes. Contre les murs, quelques chaises. On tient à avoir autant d'air que possible, et c'est pourquoi on réduit à un minimum le nombre des meubles, au moins dans les chambres à coucher. L'indispensable *punka* se rencontre dans toutes les pièces. On désigne ainsi un volant d'un demi-mètre de diamètre fixé à une perche longue de plusieurs mètres, qui descend du milieu du plafond. Une corde part de la perche, traverse le mur et se prolonge à l'extérieur, où un coolie (domestique d'un rang inférieur) la tire patiemment et sans relâche, mettant ainsi en mouvement le volant, qui fait office de ventilateur.

Un beau jardin et un grand parc entourent le palais. De hauts palmiers y versent leur ombre, et la magnificence des fleurs réjouit le regard. La *ponzettia*, appelée en Suède étoile rouge de Noël, atteint ici les dimensions d'un grand arbre. Aux piliers et sur la véranda s'épanouissent des roses et d'autres fleurs parfumées. Une plante grimpante, la *beaumontia*, foisonne au-dessus du portail d'où retombent ses fleurs blanches, grandes comme des lis. Un mur entoure le parc. Au portail d'entrée, un agent de police est de garde ; d'autres agents sont en réserve dans un bungalow au dehors, car l'inspecteur de la police, dont c'est ici la résidence, en a un grand nombre à sa disposition.

La cuisine occupe un bâtiment spécial situé der-

rière le palais. Tout auprès s'élèvent les logements du personnel de service. Ils sont d'une extrême simplicité. La plupart des chambres n'ont pas de meubles. Souvent les domestiques dorment sur le sol dans la même chambre, enveloppés dans leurs *puckeries*, sortes de toges. Seuls ceux d'un rang supérieur ont leur chambre à part. Dans le voisinage des bâtiments destinés au personnel se trouvent l'écurie, la remise, le garage et le terrain réservé aux animaux.

Je crois bien qu'en aucun pays du monde on n'emploie un personnel domestique aussi nombreux que dans l'Inde. La raison en est que chaque serviteur a sa tâche particulière : aucun ne peut exécuter le travail de l'autre, sa caste le lui défend. Au-dessus de tous est le *Butler*, le maître d'hôtel. Il contrôle les autres et veille à ce qu'ils fassent bien leur besogne. Son salaire est d'environ 30 couronnes par mois, s'il s'habille et se nourrit lui-même. Immédiatement après lui vient le cuisinier dont les gages sont équivalents. Tous les matins, il se rend au marché et fait les emplettes nécessaires en vue du menu dressé par la maîtresse de maison et calculé en moyenne à raison de 3 couronnes par personne et par jour. Les provisions de l'office lui fournissent les ingrédients, ainsi que thé, café, etc. Tout le reste doit être acheté chaque jour, car rien ne se conserve dans l'Inde jusqu'au lendemain.

Lorsque le cuisinier est de retour du marché, la maîtresse de maison l'accompagne à l'office, où il prend et pèse sous ses yeux ce qu'il lui faut pour accommoder les repas. Tout est sous clef, car autrement les domestiques ne manqueraient pas de se pourvoir, en aussi grande quantité que possible, de ce à quoi ils n'ont pas droit. Bien que leur nourriture ne consiste qu'en riz, en curry et en fruits, et qu'ils la préparent eux-mêmes selon la coutume de leur pays, ils s'approprient volontiers en cachette des aliments européens.

Après le cuisinier, viennent les domestiques qui servent à table et ceux qui font les chambres. Ils portent tous un long vêtement blanc avec une ceinture verte et un long pantalon blanc, mais n'ont aux pieds ni bas ni souliers. La tête est couverte d'un haut turban. Leurs orteils, leurs oreilles et leur nez sont garnis d'anneaux.

Le fait d'avoir la tête couverte et les pieds nus est considéré dans l'Inde comme un témoignage de respect. Aucun serviteur n'oserait, par exemple, paraître dans une autre tenue devant son maître ou tout autre personne d'un rang élevé.

Les domestiques femmes s'appellent *ayahs*. A la personne de chacun des membres féminins de la famille et de chacune des invitées est attachée une ayah particulière, qui se tient à leur disposition et surveille la façon dont une ayah d'un rang inférieur fait le service. L'ayah n° 1 veille à ce que tous

les effets de sa maîtresse soient bien rangés et toujours sous la main.

Le costume de l'ayah se compose d'une pièce d'étoffe claire de couleurs variées, avec une bordure ; elle la drape autour du corps, la fait passer par-dessus l'épaule, d'où elle retombe jusque sur les pieds. Les cheveux sont noués en chignon sur le côté droit de la nuque. Les oreilles, le nez, le cou, les bras, les orteils et les chevilles sont ornés de bijoux.

Les membres mâles de la famille et les invités du sexe masculin ont chacun leur propre *boy*, domestique exclusivement attaché à leur service. Mais il y a, en outre, un nombre incroyable d'autres serviteurs : ceux qui balayent les planchers, ceux qui arrosent les fleurs, ceux qui apportent l'eau du bain, ceux qui l'emportent, ceux qui veillent à l'entretien des chevaux, des voitures, des automobiles, ceux qui nettoient l'argenterie, ceux qui polissent les cuivres, ceux qui tirent la *punka*, ceux qui ont le soin du jardin, ceux qui font la lessive, ceux qui sont chargés du repassage ou de la couture, ceux qui soignent les bêtes, ceux qui font les commissions et d'autres encore, en nombre tel qu'on ne s'en fait aucune idée en Europe : il peut y en avoir jusqu'à 80 pour une seule maison. Leurs gages mensuels sont de 10 couronnes environ, mais ils ne sont pas nourris. Tous habitent avec leur famille dans le groupe de

bâtiments qui leur est destiné. Un jour que je voulais aller voir comment ils y étaient installés, le *butler* qui m'accompagnait me dit : « Voilà une chambre où nous ne pouvons pas entrer, car c'est celle de ma mère, qui est bien âgée et craintive. » Comme j'insistais pour y jeter au moins un rapide coup d'œil, il ouvrit la porte et je vis une vieille femme toute ridée assise sur le sol, se balançant en avant et en arrière. Je demandai :

— Quel âge a votre mère ?

— Oh ! me répond-il, elle est affreusement vieille... elle a quarante ans...

La femme hindoue qui, à onze ans, s'épanouit et se marie, est donc fanée et vieille à quarante ans !

La journée, dans l'Inde, commence dès cinq heures ou cinq heures et demie. A ce moment, l'ayah entre dans votre chambre avec le *chatter-hasary*, ou premier déjeuner, qui se compose de thé, de pain grillé et de bananes. La matinée est délicieuse ; l'air est frais, tout resplendit au soleil, les gouttes de rosée brillent comme des diamants. C'est le moment d'aller faire une promenade à pied ou à cheval dans les environs. Sekunderabad est une ville étendue, une des principales garnisons de l'Inde. On y voit quinze grandes casernes, où étaient cantonnés avant la guerre autant de régiments. Ces régiments étaient envoyés tous les trois ans dans d'autres garnisons de l'Inde ou d'autres

colonies. Les militaires anglais habitent, dans le voisinage des casernes, de confortables bungalows entourés de jardins en fleurs. Le paysage même, aux environs de la ville, est plat et sans beauté ; d'énormes blocs et amas de pierres qu'on y rencontre çà et là lui donnent néanmoins un caractère intéressant. On voit parfois de ces rochers solitaires aux formes étranges qui dressent leur lourde masse au milieu d'un vaste lande, et l'on se demande : comment sont-ils venus ici ?

Entre les rochers fleurissent des bouquets de chardons, rouges jaunes et blancs, beaux dans leur genre, surtout dans la lumière du matin, qui donne à toutes choses tant d'éclat. Le matin on rencontre aussi les indigènes qui vont chercher de l'eau au puits. C'est un beau spectacle que celui des femmes portant sur la tête un grand récipient de cuivre poli. Elles le descendent ensuite dans le puits au moyen d'une longue corde et le remontent adroitement sans perdre une goutte de l'eau cristalline qui le remplit. A-t-on besoin d'une plus grande quantité d'eau, on s'y prend d'une autre façon. Un bœuf est attelé à deux cordes dont les deux bouts opposés sont fixés à un grand seau ; les cordes glissent sur une paire de roues. Lorsque le bœuf recule, le seau remonte et l'indigène se hâte de remplir ses récipients au moment où il arrive au niveau de l'ouverture du puits. Puis le bœuf avance, et le seau redescend dans les profondeurs

du puits. Cette façon de puiser l'eau est fort primitive et est vieille certainement de bien des siècles.

La promenade matinale à cheval offre toujours quelques surprises. On en revient, rafraîchi et fortifié, juste à temps pour prendre un bain et se préparer pour le déjeuner, qui est le premier grand repas de la journée. On le sert à neuf heures et demie. Des invités y prennent part quelquefois qui, de même que mon cher hôte, ont déjà fourni une certaine somme de travail, car leur journée commence à six heures et demie.

Le déjeuner se compose d'abord de « curry » — mets inévitables dans l'Inde, — puis d'œufs, de poisson, d'avoine (porridge), de café ou de thé et de fruits. Chacun se rend ensuite à sa besogne. A onze heures, il fait trop chaud déjà pour sortir. Mais c'est à midi et demi que la chaleur atteint son maximum : on ferme alors portes et volets pour l'empêcher de pénétrer dans les chambres. A une heure et demie, on prend le « lunch », qui se compose de potage, d'œufs, de viande et de pudding. Après quoi, c'est-à-dire à deux heures et demie environ, tout le monde va faire la sieste. Le silence se fait dans la maison, un silence si absolu qu'on croirait la nuit venue. Tout dort, maîtres et serviteurs, bêtes et gens. Mais le soleil continue de darder ses rayons brûlants, et ce n'est que vers quatre heures et demie que l'air se rafraîchit un peu. On

se lève alors, et les dames mettent leurs toilettes d'après-midi. Presque toutes les après-midi, en effet, il y a soit revue militaire et sports soit garden-party dans la demeure de quelque personnage hindou, dans une caserne ou chez des amis. Les sports auxquels on se livre alors sont le tennis, le croquet, le golf et autres jeux semblables.

Parfois aussi il arrive des visites. Les plus intéressantes sont celles de dames musulmanes. Elles donnent avis à l'avance de leur venue, afin que l'on ait le temps d'éloigner tous les membres masculins et tous les serviteurs mâles de la famille. Une femme musulmane ne doit jamais, en effet, — nous l'avons dit déjà, — se montrer à un homme, à l'exception de son mari et de ses plus proches parents. Un jour, un messager vient annoncer la visite d'une *rani* (c'est-à-dire de la femme d'un prince) pour quatre heures de l'après-midi. A l'heure dite, des domestiques placent de hauts paravents des deux côtés de l'entrée où la voiture s'arrêtera et jusqu'à la porte du salon de réception des dames. La rani est belle avec ses yeux étincelants d'un noir de jais. Elle porte un magnifique costume de soie rose, drapé comme une sorte de toge jetée autour de la tête et retombant gracieusement sur l'épaule. Sous cette toge, on aperçoit une jupe de soie rouge foncé. Les mules dont elle est chaussée sont brodées d'or et se terminent

par une pointe relevée. Elle est, en outre, toute couverte de bijoux, bagues, bracelets, boucles, d'oreilles, colliers de perles, de diamants et autres pierres précieuses. Une dame d'honneur l'accompagne et lui sert d'interprète, la rani ne sachant pas l'anglais. Quand les deux visiteuses ont pris place dans le salon, la dame d'honneur tire d'un grand nécessaire divers objets d'aspect singulier. Tout d'abord une aiguière en argent, munie d'une sorte de pomme d'arrosoir. Elle contient de l'eau de rose très parfumée, dont la dame d'honneur asperge sa maîtresse. Puis elle tend à celle-ci une timbale ronde en argent, dont la rani se sert ouvertement et sans honte devant nous comme d'un crachoir. C'est ensuite le tour d'une boîte carrée et assez haute en argent ; la rani l'ouvre, et nous constatons qu'elle est ingénieusement divisée en innombrables petits compartiments dont chacun est muni d'un couvercle ; celui-ci enlevé, on voit différentes substances pour le goût et pour l'odorat. La rani se met aussitôt à mâcher du bétel. On désigne ainsi plusieurs épices enveloppées dans des feuilles vertes et qui ont la propriété de teindre en cramoisi les gencives et les lèvres, ce qui passe dans l'Inde pour une chose d'une suprême beauté, aussi en est-il fait un constant usage, tant par les hommes que par les femmes. Le bétel active aussi la sécrétion de la salive, et je comprends bientôt la nécessité du crachoir. Au bout d'une demi-heure, la

rani, qui a absorbé peu à peu différentes autres épices, se retire avec sa dame d'honneur, en nous engageant à lui rendre bientôt sa visite.

Au coucher du soleil, on fait volontiers une promenade en voiture pour jouir de ce merveilleux spectacle. Toute la nature est baignée alors dans une lumière d'un rouge jaune, qui fait pleinement valoir la beauté des palmiers *kittul* dont on rencontre des groupes çà et là. Le fruit de cet arbre contient un jus fort enivrant, que les indigènes boivent comme une sorte de grog.

On se rend ensuite au club pour y apprendre les dernières nouvelles, lire les télégrammes et les journaux et rencontrer ses amis. Le chemin qui y conduit longe un petit lac, dont les bords sont précisément le lieu de réunion préféré de la société fashionable hindoue. Des équipages élégants avec piqueurs portant des lances et laquais à la livrée et aux turbans éclatants, passent devant nous. Dans les voitures ouvertes, on aperçoit des hommes et des femmes vêtus de magnifiques costumes orientaux, tandis que dans celles qui sont fermées et dont les fenêtres ont les jalousies baissées, se cachent les dames appelées *purdahs*, c'est-à-dire qui ne veulent pas se montrer.

Le club est un grand et confortable bungalow avec salles de lecture et de correspondance, salons, bibliothèque, vastes salles de fêtes et salles à manger, douches et bains. Il est entouré d'une

véranda garnie de fauteuils commodes, qui ont ceci de particulier qu'on peut en allonger les accoudoirs et que les messieurs y reposent leurs jambes allongées.

Tous les soirs, dans le parc avoisinant, où l'on sert des rafraîchissements, les musiques des différents régiments donnent un concert, dont le programme est varié. Les joueurs de bridge sont curieux à observer. Une centaine de tables sont placées çà et là dans le parc. Une sorte de bâti en fer, dont le haut et les côtés sont garnis de tulle, les entoure ; c'est à peu près la même disposition qu'autour des lits. Cela sert à protéger contre les moustiques, qui, vers le soir surtout, quand s'allument les lumières, sont fort incommodes. Car, dans chacune des logettes où sont assis les joueurs, il y a des lampes électriques.

Le dîner a lieu à huit heures et demie. Les portes de la salle à manger sont toujours ouvertes pendant le repas, afin de permettre à l'air du soir, si délicieusement frais, d'entrer. Après le dîner, le café se prend sur une terrasse garnie d'un grand tapis et où se trouvent des chaises confortables. Le dîner lui-même est parfois servi dehors au clair de lune, ce qui est charmant. Rien ne saurait être comparé aux nuits de l'Inde. Elles sont d'une beauté unique. La lune brille d'un éclat deux fois plus fort qu'en Europe. La multitude des étoiles fait songer à un fin tissu semé de scintillantes pierres précieuses.

Les palmiers dressent vers le ciel leurs formes fantastiques; leur sommet parfois se perd dans le ciel. En présence de toute cette splendeur on ne songe que tard à son lit. Aussi la journée ne prend-elle jamais fin dans l'Inde qu'après minuit.

CHAPITRE VII

Une veille de Noël « au camp »

Chasse au léopard et au tigre.

Le Nizam, prince de Deccan, a invité mes amis, l'inspecteur de la police Hankin et sa famille, à passer les fêtes de Noël « au camp » pour chasser. On appelle « camp » l'endroit aménagé dans la forêt vierge pour recevoir une nombreuse compagnie de chasseurs. En ma qualité d'invitée de la famille Hankin, on me convie à être de la partie.

Des wagons de chemin de fer mis à notre disposition nous transportent de Sekunderabad à la gare d'Opilway, où nous prenons des automobiles qui nous conduisent dans la jungle. Un certain nombre de domestiques nous accompagnent, mais la plupart sont partis en avant avec une caravane chargée des bagages. Cette caravane est assez importante : cinq éléphants portent la tente et les objets les plus pesants ; les chameaux sont aussi de bons porteurs et ont leur bonne part du chargement ; viennent ensuite une multitude de chars

attelés de bœufs, où l'on a mis toutes sortes de provisions, et enfin une centaine d'hommes qui portent les choses les plus fragiles dans des espèces de corbeilles suspendues à des perches entre leurs épaules. C'est un spectacle curieux que celui de ce long et lent cortège. On ne conçoit pas qu'il faille tant de gens, mais c'est que, dans l'Inde, on a toute une armée de serviteurs.

Voici maintenant que pour l'espace de quelques jours la forêt vierge ou la jungle se métamorphose en un parc oriental des plus impressionnants. Autour des centaines de tentes apportées par la caravane, on trace et l'on sable des allées. Puis, entre les arbres et les palmes, on plante des fleurs magnifiques. De ce parc enchanteur partiront les expéditions cynégétiques.

Chacun des hôtes du camp a sa propre tente, composée de trois pièces : une chambre à coucher, complètement meublée, une salle de bains et un cabinet de toilette. Le sol est recouvert d'une paille, sur laquelle on a étendu de beaux tapis. Aux parois latérales de la tente se trouvent aménagées des sortes de fenêtres, des ouvertures carrées fermées la nuit au moyen d'épais rideaux. Une des tentes contient la salle à manger, une autre le salon, tous deux de dimensions considérables. Dans la première, c'est pour 35 à 40 personnes que journellement on met le couvert. Toute la partie antérieure de la tente est ouverte, de sorte que la



*

Anaradhapura. — Temple d'Insurumuni creusé dans le roc.



Procession de Pera Hera.



Prêtres bouddhistes entrant dans un temple.

lumière y entre à plein pendant le jour, et que le soir, à l'heure du dîner, nous jouissons d'un magique clair de lune et de la fraîcheur de l'air. La cohorte des serviteurs possède en quelque sorte son propre village. Il en est de même pour les agents de police et les soldats qui montent la garde.

Les nombreux animaux que nous avons emmenés ont également leur terrain, qui est nécessairement vaste. Tant de chameaux, d'éléphants, de chevaux de trait et de selle, de bœufs et de vaches, de chèvres et de moutons, de chiens, de poules, de dindons et de canards ont besoin, en effet, dans la forêt, d'un espace considérable, pour être à l'aise. Et il faut de la place, en outre, pour les automobiles, les voitures et les chars. C'est tout un petit monde à part qui s'est constitué ainsi dans la jungle.

La veille de Noël est une journée radieuse. Quel sentiment étrange on éprouve à se réveiller un tel jour dans une tente plantée au cœur de la forêt et à jouir d'une température pareille à celle du plein été !

Des guirlandes de fleurs orange et rouge vif pendent au-dessus de l'ouverture de chaque tente et courent d'un arbre à l'autre.

De hautes plantes en fleurs forment çà et là des groupes magnifiques. Le sol aussi est jonché de fleurs ; quel parfum enivrant elles répandent !

Après le déjeuner, on se met en route pour aller chasser le canard et la bécassine. Les uns font le trajet en voiture, les autres en palanquin. Qu'on se représente, pour se faire une idée de ce dernier mode de transport, une armoire renversée munie de fenêtres et de portes à glissières. L'intérieur est garni de matelas, de coussins et de draperies. On peut s'y étendre confortablement, avant le départ, mais une fois en marche, on est fortement cahoté et meurtri. Car les huit hommes qui portent le palanquin en courant le soulèvent, il va sans dire, à chaque mouvement. Cette manière de voyager m'étant déjà connue, je préfère cette fois user d'une monture.

La contrée que nous parcourons présente un aspect enchanteur et varié. Des arbres gigantesques nous abritent parfois des rayons brûlants du soleil, des ruisseaux apparaissent ici et là, et bientôt nous apercevons dans le lointain le beau lac où nous allons chasser le canard et derrière lequel une chaîne de montagnes bleuit à l'horizon.

Nous traversons un village dont le propriétaire, un rajah, se joint à nous. Il porte une longue et large tunique de soie rose, un large pantalon blanc orné de volants par en bas et des souliers brodés d'or. La tête est couverte d'une coiffure haute et ronde sans visière, tout en tissu broché d'or.

Nous arrivons sur les bords du lac où nous attend, sous un arbre aux riches frondaisons, un vrai festin de Lucullus, rehaussé encore par toutes sortes de friandises offertes par le rajah et servies sur des plateaux spéciaux : fruits, amandes fraîches, sucreries de formes et de coloris variés. Partout une profusion de fleurs.

Après avoir fait honneur au repas, qui nous paraît excellent, un certain nombre d'entre nous partent pour la chasse. On met à l'eau les canots emportés dans nos bagages et bientôt on entend une crépitation incessante. L'un après l'autre, les canards du beau lac succombent, sans se douter qu'ils paient de leur vie les plaisirs des humains.

Non loin de notre campement, se dressent d'énormes rochers, derrière lesquels on a relevé des traces de léopard. Un des chasseurs, le major Arbuthnot, me demande si je serais d'humeur à l'accompagner pour voir de mes yeux, en cas de chance favorable, s'il est réellement capable de tirer un de ces fauves agiles et rusés. Une telle question ne comporte qu'une réponse affirmative, et nous voici partis, cette fois à dos de chameau, avec une douzaine de *shikaris* (rabatteurs hindous) et une chèvre qui servira d'appât pour le léopard.

Au bout de trois quarts d'heure, nous arrivons près des sinistres rochers. Désolés et nus, ils ont quelque chose d'effrayant, pour celui qui sait que

les bêtes féroces de la forêt vierge y ont leur repaire.

C'est là que les léopards se tiennent pendant le jour; la nuit, ils se glissent dehors afin d'aller chercher de la nourriture pour eux et pour leurs petits. A une centaine de mètres des rochers, on place sur un marbre, très haut, la *matcha*, c'est-à-dire l'espèce d'échafaudage où nous nous installons pour attendre le léopard. La malheureuse petite chèvre est attachée à une souche à quelque distance; elle ne tarde pas à faire entendre sa voix tremblotante et triste, comme si elle pressentait le cruel destin auquel nous l'exposons.

Nous nous tenons sur notre arbre immobiles et silencieux, car les fauves perçoivent de loin la voix des hommes, à laquelle ils ne sont pas accoutumés. La petite chèvre ne cesse de pousser ses plaintes, mais de léopard, point. Je m'imagine qu'il veut nous tromper, mettre notre patience à l'épreuve et saisir sa proie quand nous aurons disparu.

Tout à coup, alors que nous attendions là déjà depuis une heure et demie, un animal d'un brun jaune apparaît à l'entrée d'une crevasse. En quelques bonds puissants, il s'élance jusqu'à la chèvre, qu'il saisit à la gorge de ses griffes. Mais une détonation retentit. Le léopard lâche prise, car il est touché au cou; d'un nouveau bond il se jette non loin de là dans un fourré. Pan! Un

deuxième coup atteint mortellement le fauve souple et affamé. Il s'abat sans proférer un son. Le léopard est à nous !

L'habile tireur est ravi ! Il agite son casque colonial en poussant un hourra, me serre vigoureusement la main et me dit : « Merci, vous m'avez porté bonheur ; le léopard est à vous ! »

Nous descendons de notre arbre et courons au fauve, étendu sur le sol ; c'est une belle et grande bête, mais effrayante dans sa beauté. Nous en mesurons la longueur : 2 mètres entiers du museau à l'extrémité de la queue. Les *shikaris* l'emportent sur une civière improvisée jusqu'au camp, où nous sommes attendus avec impatience.

Quel triomphe ! Ce n'est pas tous les jours qu'on abat un léopard. Et une bête atteinte, mais non mortellement, est particulièrement dangereuse, car elle erre alors de tous côtés, et plus d'un chasseur téméraire a payé de sa vie une rencontre avec un de ces animaux blessés.

Une plaie produite par ses griffes venimeuses détermine toujours un empoisonnement du sang.

Quand le soleil est sur son déclin, nous prenons le chemin du retour. Cette fois, je fais la route à dos de chameau, à une allure vertigineuse. L'atmosphère est d'une agréable fraîcheur. Le ciel se teinte de couleurs merveilleuses et sans cesse changeantes : rouge ardent, rose, jaune verdâtre, violet, toutes les nuances rivalisent de splendeur.

Suivant la coutume anglaise, on ne célèbre pas ici comme en Suède la veille de Noël par une fête spéciale avec sapin illuminé et autres réjouissances du même genre. Mais la vive clarté de la lune et les millions d'étoiles n'en produisent pas moins sur nos âmes une impression de solennité. Des papillons de nuit, aux ailes de lumière, voltigent autour de nous, et les vers luisants étincellent par terre comme des diamants. La nuit est si tiède, que nous pouvons dîner en toilettes de soirée décolletées, dans la tente ouverte.

Quel contraste avec mon pays de Suède, où, sans doute, la neige à cette heure couvre le sol et où le froid mord la peau !

Au matin de Noël nous sommes salués par un soleil aussi joyeux que la veille; à travers la petite fenêtre grillagée, ses rayons se glissent dans la tente. C'est le salut de la nature : bon Noël ! Bientôt me parvient aussi le salut des hommes, peut-être plus désiré encore, sous forme d'un volumineux courrier de Suède que m'apporte mon ayah, ma domestique hindoue.

Des lettres et encore des lettres, à n'en pas finir ; même un télégramme de chez moi m'annonçant que tout va bien. La poste arrive tous les jours par courrier monté, mais qui sait combien il faut à celui-ci de jours pour faire le trajet ? La correspondance d'Europe ne vient pourtant qu'une fois par semaine.

Le déjeuner est aujourd'hui particulièrement soigné. Nous savourons notamment une espèce de mandarines, délicieusement juteuses, rafraîchissantes et aussi volumineuses que les plus grosses oranges. Elles sont arrivées le matin même de Madras, dans un grand panier qui en contenait le joli chiffre de deux cents.

Un des divertissements les plus goûtés que nous offre le camp consiste à regarder les bêtes à l'heure de leur repas. Nous nous rendons souvent sur le terrain qui leur est réservé, mais je ne veux pas dissimuler qu'à entendre barrir les éléphants on ne laisse pas que d'être effrayé. Ce barrit n'a pourtant d'autre cause que la joie éprouvée par les animaux à l'approche de leur gardien, qui leur apporte des buissons et des branches. S'ils n'étaient pas attachés à de gros arbres par des chaînes de fer, ils courraient certainement à sa rencontre!

Outre cette nourriture, on donne encore aux éléphants de grands paniers faits de feuilles épaisses et remplis de riz; c'est leur aliment préféré.

Au moyen de sa trompe, l'énorme pachyderme saisit un de ces paniers et l'engouffre tranquillement, avec tout son contenu, dans sa vaste bouche. Son repas peut durer plusieurs heures. Les autres animaux se contentent de quantités moindres et n'ont pas besoin non plus de tant de temps pour apaiser leur faim.

Aujourd'hui, les éléphants doivent prendre leur déjeuner en toute hâte, car il s'agit pour eux de nous conduire à la chasse aux tigres. Des messagers envoyés par des éclaireurs sont venus nous annoncer que ceux-ci ont relevé pendant la nuit des traces de tigres. Et nous nous disposons maintenant à partir pour tâcher d'aller abattre aussi un de ces fauves. Le tigre est le pire ennemi des indigènes, dont il dévore le bétail et détruit les habitations, en endommageant tout ce qu'il rencontre.

La chasse au tigre est plus compliquée et plus coûteuse que la chasse au léopard. Celle que nous allons entreprendre fait l'objet de préparatifs depuis plusieurs mois. La première fois qu'on découvre la trace d'un tigre, on attache un bœuf vivant à un tronc d'arbre pour amener le fauve à se montrer. Si le tigre est dans le voisinage, il sent l'odeur du bœuf et se glisse jusqu'à lui pour le saisir et en faire sa proie. Lorsque les rabatteurs constatent que le bœuf a été dévoré, on le remplace par un autre, qui servira aussi d'appât. Le tigre s'accoutume finalement à revenir au même endroit et à se nourrir de cette bête vivante attachée là ; un jour les chasseurs s'en viennent ; le tigre est au rendez-vous, mais pour tomber sous les balles.

Nos préparatifs achevés, nous nous mettons en route. Outre les vaillants chasseurs et moi-même,

notre caravane comprend un grand nombre de soldats, d'agents de police, de shikaris et de *beaters*, c'est-à-dire d'indigènes chargés de battre le tambour pour faire sortir le tigre de son repaire. Nous sommes aujourd'hui commodément installés sur le dos d'un éléphant.

Il n'y a pas de sentiers frayés, et nous allons droit devant nous à travers fourrés et marécages, parmi des amas de pierres et le long de petits cours d'eau.

Voici justement un endroit où le tigre vient étancher sa soif lorsque le sang, dont il est avide, lui fait défaut.

Un frisson me secoue à la pensée que le fauve souple et rusé va peut-être faire soudain son apparition et assouvir sa férocité sur l'un ou l'autre d'entre nous. Mais tout se passe bien.

Nous débouchons sur un chemin, indiqué par des pierres blanches disposées là à l'avance, et au bout de quelques heures, nous arrivons à destination, c'est-à-dire aux arbres où les *matchas* ont été suspendus.

C'est là que nous attendrons le tigre.

Le sort assigne à chacun de nous son arbre. Ma place est auprès de Sir Alec Pinhey, gouverneur d'Haiderabad. Nous grimpons à l'arbre par une échelle et nous nous y établissons, silencieux, retenant notre souffle. Sir Pinhey, son fusil chargé à la main, se tient prêt à tirer. Tous nos aides

disparaissent et vont se cacher derrière des arbres et des buissons.

Nous nous taisons, mais dans la nature des tropiques on perçoit toujours mille bruits. Et quelle excellente occasion d'observer avec étonnement et avec admiration tout ce qui vit et s'agite dans la forêt! Frémissements et murmures, feuilles caressées par le vent ou tombant avec un léger bruissement, oiseaux qui volent et qui chantent. Certes, les forêts de mon pays connaissent tout cela. Mais ce que nous n'avons pas en Suède, ce sont les perroquets au plumage éclatant et au cri si perçant, les singes de toutes grandeurs qui sautent de branche en branche par bonds puissants, les serpents qui sifflent, et tant de curieux insectes qui susurrent et bourdonnent. C'est un fourmillement de millions d'êtres vivants et qui tous ne sont là que pour vivre les uns des autres.

Mais on entend l'appel monotone des *beaters*. Et voici que bondit devant nous un cerf sambour superbe, aux bois énormes, à l'allure fière et élégante. Un coup de feu! La balle est bien placée. La bête est touchée; finis ses ébats!

Tout à coup, un rugissement ébranle l'air. C'est le tigre qui bondit vers nous, avide de sang et magnifique à voir. Pan! Il s'écroule à son tour, baignant dans son sang, à faible distance. Il y a un moment d'angoisse. La frayeur et la tension d'esprit m'ont fait trembler. Les arbres mêmes,

autour de nous, me paraissent agités d'un tremblement à la vue d'un des fauves les plus cruels de cette forêt vierge.

Les indigènes se précipitent avec des cris de joie, ils emportent jusqu'au camp le tigre, le cerf sambour et maint autre gibier.

Au camp nous attend un spectacle qui nous émeut et nous ravit. Un arbre de Noël, couvert de cadeaux et de friandises, resplendit dans le vestibule. On l'a dressé en plein air et il éclaire de sa lumière cette fin exquise d'un jour d'été.

Oui, c'est Noël. Comment pouvions-nous y songer au milieu des émotions de la chasse et dans le milieu où nous sommes ? Mais nous nous retrouvons dans l'état d'âme qui convient à ce jour, surtout en voyant le soir — non dans la chambre chaude du foyer scandinave, mais dans la magnifique nature créée par Dieu, sous le firmament étoilé et parmi les plantes parfumées des tropiques — la table décorée pour un repas de fête, pour un repas de Noël.

Çà et là, dans les arbres, des lanternes chinoises ont été suspendues. Pour rendre l'heure encore plus impressionnante, et pour avoir plus de lumière encore, on allume un gigantesque bûcher. C'est comme si nous nous trouvions alors au milieu d'un océan de lumière. Mais il faut qu'il fasse clair ce soir, car le programme comporte des danses de Banjars.

Les Banjars sont une peuplade nomade qu'on rencontre dans toute l'Inde, mais spécialement dans la région où nous sommes. Leurs femmes sont très belles et portent un costume pittoresque. La jupe est rouge, très ample, plissée, richement ornée de belles broderies et de fragments de miroirs fixés à l'aide de soies de diverses couleurs. Elle n'est pas attachée à la taille, mais juste au-dessus des hanches, au moyen d'une large ceinture. Le buste est couvert d'une sorte de boléro à la Carmen, brodé et fermé devant par une grande agrafe. Le milieu du corps entre le corsage et la jupe est nu. Sur la tête, les épaules et le dos pend gracieusement un voile rouge, également orné de morceaux de miroirs et de beaux galons. D'innombrables bijoux parent le cou, les bras, les oreilles, le nez et la taille.

Une centaine de ces femmes exécutent maintenant leurs danses autour du bûcher en flammes, et c'est avec une muette admiration que nous contemplons ce spectacle magique.

C'est un balancement du corps en avant et en arrière, cependant que les bras s'élèvent et s'abaissent tour à tour. En même temps, les danseuses s'avancent lentement en cadence, suivant le mouvement d'une mélodie monotone qu'elles chantent toutes. A leurs voix se mêlent les voix d'une foule de gens vêtus de toges blanches, assis tout autour, àu nombre peut-être bien d'un millier.

Peu à peu le chant devient plus fort et s'achève dans une bruyante exaltation. Quelle merveilleuse nuit de Noël, dans la clarté magique de la lune, sous le ciel resplendissant d'étoiles, parmi lesquelles la Croix du Sud augmente d'éclat, à mesure que la nuit s'avance!

On dirait un conte des *Mille et une Nuits*, et j'en emporterai dans ma lointaine Scandinavie un souvenir qui ne s'effacera jamais.

CHAPITRE VIII

La Ville royale de Haiderabad et les ruines de Golconde

A dos d'éléphant. — Une fête chez le Nizam. — Processions. Deuils et réjouissances.

Haiderabad est la capitale du Deccan; elle n'est qu'à une demi-heure de chemin de Sekunderabad, c'est-à-dire par rapport à Sekunderabad comme Djursholm par rapport à Stockholm. Elle en est, avec ses villas, une sorte de prolongement, tandis que Haiderabad est une vraie ville indienne avec ses rues étroites grouillantes de foule, ses grands palais et ses mosquées.

Le royaume du Nizam, le Deccan, relevait jadis du Grand Mogol. Le pays était alors gouverné par un vice-roi; ultérieurement celui-ci s'est rendu autonome et a pris le titre de Nizam, c'est-à-dire Prince souverain. Lors de l'insurrection de 1857, le Nizam fut du côté des Anglais; ceux-ci, une fois vainqueurs, maintinrent l'indépendance du Nizam, tout en lui fournissant ses ministres. Le Nizam a

son armée propre, mais quelques officiers anglais la commandent avec les officiers indiens. Le Nizam n'a pas le droit de négociation directe avec les puissances étrangères ; son gouvernement est sous le contrôle d'un diplomate anglais qui a le titre de gouverneur et qui habite un palais à Haiderabad. Le Nizam et son peuple sont mahométans ; le nombre des épouses du Nizam est, dit-on, de plusieurs centaines, mais un simple particulier ne peut s'accorder le luxe de plus de quatre femmes. Haiderabad est rigoureusement surveillé par des troupes ; aucun Anglais, aucun étranger ne pénètre dans la ville sans un passeport spécial ; naturellement il y a des facilités pour l'inspecteur de la police, sa famille et ses invités.

Nous sommes allés plusieurs fois à Haiderabad à dos d'éléphants ; le Nizam mettait ces bêtes à notre disposition. Elles se montrent ici en bien plus magnifique appareil que celles que nous avions au camp, lors de nos chasses, et qui n'étaient point parées ; ici elles sont toutes couvertes de tapis en velours rouge à franges d'or, qui tombent presque jusqu'au sol. Sur leur large dos, il y a deux bancs avec dossier et appuie-pieds pour six personnes. La place du cornac est sur la tête de l'éléphant ; celle-ci est couverte de peintures ornementales aux couleurs éclatantes. Ces éléphants géants sont si hauts que même quand ils sont à genoux il faut une échelle pour gagner



Une bibliothèque au bord du lac de Kandy.



Village hindou à Narel.

sa place sur leur dos. Ils s'avancent à lentes enjambées, d'une allure majestueuse et sûre; mais ces colosses sont adroits à louvoyer au travers de la foule des rues encombrées.

On pénètre dans Haiderabad par une vaste porte voûtée que gardent policiers et soldats. On est aussitôt en pleine rue principale. Cette rue est coupée de plusieurs portiques monumentaux. Les maisons sont rouges ou blanches avec des jalousies d'un vert violent à toutes les fenêtres.

Partout circulent des milliers de gens en costumes et en turbans de couleurs éclatantes; les femmes portent des chapes blanches qui les enveloppent et les cachent entièrement, fors les yeux qu'on aperçoit par deux ouvertures. On rencontre des éléphants et des chameaux lourdement chargés et toutes sortes d'autres bêtes. Dans les boutiques et dans les bazars, les marchands font l'article, commodément étendus sur des matelas et fumant de longues pipes.

Voici la belle et grande mosquée de Jammah Masjid. Bâtie toute en pierre, elle est une exacte reproduction de la grande mosquée de la Mecque. Elle est précédée d'un grand bassin encadré de beaux parterres de fleurs; dans l'eau de ce bassin, les fidèles musulmans se lavent les pieds avant d'entrer pour faire leur prière. Parmi les curiosités (temples, palais, minarets), ce qu'il y a de plus grandiose, c'est le palais du Nizam : Falakh

Manah. De là, on a une vue admirable; Haiderabad s'étend inondé de soleil; les coupoles et les sveltes minarets se détachent en or sur l'horizon; au loin, on aperçoit Golconde, citadelle entourée de grandioses mausolées. On voit quelques groupes de palmiers, un cours d'eau et, au loin, les sables d'une plaine semée d'énormes blocs rocheux. Le parc avec ses fontaines jaillissantes, ses bassins et ses fleurs fait à ce palais, où règne le luxe et le bon goût, un cadre digne de lui. Il y a une salle curieuse dans ce palais; tout y est en pur cristal : murs, tables, buffets, etc.

Nous visitons aussi les ruines de la citadelle de Golconde. C'est tout ce qui reste de la capitale que fut Golconde; la citadelle se dresse sur un roc à pic dominant la vallée; le fleuve Musi la contourne; elle a pour ceinture un haut et puissant mur de pierre; elle fut la résidence du roi Outh Shahi; l'époque où elle fut ravagée est très lointaine. Elle sert de garnison aux troupes du Nizam; les trésors du Nizam sont gardés là avec vigilance. Toute la citadelle fait une forte impression; son antique puissance est attestée par les souterrains, galeries, portes et portiques, aujourd'hui recouverts par les lianes, ainsi que par la tour et les flèches. Il y a un temple hindou mystérieusement caché derrière un rocher; quelques prêtres veillent à protéger leurs dieux de tout contact impur. Du point le plus élevé de la citadelle, on a

une vue étendue sur cette région désolée : de vastes espaces jonchés de quelques rochers, parmi lesquels on a dressé des tentes et bâti des casernes. Les mines de diamants du Nizam, qui en tire d'immenses trésors, sont dans les environs.

Les antiques sculptures des rois avec leurs coupoles ont très grand air : décorations et ornements intérieurs sont de la plus grande richesse ; très différent est le magnifique palais, en style de la Renaissance italienne, qu'habite le gouverneur anglais, à Haiderabad. Tous les mardis, aux réceptions du gouverneur, on a l'occasion de voir et d'admirer cette splendide résidence.

Un large escalier de marbre mène à la première grande salle qui est supportée par des colonnes de marbre. Une roseraie entoure les bâtiments et et le bougainvilia d'un violet intense grimpe jusqu'au sommet des arbres feuillus et en retombe en grappes. Sous les bananiers, on sert des rafraîchissements et, sur de grandes nattes, des sièges confortables sont disposés en cercle. Plus loin s'étendent de vastes terrains de sport pour le tennis, le croquet, le hockey et même le golf. Sur un fond sombre de cyprès et de cèdres majestueux se détache une modeste petite église ; plus loin encore on voit un cimetière, où de puissants personnages hindous, depuis longtemps disparus, ont trouvé leur dernier asile.

Aux réceptions du mardi se voient de brillantes assemblées, où se montrent des Hindous de toutes professions et de tous rangs, dans leurs costumes caractéristiques. J'ai remarqué un prêtre parsi. Il portait une riche robe plissée en mousseline blanche à galons d'or; il était ceint d'une large écharpe avec un gros nœud sur l'estomac; il avait une coiffure en laqué blanc; une barbe blanche lui descendait jusqu'au nombril.

Les fêtes offertes par le Nizam et par d'autres dignitaires hindous sont très brillantes et très différentes de ce à quoi on est habitué en Europe. Par exemple, un dîner donné par le Nizam dans son palais de Falakh Manah est une chose unique comme assistance et comme ordonnance. Tous les chemins depuis Sekunderabad jusqu'au palais sont éclairés de lampions et lanternes de couleurs. Ou bien encore des lumières brûlent dans des vasques de verre placées sur des plateaux que portent sur leur tête des milliers d'Hindous; l'effet est étrange; on dirait des gouttes de lumière répandues par endroits au milieu du grouillement des voitures, des troupes, des agents de police et des cavaliers jouant de la trompette ou du tambour. Autour du palais même est rangée la garde du Nizam en tenue rouge et or.

Les invités sont réunis dans le grand salon au pavé et aux colonnes de marbre; partout des plantes grimpantes à fleurs éclatantes et embaumées

enlacent les colonnes dont d'autres fleurs non moins merveilleuses remplissent les intervalles. Les côtés de cette salle sont ouverts sur les jardins illuminés auxquels la salle à manger sert de fond. Celle-ci est aussi construite en forme de péristyle, ouvrant sur les jardins ; au centre est dressée une table de plus d'une centaine de couverts. L'illumination et la richesse de couleur de ces jardins font une impression inoubliable Des palmiers entourent un petit lac artificiel sur les eaux duquel flottent dans de petites coquilles ou sur des feuillages des millions de gouttes lumineuses. Au milieu, des jets d'eau prennent les plus délicates nuances sous les projecteurs électriques. Dans les branches des arbres, des lumières brillent au travers de verres de couleurs ; on dirait que tout est saupoudré de rubis, de saphirs, d'émeraudes et de diamants. Au son de la musique, nous nous rendons à la salle à manger. Il y a là des Hindous éminents de toutes les contrées ; leurs vêtements sont superbes : robes en brocart d'or, turbans nués de mille couleurs. Le Nizam lui-même était vêtu de jaune avec un haut casque et un manteau flottant. La table disparaissait sous les surtouts précieux d'argent et d'or placés sur des glaces bordées des plus belles roses et de coupes de fruits merveilleux. Le service était fait par les laquais du Nizam en riches livrées. Après quelques services entremêlés de discours, de chants et de fanfares, on apporta des bols sur des

soucoupes de couleurs. A ma grande surprise, je vis la plupart des invités briser ces soucoupes et les porter à leur bouche. Renseignements pris, c'était comme dans les contes, les soucoupes étaient en sucre et faisaient partie des desserts. Après le dîner, les invités se répandirent dans les appartements; à l'heure du départ, chacun reçut en présent deux flacons ornés de dorures et pleins d'essence de rose.

Un dîner plus intime, mais non moins intéressant, auquel j'assistai, fut celui du commandant en chef des troupes du Nizam, sir Afzur Mulk, gentleman et sportsman accompli. Le repas ne différa pas sensiblement de ceux d'Europe, mais le palais était une merveille avec ses œuvres d'art et ses objets précieux.

Autour de la salle à manger court un balcon que cache un rideau mince, mais non transparent. Derrière se tiennent la femme du général, ses filles et belles-filles ; invisibles pour nous, elles peuvent voir ce qui se passe à la table riante. Après le dîner, nous montons vers elles et nous prenons place sur les banquettes basses, disposées le long des murs, qui sont capitonnées et recouvertes de brillantes tapisseries. C'est là que ces grandes dames restent généralement étendues, se reposant des fatigues d'une existence qui consiste à ne rien faire. Nous les trouvons enveloppées de belles draperies de soie et littéralement constellées de diamants et de

bijoux. Leurs parures représentent une richesse inimaginable. La plus jeune d'entre elles (elle a quatorze ans) est nouvelle mariée et porte sur elle tous ses présents de noces : ses bijoux sont en même temps sa dot. Ces dames sont heureuses de nous voir ; elles nous en donnent l'assurance en un anglais tout à fait aisé.

Les solennités religieuses brillent d'une splendeur extraordinaire, mais sont parfois entachées d'actes de cruauté. La plus grandiose qui puisse se voir est à coup sûr la Procession. Nous étions invités à voir le défilé du haut des fenêtres du palais du Nizam. On avait peine à avancer, même au pas, sur les chemins encombrés de milliers de gens, de bêtes et de voitures.

La procession, commencée à midi, se déroula sans interruption jusqu'à quatre heures.

En tête viennent tous les princes hindous en casques et turbans, dans l'éclat de leurs vêtements de pourpre et d'or. Ils sont confortablement assis dans une sorte de palanquin porté à dos d'éléphants. Ces palanquins sont dorés, argentés et peints de brillantes couleurs ; celui qui y prend place en éclatants atours est abrité par une espèce de baldaquin. Les éléphants ont tout le corps couvert de peintures aux tons clairs et aux dessins singuliers ; les trompes sont particulièrement riches de décorations et les défenses sont incrustées d'or et de pierres précieuses.

Plus de cent de ces éléphants défilent alors. Des troupes montées à chameaux les suivent; elles ont des vêtements aux vives couleurs. Des danses de nègres, la danse des sabres s'exécutent au milieu du défilé entre des soldats qui ont les uniformes les plus divers : blancs avec casques et cuirasses d'acier, rouge feu et or, bleu et or, ou bruns avec de grands turbans.

Le général, sir Afzur Mulk, ressemble à un héros des temps antiques; il défile à la tête de la cavalerie dans une armure complète en acier; la foule l'acclame ; il passe devant le Nizam au son d'une musique où se mêle parfois le bruit d'un bizarre tambour ; une grande planche est fixée par une courroie au cou de celui qui en joue; frappée de deux baguettes, elle rend un son déchirant. Après le défilé, un lunch digne de Lucullus est servi au palais du Nizam; du balcon on jouit de la vue de la foule bigarrée.

« Mohorrum » est un temps de deuil au Deccan. Il y a de cela quelques siècles, certains héros, au cours d'une guerre intestine, tombèrent si vaillamment et ils furent tant admirés et tant pleurés après leur mort que, depuis ce temps-là, on en porte le deuil dans tout le royaume pendant quatorze jours. Tous les plaisirs sont suspendus; les femmes prennent des vêtements blancs de deuil; des processions parcourent les rues; elles sont lugubres à voir : en avant viennent des fakirs ; ils

sont à peu près nus ; ils se sont imposé de circuler à tout prix pendant la journée entière sous le soleil le plus ardent, en exécutant de leur corps, de leurs bras et de leur tête les mouvements les plus pénibles. Maintenant, c'est à peine s'ils peuvent se tenir debout ; bien loin de pouvoir marcher, ils sont, de chaque côté, soutenus par un homme. De moment en moment le fakir reçoit des coups dans les jambes ; le malheureux se traîne ainsi jusqu'au moment où il s'écroule ; son visage est exténué de fatigue ; sa bouche se remplit d'écume et nous entendons à son passage d'étranges gémissements. Tout le cortège suit, dans un effrayant désordre.

Voici des hommes qui figurent des tigres ; ils sont nus, sauf une ceinture autour du corps ; ils ont tout le corps rayé de traits de peinture et leur peau est tigrée ; sur la tête ils ont de grands panaches de plumes qui flottent en tous sens. Après ces tigres, d'autres hommes, bizarrement peints, tout le corps couvert de dessins en rouge et en or. Ils portent des idioles en l'honneur desquelles ils chantent et poussent les cris les plus horribles et les plus déchirants : chants de deuil ou hymnes ? impossible de le distinguer ; ce n'est qu'un cri intense et pénétrant. Voici de petits enfants, le visage et le corps barbouillés de rouge vif ; ils sautent et gambadent comme de petites marionnettes, en projetant autour d'eux des sortes

de grains de riz colorés. Ensuite, viennent toutes sortes de bêtes, également peintes et ornées de toiles, de plumes et de voiles de toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

La presse dans les rues eût été dangereuse si nous n'avions eu la police montée autour de notre voiture; nous passions à grand'peine. Bien que tout ce mouvement populaire fût une manifestation de deuil, nous n'en avions guère l'impression, car le bruit, le vacarme et les déguisements semblaient plutôt joyeux. Mais ici les expressions de la joie et de la douleur sont tout autres qu'en Europe. Quand on emporte un mort, on dirait bien plutôt un cortège joyeux qu'un convoi de deuil. En effet, sur la civière qui l'emporte, le corps du défunt est recouvert d'une étoffe rouge; la musique et les chants exécutés par les prêtres et par le cortège sont vifs et bruyants. C'est sans doute que la mort est considérée comme un passage vers quelque chose de meilleur; il y a donc lieu de se réjouir de voir la vie terrestre remplacée par une vie plus heureuse.

En rentrant à Sekunderabad, nous avons rencontré un cortège effectivement joyeux. En tête venait un Hindou magnifiquement vêtu, montant un cheval blanc caparaçonné de velours rouge. Cet Hindou portait un haut turban d'un jaune tirant sur le vert, élégamment enroulé autour de sa tête et garni de fleurs. D'autres guirlandes de fleurs

s'enroulaient autour de son cou et de ses hanches. Puis venaient dix sonneurs de trompette et des tambours battant à tour de bras sur d'immenses caisses. Ensuite, huit hommes en robes rouges, portant sur une civière un objet recouvert d'un long voile rouge; derrière, une foule d'hommes et de femmes poussant des cris divers et portant un grand lit tout rempli d'articles de ménage variés. M'étant informée de ce que cela pouvait être, j'appris que c'était une noce. L'homme qui était monté sur le cheval blanc était l'époux et l'objet porté sur la civière était l'heureuse épousée, ainsi cachée aux yeux des hommes. Singulière manière, en vérité, de faire son entrée dans sa nouvelle demeure! Mais il ne faut point s'en étonner, car, tous les jours, à chaque instant, ces Indes merveilleuses nous offrent des surprises.

CHAPITRE IX

Aurungabad et les grottes sacrées d'Ellora

On est, dans l'Inde, si habitué aux grandes distances, qu'il semble que ce soit une bagatelle d'aller de Sekunderabad à Aurungabad; et pourtant le voyage par chemin de fer dure de sept heures du soir à trois heures du matin. Mon hôte, l'inspecteur Hankin, avait à inspecter les prisons d'Aurungabad; sa famille et ses invités furent priés de l'accompagner; ce fut pour nous l'occasion de voir cette ville intéressante et, non loin de là, les grottes sacrées d'Ellora, une des merveilles du monde.

La gare étant fort éloignée de la ville, ce fut une course impressionnante à travers un pays d'une affreuse désolation. La police montée se tenait aux côtés des voitures; cette manière de circuler sous sa protection, à travers une région éclairée par la lune et les étoiles, nous reportait de mille ans en arrière. Nous passâmes sous de hautes portes, où les gardes présentèrent les armes, puis devant des

palais et des mosquées. La vieille ville se cache derrière un grand mur; un palais jadis habité par l'empereur servait de résidence à l'inspecteur de la police. Ma première surprise, le matin, en regardant vers le grand parc, fut d'y voir travailler de nombreux prisonniers. Ils étaient en tenue de captifs, avec des numéros qui leur pendaient au cou. De lourdes chaînes de fer fixées à leurs chevilles remontaient jusqu'à leurs ceintures. On avait cependant enlevé les chaînes de ceux qui faisaient les plus durs travaux. Un surveillant contrôlait la régularité du travail. Sans cette triste vue, le parc m'eût semblé merveilleusement gai; en effet, les plus belles fleurs y foisonnaient; les palmiers, les bananiers, les orangers et les mandariniers pliaient sous le poids de leurs fruits magnifiques. Un mur entourait le parc, au fond duquel on apercevait de beaux temples. Les eaux courantes d'un grand canal donnaient une délicieuse fraîcheur; des jets d'eau jaillissaient au milieu de bassins entourés de deux massifs de fleurs.

Dans la matinée nous fîmes en voiture une promenade dans la ville, qui a le charme des villes d'Asie où tout rappelle une splendeur passée. Nous vîmes entre autres choses une copie fidèle de Taj Mahal d'Agra, que l'empereur Aurungazeb fit exécuter comme mausolée de son épouse Rahia Dovrani. La citadelle de Dowlutabad est une des

plus fameuses de l'Inde. Elle s'élève sur un cône de granit absolument isolé dans une vaste plaine. Non loin de là se dresse la prison, une des plus grandes du pays. C'est tout un monde que nous visitâmes en détail avec l'inspecteur; tout est prévu, dans l'intérêt des prisonniers. Au dehors un régiment était passé en revue; quand il eut rendu les honneurs, une grande et lourde porte s'ouvrit et nous nous trouvâmes dans un immense parc fleuri. Autour de ce parc sont disposées les cellules et les ateliers vastes et aérés où les prisonniers sont occupés par groupes de 15 à 20 à divers travaux, sous la direction d'un surveillant. Dans un des ateliers se fabriquaient toutes sortes de belles chaussures destinées à toute l'armée des Indes. Dans un autre, on faisait des cordes en feuilles de cactus ou encore des vases d'argile.

Les potiers font tourner à la main leurs tours de bois où repose la masse d'argile informe dont ils tirent de si beaux vases. Ailleurs se tissent des tapis aussi beaux par les dessins que par les couleurs. Ceux que l'on appelle « dhory » sont si grands (étant destinés à servir en plein air) que parfois les prisonniers les tissent dans le parc sous de vastes tentes. Il y a encore des vanneries, des moulins à grain ou à moutarde. Dans tous ces métiers l'habileté des prisonniers est remarquable. Chaque prisonnier a une tâche quotidienne; si elle est inachevée à la fin de la journée, il a le

lendemain une tâche double, en manière de punition.

Il y a des heures où les prisonniers doivent se tenir en plein air; d'autres, pour des exercices physiques. Les cuisines sont arrangées selon le genre de nourriture que les prisonniers doivent prendre; chaque caste a sa cuisine, attendu que la caste et la religion fixent ce que chacun doit manger et de quelle manière cela doit être préparé. Si l'ombre d'une personne d'autre caste tombe sur la nourriture à prendre, celle-ci est souillée et devient impropre à la consommation.

Les femmes faisaient une pénible impression. De jeunes mères avaient avec elles leurs petits enfants; celles qui avaient commis de grandes fautes restaient dans des cellules obscures, balançant leurs corps en avant et en arrière. Quelques hommes étaient isolés dans des cellules ouvertes, c'est-à-dire dont un des quatre côtés était constitué par une forte grille de fer.

A l'extérieur, des gardiens font des rondes pour veiller à l'observation des consignes, ces prisonniers ayant reçu pour punition l'ordre de rester debout et sans s'asseoir pendant *sept* jours.

Jadis on pendait les grands coupables; aujourd'hui cela est plus rare. Dans un préau séparé, il y a un gibet, c'est-à-dire trois grandes poutres de fer, l'une horizontale posée sur deux verticales; de là descendent quatre grosses cordes terminées

par des colliers de fer de diamètres variés. L'échafaud est une plate-forme où montent les condamnés à mort. Ceux-ci s'y laissent mener avec le plus grand sang-froid et attendent tranquillement la mort, qui, selon leur croyance, les mène au « Nirvana ». Quelques prisonniers, dont la conduite est bonne, deviennent gardiens ou obtiennent un emploi dans la prison.

En deux heures d'automobile, on va d'Aurungabad aux célèbres grottes sacrées d'Ellora. Le chemin est charmant : de riches champs de blé ondulent sous le vent; des antilopes passent en bondissant, effarouchées au passage de notre automobile, et des paons étalent leurs roues de plumes.

Temples et monastères taillés en pleine montagne et en plein rocher se rencontrent partout dans l'Inde entière et sont un élément important des ruines architecturales de ce pays. Ces monuments sont divisés en trois classes, selon les sectes et religions auxquelles ils étaient destinés. Les plus anciens sont les temples bouddhiques datant du troisième siècle avant Jésus-Christ; on voit que les moines y vivaient dans des souterrains obscurs, dans des cellules séparées. L'unique image ou symbole de Bouddha était un Dagoba. Le Dagoba fut postérieurement remplacé par des représentations diverses de Bouddha. A l'époque suivante apparurent les temples brahmaniques, bâtis au

quatrième siècle après Jésus-Christ. Les temples de Jaina sont les plus récents et ont été bâtis aux cinquième et sixième siècles après Jésus-Christ. On trouve aux Indes environ mille temples taillés dans le rocher ; les plus nombreux, les plus grands et les plus beaux sont à Ellora.

Dans une gorge mesurant du nord au sud un mille et quart anglais, trente temples sont sculptés à même la montagne. Au centre, se trouve le temple brahmanique de Kailasa : il est flanqué de seize autres temples sur la paroi droite et de quatorze sur la paroi gauche. En raison de la forme de la montagne, les temples deviennent de plus en plus grands au fur et à mesure qu'on s'avance davantage. Par de lourdes portes de fer, nous pénétrons dans le grand espace où un éléphant gigantesque, fait d'un seul bloc de pierre, surveille l'entrée. Un obélisque, d'un beau travail, placé près de cet éléphant, indique l'entrée du temple, comme tous les autres obélisques.

L'impression est écrasante ; on reste interdit devant cette merveille. On se demande comment, au temps où cela fut réalisé, et avec les outils alors en usage, pareil travail a été possible ! Avec les seules forces humaines ouvrir les flancs de la montagne, y pénétrer, puis, avec une patience inimaginable, construire des salles, des vestibules, des ponts menant d'un temple à l'autre par-dessus des cours, tout cela est inexplicable. En outre, de toutes

parts se dressent des colonnes, des statues, des socles avec d'admirables sculptures en relief; de proportions imposantes, et représentant des scènes de la mythologie indienne.

La grotte sacrée de Kailasa est la plus merveilleuse de toute l'Inde. En y pénétrant, on remarque tout d'abord le haut soubassement qui court le long des parois et où sont sculptés de prodigieux éléphants, lions et vautours en train de se déchirer ou de s'entre-dévorer. Puis voici dans des niches des incarnations de Siva : Kala Bhairava et Mahayogi, entourés d'une grande foule leur rendant hommage. A l'étage supérieur, on voit dans la grande salle un Vishnou aux quatre bras, puis encore Siva, le bœuf Naudi et l'aigle Garuda. Le mariage de Siva et de Parvati est représenté au milieu d'une foule de témoins qui leur offrent leurs hommages ; tous les escaliers et couloirs sont ornés de sculptures où l'on voit souvent Siva dans sa trinité comme créateur, conservateur et destructeur. Une des plus belles statues est celle de Lakshmi, assis sur une grande feuille de lotus. Un portail mène dans une salle dont le plafond est soutenu par des colonnes de cent pieds de haut.

L'intérieur des temples était très frais et, au dehors, le soleil brûlait ; il fallut donc nous faire porter en chaise d'une grotte à l'autre.

Près du temple de Kailasa se trouve le temple bouddhique de Vishwakarma. On y voit un Boud-

dha de onze pieds de haut. Il est assis sous un arbre, et des deux côtés se tiennent plusieurs personnages plongés, comme Bouddha lui-même, dans la méditation. La voûte, finement sculptée, est supportée par divers animaux, détail qui est fréquent dans l'architecture hindoue. Dans un des temples, nous eûmes la surprise de nous voir servir un lunch.

L'impression dominante de ces temples est leur immensité, qui fait penser à celle de l'architecture égyptienne.

Tout près de ces grottes sacrées, le Nizam s'est fait bâtir un confortable bungalow où nous fûmes invités à nous loger. Situé sur un sommet élevé, il offrait tout ce qu'on pouvait souhaiter en fait de salles, chambres à coucher avec salles de bains, offices, salons, cuisiniers et serviteurs empressés. Cette construction est tout à fait indépendante, toute proche qu'elle est de ces temples mystérieux, où par la pensée on peut se reporter aux temps les plus reculés et songer à ceux qui exécutèrent ces merveilles et à ceux qui vécurent ici ; il dut y avoir plusieurs générations, se transmettant l'inspiration et le talent, pour réaliser ces merveilles d'art.

CHAPITRE X

Ootocamund

Dans les montagnes de Nilghiri.

Ootocamund est le lieu de villégiature en montagne (« hillstation ») où se rendent les habitants de Sekunderabad, de Hyderabad et même de tout le Deccan, pendant les trop fortes chaleurs, c'est-à dire d'avril à juin. Nous nous y rendîmes aussi avec bagages, serviteurs et automobile ; déplacement d'été très pénible par la grande chaleur, si l'on pense qu'il dure quarante-quatre heures, presque autant que de Stockholm à Londres ou à Paris.

Pour nous défendre d'un soleil meurtrier, il y avait des persiennes aux fenêtres et un ventilateur électrique tournait sans arrêt. Telle était la chaleur que nous souhaitions un grand morceau de glace sur le plancher de la voiture et toujours un peu de glace dans la bouche, précaution à recommander en voyageant par la saison la plus chaude.

Vers le soir vint une petite brise et nous pûmes

jouir du beau paysage tropical avec ses magnifiques palmiers. A tous les arrêts, c'était un grouillement d'habitants généralement nus, avec un simple pagne autour des reins. Dans les Indes méridionales, on ne porte plus le turban : on laisse pousser les cheveux et on les noue sur la nuque. Parfois, une tonsure ronde indique une caste ou une secte particulière.

Aux stations les indigènes se précipitent vers les canalisations d'eau et, avec une rapidité et une adresse incroyables, se lavent tout le corps en se frottant sous le jet d'eau. Après vingt-quatre heures de voyage, nous arrivâmes à Madras, d'où un chemin de fer à voie étroite, grimpant progressivement, escalade les monts Nilghiri. Le lendemain, il régnait un froid glacial et il fallut mettre les vêtements chauds emportés.

Le pays est grandiose : devant nous, des montagnes bleutées ; au-dessous de nous, le précipice et une forêt vierge dont les cimes géantes venaient à la hauteur des fenêtres du wagon. La petite ville d'Ootocamund (appelée par abréviation Ooty) est délicieuse ; l'air y est frais et pur, double jouissance au sortir des plaines et après la chaleur du voyage.

Nous habitons une confortable villa, un bungalow disparaissant sous les roses grimpantes et autres fleurs parfumées qui embaument la véranda.

Dans le parc poussaient partout des fleurs des

pays du nord, mais sensiblement plus grandes et plus luxuriantes qu'en Europe. Les héliotropes formaient des haies d'un mètre de haut et les fuchsias étaient de grands arbres ; des dahlias sauvages couvraient un talus et, devant nous, la calle des marais bordait un bassin et, plus loin, un lac.

Pendant les chaleurs, toute l'administration se transporte ici, et le gouverneur de Madras habite un beau palais. Beaucoup de princes hindous se sont ici organisé de luxueuses demeures d'été.

Les chemins sont larges et aisés ; le terrain, comme à Matheran, est d'un rouge sombre. Des promenades quotidiennes en automobile nous permettaient de voir une grandiose nature.

D'un côté, les « dunes » (*downs* en anglais), hautes collines, couvertes de mousses et d'herbes. On les voit s'élever et s'abaisser, changer de couleurs suivant les éclairages ; plus on s'avance dans cette région, plus le vent fraîchit et il arrive qu'on soit tout transi. C'est ici que le club des joueurs de golf réunit ses nombreux membres et ce jeu d'endurance peut s'y prolonger toute la journée. Le club des chasseurs se réunit ici certains jours de la semaine, et ce sont des galops fous à travers tous les obstacles. Parfois il y a plusieurs centaines de cavaliers.

On part souvent en automobile pour toute la journée. Une de nos plus belles courses fut pour

aller au château de Lady Canning. La route passait par des bois de fougères, de rhododendrons et de mimosas, à travers des champs de calles blanches et de pélargones rouges, luisant au soleil. Le château de Lady Canning a vue sur le Nilghiri, ce qui veut dire les « Montagnes bleues ». On voyait d'étonnants escarpements, de fantastiques rochers, des cascades, des lacs et des plaines, le tout formant un panorama perpétuellement changeant. Le lunch, envoyé en avant dans des chars à bœufs, fut pris dans un bois à l'ombre des acacias embaumés.

A chaque instant, on entend un cri strident comme le plus perçant des sifflets de locomotive. C'est le cri des renards volants ; ils ont la tête et le corps des renards, mais ils possèdent de grandes ailes noires ; ils sont inoffensifs et se montrent surtout la nuit.

Au retour, il y eut, tout au moins pour les dames, un grand effroi : une panthère noire venait, d'un bond formidable, de traverser la route. Les messieurs ne cessaient de regretter de n'avoir pas leurs fusils. Les forêts d'Ooty sont giboyeuses : la preuve en est dans les trophées de chasse des vieux frères Hatfield, tous rapportés des alentours. Un grand pavillon sert uniquement à conserver quelque 600 bêtes empaillées : panthères, léopards, ours, lions, serpents, chats sauvages, etc. Sport dangereux ! Un jour, un officier de service ici avec un régiment tira un léopard. Croyant la bête morte,

alors qu'elle n'était que blessée, il s'approcha pour l'examiner ; mais elle bondit et le renversa. L'officier eut la présence d'esprit de serrer le cou de l'animal, sous lequel il gisait, essayant de l'étouffer ; alors son *shikari* (rabatteur) accourut et tua la bête d'un coup de feu. Il lava la plaie de son officier et le porta à l'ambulance de la caserne. Tout fut inutile. La griffe empoisonnée du léopard avait labouré le bras de l'officier qui mourut avant d'être amputé; il avait eu un empoisonnement du sang. Mort à six heures du soir, il fut enterré le lendemain matin, dès sept heures, dans le délai des quinze heures réglementaire aux Indes. Ce fut une cérémonie des plus imposantes. Le cercueil était porté sur un affût attelé de quatre chevaux noirs. Sur le cercueil, étaient le sabre et le casque du défunt. Immédiatement derrière, venait son cheval, puis les camarades et tout le régiment. Au moment de la descente du cercueil dans la fosse, quatre officiers s'avancèrent et tirèrent chacun deux coups de feu. Puis les trompettes sonnèrent le « dernier appel », ultime salut, suivi de la marche funèbre de Beethoven. Après cette cérémonie tristement impressionnante, ce fut un grand contraste que de voir les camarades et le régiment, en revenant de la tombe, défiler sur un rythme alerte en chantant gaiement : « C'était un joyeux camarade. » L'idée est celle-ci : il est triste de porter un ami en terre, mais quand on l'y a mis, il convient

de se souvenir de lui avec joie et de commencer courageusement une nouvelle journée de travail.

Le village d'indigènes n'est ici ni aussi grand ni aussi intéressant qu'en d'autres endroits que j'ai visités. Tout est organisé plutôt en vue des classes riches, tant indigènes qu'étrangères. Mais le samedi matin, jour de marché, on peut voir toutes sortes de types populaires. Ils affluent de toutes parts pour offrir leurs marchandises sur le grand marché. Ce que l'on n'achète pas pour soi-même, on l'emballe dans des paniers pratiques et on l'envoie à ses amis de la plaine qui manquent de légumes frais. Les vendeurs sont tous assis par terre, derrière leurs marchandises entassées. A titre de renseignement sur le bon marché des légumes, j'ai noté qu'un jour j'ai rempli un panier aux prix suivants : choux-fleurs (grands comme des choux) à 5 ore[1] pièce ; grands ananas à 5 ore pièce ; une douzaine d'artichauts pour 10 ore ; 12 belles poires pour 10 ore ; 12 mangos pour 10 ore ; 12 pêches colossales pour 5 ore, et le tout à l'avenant. Les mangos sont des fruits un peu plus grands que des oranges, mais en forme de melons ; ils sont enveloppés dans une grosse cosse verte ; la chair qui entoure un grand noyau est rosée, la saveur est fine et rafraîchis-

1. Voir p. 49, note.

sante ; ce fruit se mange à la cuiller, car il est très juteux.

Dans les environs d'Ooty habite une population appelée les Todas; c'est l'une des plus primitives de l'Inde; aujourd'hui encore elle est à peine au-dessus du niveau sauvage; elle ne connaît pas d'autre travail que la garde de ses bœufs et de ses vaches qui lui donnent tout ce dont elle a besoin; elle pratique la polyandrie, c'est-à-dire que les femmes ont plusieurs maris, généralement frères[1].

Il n'y a pas longtemps encore, on pratiquait l'infanticide; mais il est actuellement interdit. La richesse s'évalue chez les Todas d'après le nombre des bœufs et des vaches possédés. Un jour, un missionnaire essayait de leur expliquer que le roi George, qui visitait les Indes, était un homme riche ayant avec lui une suite importante; les Todas demandèrent gravement : « Mais combien de bœufs et de vaches a-t-il amenés ? »

Leurs habitations sont très particulières; ce sont des huttes basses, au toit de chaume courbe, sans portes ni fenêtres. Sur le côté, il y a une ouverture basse par où il faut se glisser en rampant pour pénétrer dans la hutte. Là-dedans habite parfois toute une famille, bêtes et gens. Nous sommes allés les voir et nous avons été surpris de leur

1. Cette coutume est, en somme, l'inverse de la polygamie sororale des anciens Chinois, étudiée par M. Granet. (*Note du trad.*)

beauté. Ils sont hauts et vigoureux, portent la barbe et les cheveux longs ; ils s'enveloppent dans un pagne. Cette race, en forte décroissance, ne se rencontre plus que dans cette région d'Ooty ; le gouvernement de l'Inde la surveille et la protège.

La vie mondaine à Ooty consiste surtout en garden-parties. La région s'y prête admirablement, tous les bungalows étant entourés de beaux jardins fleuris. La température du jour est, dans la belle saison, chaude et ensoleillée, mais les nuits sont très froides. La plus grande garden-partie que nous vîmes fut donnée chez Lord et Lady Pentland.

Lord Pentland, gouverneur de Madras, habite le superbe Palais du Gouvernement d'Ooty pendant les mois chauds. Situation admirable dans un parc merveilleux, où il y a des arbres de tous pays, depuis les pins sombres et sévères jusqu'aux sycomores couverts de fleurs rouges. Sur des étangs artificiels sont jetés des arches de pont, du haut desquelles des lianes retombent dans l'eau. Des rocailles sont couvertes d'une multitude de petites fleurs aux plus vives couleurs et dans les haies luit l'agaponte bleu. Lady Pentland est fille de Lady Aberdeen, dont l'époux fut vice-roi d'Irlande[1].

1. Lady Aberdeen a été reçue à Stockholm, il y a quelques années, en qualité de présidente du Congrès féminin international.

Nous avons eu aussi une période désagréable, froide et pluvieuse. Il tombait des hallebardes du matin au soir. Dans les appartements, le froid obligeait à allumer de grands feux. Mais la pluie passe pour saine, et ceux qui séjournent longuement aux Indes se trouvent remontés et reposés après un séjour, même gàté par la pluie, dans les montagnes du Nilghiri.

CHAPITRE XI

Madras. — Adyar

L'école de théosophie de Mrs Annie Besant

Madras est la principale ville de l'Inde méridionale. Elle donne tout d'abord une impression de campagne, la plupart des maisons et des magasins étant entourés de hauts palmiers et de groupes d'arbres touffus. Les boulevards et les rues sont bordés de grands arbres. Plusieurs monuments importants (Palais du Gouvernement, Hôtel de Ville, Musée, « Memorial » de la Reine Victoria) attirent l'attention du voyageur. Citons encore un parc zoologique et un très intéressant aquarium avec poissons et faune aquatique aux vives couleurs. Au port, il y a une forte animation due au mouvement des bateaux.

Près des rives et même loin des terres, on voit des indigènes qui se risquent sur des embarcations appelées « catamaran ». Elles sont faites de trois planches reliés par des fibres de coco. L'indigène se dirige habilement avec une rame unique, qu'il

manœuvre debout, et pour quelques sous il s'offre à aller porter des lettres ou messages aux navires amarrés au loin dans le port. Il brave les pires tempêtes. Si les vagues l'entraînent, le rameur tranquillement rattrape son catamaran à la nage et, avec un nouveau courage, cherche à atteindre son but.

Les temples de l'Inde méridionale et ceux qui s'élèvent près de Madras sont entièrement différents de ceux du Nord et du Centre. Dans ces derniers, toute l'ornementation est concentrée à l'intérieur, dans le Sud elle est tout extérieure. On s'étonne de l'abondance de dieux, de héros et d'animaux représentés dans des attitudes variées. Souvent ils sont brillamment peints et ce de multiples couleurs. Ces temples sont grands et impressionnants. Un des plus importants est celui de Cumbacorum, qui repose sur plus de mille colonnes; comme la plupart des autres temples, il a en son milieu un bassin. Un certain jour, chaque année, plus de cinquante mille pèlerins s'y rendent et quotidiennement des milliers viennent y apporter des offrandes aux dieux.

Les femmes à Madras et aux environs sont plus libres qu'ailleurs. Elles n'ont presque jamais de voile; toutes peuvent se montrer librement et se trouver dans la société des hommes.

Madras est poussiéreux et chaud, malgré le voisinage de la mer; l'on aspire à s'éloigner; l'on ne

saurait imaginer un asile plus délicieux que Adyar, à une heure de voiture de Madras.

La théosophie a dans l'Inde son berceau et à Adyar sa patrie; là s'exerce l'activité d'Annie Besant[1]; là se réfugient les âmes inquiètes, qui, comme un Pierre Loti, pensent qu'elles trouveront peut-être ce que le christianisme n'a pu leur donner.

Mrs Blavatsky, qui habitait une autre région de l'Inde, apprit, par une révélation, que Adyar convenait à la fondation d'une école théosophique et à l'organisation d'un centre pour ceux que cette science intéresse. Elle vint ici et son entreprise fut couronnée de succès. De riches théosophes achetèrent le palais d'un maharajah, qui fut donné à la communauté. Depuis lors, divers bâtiments se sont élevés, et Adyar est le quartier géneral de la communauté théosophique de l'Inde. Il y a surgi toute une colonie, avec toutes les commodités souhaitables en fait de magasins, imprimeries, salles de réunions, bibliothèques, etc. Adyar est merveilleusement situé en face de l'océan Indien. « Leadbeaters house » s'élève au bord même de la mer. C'est un grand hôtel où ne peuvent se loger que des membres de la communanté. Non loin de là il y a quelques villas privées. Mais la plupart des constructions sont élevées sur une

1. Cf. Jean Dorsenne : « Mme Annie Besant », dans *Les Nouvelles littéraires* du 31 octobre 1925. (*Note du trad.*)

baie qui s'échancre profondément entre deux promontoires et qui a l'air d'un large fleuve. Certainement Adyar fut jadis une magnifique palmeraie ; il en subsiste des restes le long des chemins menant aux maisons.

Il est rare que des personnes non théosophes aient l'occasion de séjourner à Adyar; j'ai eu ce privilège grâce à une amie, zélée théosophe, qui y demeurait. Nous logeâmes dans l'ancien palais du maharajah. Les chambres étaient vastes et aérées ; cependant on porta nos lits dans la véranda qui fait le tour de la maison. Qu'il est donc agréable d'être éveillé par la brise de mer chantant dans les palmiers, de voir se lever le soleil comme une masse incandescente ou de s'endormir sous un ciel éblouissant d'étoïles et dans la fraîcheur de la nuit! Le charme du matin était parfois rompu; car, tandis qu'autour de nous tout était encore silencieux, tout à coup on entendait de terribles « croax, croax » et une bande de corbeaux noirs comme la nuit s'abattait sur le balcon ; d'autres tourbillonnaient en l'air et se posaient sur les palmiers. Sans doute savaient-ils qu'on allait servir le déjeuner, car dès que nous le prenions, ils s'emparaient sans vergogne de nos restes.

Les fourmis sont un des ennuis de l'Inde et d'Adyar. Il y en a de rouges, de noires et de blanches. Ces dernières accourent par millions si

l'on laisse à leur portée quelque chose de sucré, car elles semblent aimer particulièrement le sucre. Le seul moyen de les en éloigner est de poser toute coupe ou plateau contenant des choses sucrées au milieu de bassins pleins d'eau. Elles sont également friandes des lainages qu'il faut continuellement mettre à l'air.

La plus grande construction d'Adyar contient une salle de conférences, une bibliothèque et diverses salles de travail. La bibliothèque est la plus vaste bibliothèque sanscrite du monde. Presque tous ses livres sont faits de vingt à trente feuilles de palmier desséchées ; elles sont reliées par un gros fil passé dans un trou de chaque feuille. Avec un poinçon les caractères sont gravés dans la feuille sur laquelle on a ensuite passé de l'huile, ce qui a fait noircir l'écriture.

Aujourd'hui encore, des livres sanscrits se font ainsi. De semblables ouvrages, conservés dans cette bibliothèque, ont une valeur immense. La salle des conférences est colossale et décorée de fleurs. Ici, Annie Besant fait ses leçons. J'eus le privilège de l'entendre, ma visite coïncidant par hasard avec un congrès théosophique. Plusieurs centaines de personnes venues de diverses parties de l'Inde l'écoutaient religieusement, ainsi que d'autres auditeurs appartenant à diverses nations.

Quoique Annie Besant soit déjà d'un certain âge, elle est pleine d'un enthousiasme juvénile pour sa

cause et elle a une extraordinaire force psychique. La première fois que je l'entendis, c'était un matin vers dix heures, et elle venait de descendre à neuf heures de wagon, après une journée de voyage. On ne remarquait pas trace de fatigue chez elle et pourtant, aux Indes, les voyages sont plus pénibles qu'ailleurs. Sa parole était aussi entraînante et aussi énergique que jamais. Puis elle travailla toute la journée, reçut du monde et, à six heures, fit une autre conférence. La salle offrait un spectacle singulier. Tout près de la conférencière, sur une natte étalée au ras du sol, étaient assis tous les Hindous. Les Européens, eux, étaient assis sur des chaises ordinaires en arrière.

Annie Besant est fixée à Adyar où elle se plaît ; elle y vit, vêtue à l'indienne. C'est ici qu'elle développe son activité; celle-ci est devenue politique ; en effet, elle travaille à la libération des Hindous et peut-être la théosophie est-elle un moyen de parvenir à ce but. Je le conclurais presque d'une de ses conférences sur ce sujet, intitulée : « Spiritualité et activité »

Son style est éblouissant. Ses auditeurs l'écoutaient avec une attention soutenue, tandis qu'elle déclarait que la spiritualité sans l'action est comme un arbre fruitier sans fruit et que les Hindous devaient songer plus à l'action et au devoir à remplir, pour arriver à un résultat. Annie Besant recommande encore la liberté des femmes et la

disparition des castes. Comme théosophe, elle croit à la réincarnation et sait, dit-on, par révélation qu'elle a déjà plusieurs fois vécu sur terre et deux fois comme Hindoue. Ceci explique peut-être l'intérêt qu'elle porte à l'Inde. Dans la salle des conférences, il y a un buste en marbre du philosophe italien Giordano Bruno. On m'a dit que Mrs Besant passe pour avoir été ce philosophe au cours d'une précédente incarnation.

En dehors de ses conférences, Annie Besant écrit; elle rédige deux journaux. Elle vit retirée et peu accessible, et il n'y a rien en elle de très attirant pour ceux qui, comme moi, ne la connaissent que superficiellement. Mais sur son entourage et ses fidèles, elle a une influence rare. On l'admire et on la considère comme un être supérieur.

Les sujets des autres conférences, à ce congrès, étaient : « Le problème du monde », « la réincarnation », « Platon », etc. Parmi les autres conférenciers, l'un des plus intéressants fut un ex-bouddhiste de Ceylan.

Disciple zélé et coreligionnaire de Annie Besant, il est professeur à Adyar. Une de ses leçons fut faite en plein air, le soir. Il avait pour auditeurs des groupes d'Hindous assis sur le sol, pensifs et attentifs à la parole du jeune maître en robe blanche. Tableau impressionnant et non dépourvu de beauté!

Plusieurs théosophes amis et riches se sont

établis à Adyar, ont donné à la communauté des dons importants et lui consacrent gratuitement tout leur travail.

Un Suisse, habitant une belle villa près de la mer, gère les intérêts économiques de la communauté ; un Hollandais de Java, directeur des plantations, s'est fixé ici et a dessiné le parc richement fleuri d'Adyar. Des pergolas couvertes de roses vont d'un groupe de fleurs à l'autre. Sous l'immense arbre du banyan, dont les racines descendent des branches pour se fixer au sol, il y a encore des parterres de fleurs, au milieu desquels, à l'ombre du merveilleux feuillage, il y a des bancs de repos confortables. La vie à Adyar est très simple et la nourriture exclusivement végétarienne. Il y a bien des promenades à faire ; la plus belle consiste, vers le soir, à descendre à la mer par une allée de palmiers ; on se couche sur le sable doux et on surveille les vagues argentées sous la lune, avec des lueurs phosphorescentes et bleutées. Délicieux repos au bord des flots ! Sur la plage, de riches familles de Madras habitent des villas. Là est aussi le club d'Adyar, lieu de réunion des gens du monde et des « sportifs » de Madras. Parfois on organise des régates ; c'est le clou de la saison. Du club on revient en ville par une esplanade superbe qui n'a guère sa pareille.

CHAPITRE XII

Visite chez Rabindranath Tagore

Ses idées et ses écoles

Dans ces temps de guerre[1] et d'inquiétude, il est du moins un lieu au monde où l'on peut oublier tant de soucis. C'est le foyer de Tagore, Shantiniketan, ce qui veut dire asile de paix; il se trouve à Bolpur, au Bengale, à trois heures de chemin de fer de Calcutta.

Là habite le célèbre philosophe et lauréat du prix Nobel, le docteur sir Rabindranath Tagore. Pendant mon séjour à Calcutta, je reçus une invitation à séjourner chez lui ; ma visite est un de mes plus intéressants souvenirs de l'Inde.

Sir Tagore avait entendu dire par des amis communs qu'une Suédoise (c'était moi) était leur hôte ; comme il n'avait jamais rencontré personne de la nation qui traitait l'Inde sur le même pied que l'Europe, il était disposé à offrir l'hospi-

1. L'auteur publia cet ouvrage à Stockholm en 1916. (*Note du traducteur.*)

talité à la voyageuse suédoise. A la station de Bolpur, je fus reçue par le docteur anglais Andrew, professeur à l'école de Tagore; nous montâmes ensemble à Shantiniketan; c'est un groupe de maisons, dont plusieurs écoles. Au logement des étrangers est affecté un palais de plusieurs étages. Tagore nous attendait au premier palier pour nous souhaiter la bienvenue. Sa forte personnalité me fit une impression inoubliable. Tout chrétien doit, comme moi, se faire une idée de ce que pouvait être la figure de Jésus-Christ; or, Tagore réalise cette idée que je me fais.

Ses traits purs, ses yeux pleins d'âme qui expriment la bonté et la douceur sont d'une très haute personnalité toute spiritualisée; il est grand et a le teint hâlé, mais non pas la peau noire. Il portait une longue robe de soie grège tombant droit jusqu'aux genoux; par-dessus, une toge de même étoffe, drapée à la mode hindoue, venait à mi-jambe. Il ne porte ni bas ni chaussures. Il est né en 1861, mais semble plus âgé.

Le bâtiment où sont reçus les Européens est tout à fait européen. J'avais un appartement pour moi seule, avec chambre à coucher et salle de bains. Le salon était grand et confortablement meublé. Nous prenions nos repas dans une véranda ouverte et la nourriture était purement végétale, selon l'usage hindou. Tagore est veuf depuis plusieurs années. Il vit en famille à la manière des Hindous;

son fils et sa belle-fille, sa fille et son gendre sont là, avec leurs enfants ; à Shantiniketan habitent aussi des philosophes et des professeurs hindous ou anglais.

Shantiniketan fut fondé et bâti par le père de Tagore, Devendranath Tagore. Il n'y avait à cet endroit qu'une lande déserte à perte de vue. Devendranath Tagore l'avait choisie exprès, parce que cette nature lui rappelait l'« Eternité ». Il s'y retira pour s'adonner dans la solitude aux méditations dont ses écrits font part à la postérité.

Installés au clair de lune dans des fauteuils sur une terrasse, nous causons. Tagore demande tout d'abord que je lui parle de la Suède, du pays, de son peuple, de sa littérature, des écoles et de l'éducation en général. N'ayant jamais encore rencontré de Suédois, il est très intéressé par la Suède qui l'a honoré et compris, qui ne peut manquer d'avoir une vaste intelligence et un grand cœur, pour connaître tous ces peuples dont se compose l'humanité et pour sympathiser avec eux. Le prix Nobel l'a surpris et rendu confus ; il l'a obtenu pour un seul livre : *Gitanjali;* en effet, aucun livre de Tagore n'est écrit en anglais ; il a écrit celui-ci en 1912 au cours d'un voyage en Angleterre ; Tagore considère que ce prix Nobel a su ruiner le mur des préjugés séparant les Hindous de ces Européens qui se croyaient jusque-là infiniment supérieurs aux races de couleur.

Tagore parle l'anglais comme un Anglais et ce fut plaisir de l'entendre s'expliquer sur son œuvre et sur sa philosophie.

Quand dans son *Gitanjali* il parle de l'amour, c'est toujours l'amour de Dieu qu'il faut entendre. La beauté de la nature inspire et commande l'amour de Dieu, car toute beauté inspire l'amour. Dieu est amour et l'amour rayonne de lui. Telle est la pensée fondamentale de l'œuvre de Tagore, qui a dit : « Quand tu m'invites à chanter, il me semble que mon cœur va se rompre de fierté, et quand je contemple ton visage, les larmes me viennent aux yeux. » Dans mon livre de souvenirs Tagore a écrit une citation des écrits hindous qui dit ceci : « Toutes choses ont leur origine dans l'amour, toutes choses vivent par l'amour. L'amour est le but de toutes choses et toutes choses se reposent dans l'amour. »

Tout en causant ainsi au clair de lune, je me disais : « Étrange chose que de me trouver ici, respirant comme une brise venue d'un autre monde, tandis que toute l'Europe est engagée dans l'horreur de ses luttes sanglantes. »

Après le dîner, composé de légumes et fruits, nous nous retirâmes de bonne humeur ; le lendemain était jour de fête et il fallait être debout assez tôt, le service divin au temple se célébrant à six heures.

Le temple, proche du palais, est une construc-

tion de marbre blanc, depuis le dallage jusqu'aux pilastres encadrant des vitraux. Il est entouré de fleurs odorantes et il en est tout rempli à l'intérieur. Avant d'en franchir le seuil, nous devons, d'après l'usage hindou, retirer nos chaussures. L'un des côtés du temple est complètement ouvert. En y pénétrant, nous voyons Tagore à genoux sur une natte, en pleine méditation et en prière au milieu des fleurs. Il paraît qu'il est ainsi depuis le lever du soleil. Le temple peu à peu se remplit d'auditeurs et d'écoliers, beaux jeunes enfants vêtus de robes de toutes couleurs. Nuls sièges dans ce temple; chacun s'assied les jambes croisées à même le sol; pour moi seule, on a étalé un tapis. Sa prière achevée, Tagore va à l'autre extrémité du temple; là aussi une natte est étalée devant trois socles de marbre; ceux-ci supportent d'admirables fleurs jaunes et orangées d'où monte la fumée d'un encensoir.

Tagore commence sa prédication, assis à terre; il a les yeux clos et son corps se balance doucement; il parle en bengali et par moments ses auditeurs répondent par des invocations dont les échos du temple sont réveillés. Ensuite, il se sert de la langue anglaise et son sujet est la guerre mondiale. Il déclare être persuadé que, par la guerre, Dieu punit les nations. Elles ont dans leur orgueil oublié Dieu; elles doivent donc être châtiées et humiliées par les souffrances que Dieu leur envoie

Chacun doit tirer un enseignement de ces grands événements et se l'appliquer personnellement : il doit apprendre à s'humilier, à combattre ses mauvais penchants, en un mot à s'amender. Cette parole produit un effet saisissant, mais les mots ne peuvent en exprimer le caractère aussi sublime que simple.

La religion de Tagore est celle de son père Devendranath Tagore; celui-ci était le continuateur du Rajah Rammohun Roy, qui l'avait fondée en 1826; c'est la religion dite Brahma Samaj. La doctrine essentielle est la foi en un Dieu éternel dans la nature et dans l'âme des hommes. Elle impose l'abnégation et considère les bonnes œuvres (résultats de la foi en le Dieu d'amour) comme la plus haute expression de la religion.

Tandis que nous circulons dans le parc aux arbres couverts de fleurs, nous arrivons au lieu appelé « Chatin ». Là sont les deux arbres majestueux à l'ombre desquels le père de Tagore, Devendranath Tagore, passait des mois dans la solitude à méditer et à prier Dieu. On y a élevé un monument de pierre avec cette inscription en bengali : « Il est la consolation de ma vie, la joie de mon cœur et la paix de mon âme. »

Nous visitons encore Asram, c'est-à-dire la maison ou l'école où se donne en partie l'enseignement; quand le temps le permet et aux heures du jour qui ne sont pas trop chaudes, l'enseignement

est donné en plein air à l'ombre des arbres. Sur la porte d'Asram une inscription dit : « En ce lieu nulle image ne sera adorée et la foi de nul homme ne sera méprisée. » Le long des murs, on lit des inscriptions tirées des livres sacrés hindous. Tagore lui-même dit d'Asram : « Ici la beauté de la nature et les nobles efforts de l'homme s'unissent en une admirable harmonie. »

Voici des logements pour plusieurs centaines d'écoliers. Ce sont de simples baraques avec des dortoirs pour quarante enfants. Les maîtres habitent avec eux, mais la discipline est assurée par les enfants eux-mêmes : « Confiance dans l'enfant » est le principe de Tagore.

Chaque matin, à quatre heures et demie, la cloche matinale sonne ; un chœur, pour éveiller les enfants endormis, vient chanter un hymne ; quand sonne la cloche du soir, à l'heure du coucher, le même chœur passe dans tous les dortoirs et chante l'hymne du soir. En dehors de l'enseignement des diverses matières, une partie du temps est donnée à la gymnastique, à la musique, à la peinture, au sport et au travail matériel que les enfants exécutent entièrement de leurs mains. Comme je l'ai dit, dans la belle saison fraîche les cours et les leçons se donnent en plein air sous les arbres touffus. C'est sous un arbre que chaque enfant, assis sur une natte individuelle, chaque jour pendant au moins un quart d'heure, réfléchit

et médite sur un sujet à lui proposé (cet exercice s'appelle Mantras). On lui dira par exemple : « En présence de Dieu qui est dans le feu, qui est dans l'eau, qui est dans l'arbre et dans l'herbe, en présence de ce Dieu, je m'incline toujours. »

Telle est à peu près l'organisation de l'école de Tagore; le contentement des élèves séjournant ici se lit dans leurs regards brillants et joyeux.

Il fut donné une soirée spéciale de chant pour me permettre d'avoir une idée de la musique hindoue. Nous fûmes tous réunis, Tagore, sa famille, élèves et maîtres, à Asram; les élèves entonnèrent un chœur accompagné d'un instrument hindou, le shuhabar, sorte de mandoline, mais plus long. Le chant hindou est toujours à l'unisson, bien différent de la polyphonie européenne. Je me rappelle particulièrement un chant dont les paroles sont de Tagore, dans *Gitanjali* 22. Il était très expressif : on entend la chute de la pluie sur la terre, qui ressemble à une plainte. Comme étrangère, j'avais un fauteuil; tous les autres étaient assis sur la terre pendant tout le temps de l'audition.

Tagore jouit de l'admiration et du respect général. Sur son passage les gens se prosternent et lui baisent les pieds, hommage que Tagore reçoit avec grande modestie.

Les beaux jours de Bolpur passent trop vite; mais mon départ est décidé et Tagore en personne

m'accompagne dans sa voiture jusqu'à la gare. Il me remercie chaleureusement de ma visite et me donne, en souvenir, sa photographie avec sa signature. Un serviteur est mis à ma disposition pour mon voyage jusqu'à Calcutta. La dernière parole de Tagore au moment de notre séparation est : « Salut à la Suède et grâce pour l'honneur qu'elle m'a fait; dites que j'attends la fin de cette atroce guerre pour entreprendre le voyage d'Europe; ma première visite sera pour la Suède à laquelle m'attachent des liens d'amour et de reconnaissance. »

CHAPITRE XIII

Un mariage hindou dans la famille de Tagore

En prenant congé de Tagore à Bolpur, je ne me doutais pas qu'au bout seulement d'une semaine je le reverrais avec sa famille à Calcutta. Il en fut cependant ainsi. Quelques jours après mon départ de Shantiniketan, je reçus une aimable invitation à assister au mariage de la nièce de Tagore avec un prince hindou.

Le jour du mariage, le fils de Tagore vient me chercher avec l'automobile de la famille. A six heures de l'après-midi, nous quittons mon logis de Calcutta; nous traversons les rues de cette ville si essentiellement hindoue; elles sont pleines de tout un pittoresque mouvement de gens et de bêtes qui y circulent; cette course intéressante nous amène au palais de Tagore à Calcutta, très ancienne et splendide demeure, qui, depuis plusieurs siècles, appartient à sa famille; c'est la résidence des frères de Tagore et de Tagore lui-même quand il vient avec sa famille à Calcutta. L'extérieur de ce palais ne donne pas l'idée de ses extraordinaires

dimensions; la puissance de sa masse ne s'apprécie qu'une fois franchi le seuil de la cour d'honneur. Les quatre façades colossales reposent sur des colonnes de marbre.

On me mène aussitôt vers le gynécée, car dans toutes les maisons hindoues les femmes de la famille habitent un appartement séparé. Je trouve là une magnificence tout orientale. Les vêtements des dames sont en soieries de toutes nuances, tissées d'or et d'argent dans leurs galons et dans leurs dentelles; perles et pierres fines sont cousues sur les robes. L'épousée porte une robe de soie rouge drapée à l'hindoue, garnie de broderies d'or. Sa tête est couverte d'un voile de dentelles d'or sur lequel est posée une couronne éblouissante d'or, d'argent et de pierreries; elle porte encore des colliers, des chaînes et des pendants d'oreilles, des bracelets d'or et de perles; elle a aux chevilles des anneaux ornés de pierreries. De sa personne elle est charmante, elle a environ seize ans; c'est une rose d'Orient fraîchement éclose, qui, craintive et ravie, attend son prince, son seigneur et maître, qui va changer le rêve de sa vie en réalité. La femme hindoue se marie à onze ans; seul le Brahma Samaj, religion que professe la famille Tagore, défend le mariage de la femme avant seize ans accomplis.

Nous nous rendons dans une salle ronde, sur le sol de laquelle est peint un grand lotus; sur son

calice se tient le prince; il a dix-huit ans; il est vêtu d'une robe de brocart d'or; il a en tête un haut casque d'or; son maintien est fier; il attend sa femme. La fleur de lotus sur laquelle il se tient est le symbole de l'amour et de la vie. La nouvelle existence des jeunes mariés doit en quelque sorte surgir du calice de ce lotus. Des filles d'honneur entourent le marié et jettent des fleurs sous ses pas en chantant.

A un moment donné, on entend une sonnerie de trompettes; la mariée s'avance, suivie de ses filles d'honneur et de ses parentes, qui toutes chantent ou plutôt poussent des cris de joie, par lesquels elles expriment leur sympathie et leurs vœux de bonheur.

On a teint les pieds de la mariée avec le suc rouge des pétales de l'ashoka, et on la mène dans la salle ronde, tandis que deux personnages tiennent tendu un voile blanc qui la cache aux yeux de son futur époux. Enfin sur un signal le voile tombe et l'époux, qui attend anxieusement, aperçoit son épouse. Les voilà réunis sur le calice du grand lotus peint; chants et prières s'élèvent de toutes les bouches vers le Tout-Puissant en faveur du bonheur des nouveaux époux.

Avant cet instant les deux époux ne s'étaient point vus; selon la coutume hindoue, ils ont été choisis l'un pour l'autre par leurs parents et leurs familles.

Restait maintenant la cérémonie au temple, dont l'accès me fut permis à titre d'Européenne ; nulle femme hindoue autre que la mariée n'y entre.

Le fils de Tagore me mène dans la cour d'honneur du palais; nous entrons dans le temple qui s'ouvre sur cette cour. Tout en marbre blanc, il est éclatant de lumières et de tapis. Le prêtre se tient sur une estrade de marbre, il attend les époux qui font ensemble leur entrée, suivis du père de la mariée; plusieurs centaines d'Hindous remplissent le temple ; ils appartiennent tous aux premières familles de l'Inde. Je suis placée tout près de Tagore qui m'explique la cérémonie et les paroles qui sont dites en sanscrit. Le père de la mariée prend la main de sa fille et la place dans celle de son époux; il déclare qu'il fait un sacrifice à Dieu en donnant cette fille à son époux, et l'époux la reçoit comme un présent de Dieu.

Un autre prêtre s'avance, apportant des anneaux que les deux époux échangent à genoux tandis que le prêtre invoque Dieu pour eux. Puis tous deux s'avancent de sept pas; les sept pas symbolisent les sept jours de la semaine. A chaque pas, le prêtre lit une sentence tirée des Védas sacrés. La signification de ce rite est que, pour les époux, ces sentences doivent être un viatique dont ils se souviendront toute leur vie pendant les sept jours de la semaine. Après ces paroles et ces prières, la

cérémonie est achevée et les nouveaux mariés retournent vers la demeure des femmes, où, dans une vaste salle, les attendent les amies et parentes; elles sont assises sur un grand matelas étendu sur tout le parquet et recouvert de soieries brillantes. La salle est éclairée par des lampes aux verres de couleur et décorée de fleurs odorantes merveilleuses.

Au haut bout du matelas, sur des coussins spéciaux, s'assoient les époux; tout le monde chante avec accompagnement de shuhabar (instrument hindou); des esclaves rafraîchissent l'air en agitant de grands éventails. On fait circuler des fruits et des friandises; il y a une atmosphère générale de joie, de beauté éclatante et de bonheur que l'on ne croirait possible qu'au paradis des légendes. La plupart des dames parlent anglais et expriment leur contentement de voir une invitée venue de si loin pour assister à leur fête de famille. La mariée et le marié m'offrent leur remerciement spécial.

Après un moment, on me mène voir le repas des hommes. Dans la galerie qui fait le tour de toute la cour intérieure du palais, sont disposées, en longues lignes, des centaines de feuilles de bananes, découpées en rond pour servir d'assiettes; devant celles-ci des vases de terre rappelant ceux où nous mettons des fleurs. Le sol est recouvert de tapis sur lesquels sont assis les invités; ils prennent leur repas du soir, qui consiste en riz servi sur les

feuilles de bananes et que l'on mange avec ses doigts. Chacun a deux coupes de terre, l'une pour boire et l'autre pour se laver les mains. Après le repas, on jette les feuilles et aussi les coupes, car il ne convient pas d'utiliser plus d'une fois le service qui a figuré à un repas. Des serviteurs passent des fruits et des friandises.

Après le repas, on m'invite à visiter la partie du palais habitée par le frère de Tagore, Aindranath Tagore. C'est un peintre connu, un artiste qui s'est fait apprécier à Paris où il exposa plusieurs fois ses œuvres; il dirige l'académie des arts de Calcutta. Il me conduit lui-même parmi ses trésors, ce qui augmente le plaisir que j'ai à voir sa collection. Les grands murs du salon de réception sont ornés de copies des fresques magnifiques des grottes sacrées d'Ajunta, les murs plus petits s'ornent des travaux personnels de l'artiste, qui sont de petits chefs-d'œuvre. La technique de ses tableaux est très minutieuse; ce sont généralement des scènes de la vie hindoue, soit de plein air soit d'intérieur. Le sol est couvert d'un grand matelas tendu sur un cadre de bois. Des coussins y sont répandus çà et là; sur le bord, il y a de petites tables avec des livres et des brûle-parfums. Il y a des sièges confortables et des sofas, pour les Européens qui viennent voir le célèbre artiste. Je vois des trésors d'art hindou : objets magnifiques, raretés, statues intéressantes, tissus de soie d'or et

d'argent; plusieurs milliers de livres, de manuscrits anciens tracés sur des feuilles de palmier et des rouleaux de parchemin.

Mais il se fait minuit; je prends congé des époux, de leurs parents et de leurs amis, et le jeune Tagore me ramène chez moi. Nous traversons les rues noires et mystérieuses, croisant quelques rares personnages énigmatiques, enveloppés de leurs robes. Quel contraste après ce que nous quittons, au sortir de ce palais lumineux, plein de la joie et du bruit de la fête!

CHAPITRE XIV

Vers l'Himalaya

Dans la région des nuages. — Darjiling. — Moines.
Moulins à prières

L'Himalaya, dans toute sa beauté grandiose, avec ses neiges éternelles, remplit les voyageurs d'une indicible joie, surtout quand ils viennent de quitter Calcutta et sa lourde chaleur tropicale. La route de Calcutta à Darjiling offre une variété de spectacles naturels dont on n'arrive pas à se lasser.

Le train arrive à Ghat; on aperçoit le Gange, fleuve sacré dont les eaux, par leur simple contact, assurent le salut du croyant hindou. Ces eaux font une impression différente sur l'Européen commodément installé sur un vapeur. On se demande si c'est bien là ce Gange immense, merveilleuse source de vie, ce Gange adoré?

Arrivé sur l'autre rive, on continue par chemin de fer. Le train de montagne gagne les hauteurs par d'innombrables courbes; le paysage prend le caractère de la forêt vierge. Les arbres semblent

monter et se perdre en plein ciel; branches et feuilles ont des dimensions dépassant tout ce que l'Europe peut montrer, de même que les fleurs éclatantes de mille couleurs qui couvrent les arbres, les gracieuses lianes qui entourent les troncs et les branches ou forment parfois des guirlandes et des réseaux suspendus, balancés par le vent.

Le plus merveilleux est l'apparition subite de la chaîne de l'Himalaya, colossale crête d'argent luisant au soleil avec le sommet de l'Everest à 30 000 pieds de hauteur : spectacle admirable, impossible à décrire, souvenir divin !

Darjiling est une pittoresque petite station. Les maisons (des bungalows) sont entourées de jardins pleins de fleurs des pays du nord et se trouvent sur les contreforts des montagnes. De là notre regard embrasse au-dessous de nous des abîmes profonds, mais en partie cachés par une couche d'épais nuages blancs ; c'est à faire croire que Darjiling a deux ciels, l'un en haut et l'autre en bas. Droit devant nous s'étend la chaîne de l'Himalaya, qui vers le soir s'embrase et luit comme l'or. Pendant la journée on admire toute la gamme des bleus les plus nuancés. Au lever du soleil, les couleurs sont plus violentes; il semble que ces cimes veuillent cracher du feu pour montrer leur force. Le climat est vivifiant; on respire comme si l'on voulait emporter avec soi quelque peu de cet air pur et

sans microbes vers les plaines où l'on a tant aspiré à la fraîcheur.

Si l'on se promène à pied ou en chaise à porteurs, les types rencontrés peuvent faire croire à l'étranger qu'il est en Chine; c'est que nous sommes sur les confins du Thibet, où, comme en Chine, domine la race mongole.

Les larges visages jaunes se distinguent nettement de ceux de la race hindoue. Les hommes portent une longue queue de cheveux dans le dos, sont vêtus de larges robes serrées d'une écharpe à la ceinture. Les femmes portent aussi des robes, mais ce qui les distingue, ce sont d'énormes bijoux ornés de turquoises et d'autres pierres. Autour du cou elles ont des chaînes grosses comme le bras; elles s'attachent aux oreilles des anneaux et d'autres ornements grands comme des soucoupes; de gros galons d'or s'enroulent autour de leurs têtes. Elles en semblent très fières, le poids et la grosseur des bijoux prouvant la fortune de leurs propriétaires. Leurs économies se changeant ainsi en bijoux, c'est leur compte en banque qu'elles portent sur elles.

Un horrible soin de beauté consiste pour le femmes à se barbouiller la figure avec du sang de bête; ce sang ne s'enlève point par des lavages; on en superpose les couches bleuâtres. La religion dominante est le bouddhisme. Le Dalai Lama ne réside guère loin d'ici.

Au milieu des neiges éternelles de ces montagnes se trouvent disséminés des couvents où vivent de saints hommes appelés Mahatma. Ils y mènent une vie ascétique de prières et d'intercession pour le peuple, sur lequel ils ont une grande autorité. Par la force de leur volonté ils agissent sur les hommes à des distances infinies et les amènent à accomplir divers actes; ils les contraignent par exemple à faire de sévères pénitences pour racheter leurs fautes. C'est un des aspects de la vie monacale des Indes. Les exercices religieux comportent l'usage facile et mécanique des moulins à prières. Les moulins à prières ont la forme de poêles ronds. A l'intérieur, sur un cylindre, sont inscrites d'innombrables sentences bouddhiques. Un moine ou prêtre se tient toujours devant ce moulin et fait tourner le cylindre; et chaque fois qu'une de ses sentences est déroulée, on entend tinter une cloche commandée par le mécanisme du moulin. Le travail des moulins ne s'arrête jamais et a pour objet de faire le salut du peuple. Bien des gens, surtout des femmes, portent sur soi des moulins à prières en miniature, en voyage ou en allant à leur travail, parfois même en travaillant. Dans le premier cas, le moulin est fixé à une tige qu'on fait tourner à la main; dans le second cas le moulin ressemble à une toupie-jouet qu'on lance fortement pour qu'elle continue à tourner pendant le travail. Toujours on

admet que le moulin a une action salutaire.

Les gens ont en général l'air gai, content et heureux, quoique souvent ils n'aient même pas un toit sur la tête. Souvent, à la tombée du serein, on les voit blottis, dans leurs robes, dormir sur les chemins. Il gèle habituellement la nuit. Les femmes ont une constitution singulièrement solide et elles portent les plus lourds fardeaux. C'est pour elles un jeu que de prendre sur leur tête d'énormes caisses.

Darjiling est à tous égards un agréable et intéressant séjour; situation et air excellents, population curieuse. Cette petite agglomération est pittoresque avec ses étroites ruelles bordées de boutiques qui tendent plus ou moins les touristes par les pierres précieuses et diverses curiosités, par les fourrures et peaux de bêtes sauvages de l'Himalaya, et par mille objets. Les marchands importuns décident les passants à acheter en réduisant les prix à moins de la moitié de leur première demande.

CHAPITRE XV

Bénarès la ville sainte

Parmi toutes les villes hindoues, Bénarès est celle où sont concentrées le plus complètement toutes les choses que l'Inde considère comme sacrées. Bénarès la ville sainte! ainsi s'appelle la ville aux 1 500 temples, arrosée par les flots sacrés du Gange; sur les grèves, prêtres, pèlerins, moines et innombrables croyants se baignaient; leur vœu le plus ardent est qu'on brûle leurs cadavres sur les emplacements préparés à cet effet au bord du fleuve.

Bénarès fait sur l'étranger une ineffaçable impression par ses cérémonies religieuses, par la splendeur de ses couleurs et par le grouillement de ses foules. Étant les hôtes du maharajah de Bénarès, nous fûmes pris par son automobile dès cinq heures et demie du matin, pour nous rendre aux bords du fleuve et pour y être témoins de l'adoration du peuple et de ses prières adressées au Soleil et au Gange.

Déjà les chemins fourmillaient de masses

humaines. Chaque individu portait un vase de cuivre luisant, destiné à être rempli de l'eau sacrée. La foule portait aussi des paniers de cuivre, garnis de fleurs jaunes qui devaieut être en partie jetées dans l'onde sacrée comme offrandes et en partie être offertes aux dieux dans les temples.

Arrivés à l'un des vastes escaliers (Guru Paut Ghat) qui mènent au fleuve, nous mîmes pied à terre, descendîmes les degrés et nous embarquâmes sur le bateau du maharaja. Assez carré de forme, il était fait à peu près comme un bac. Dans le bas, un élégant salon et, à côté, un trou recouvert d'une trappe. En levant la trappe on voyait une échelle menant aux eaux du Gange. Tout cela était pratiqué afin que les passagers désireux de prendre un bain salutaire pussent immédiatement être satisfaits. A la partie supérieure du bateau se trouvait un pont-promenade avec des chaises de repos; c'est là que nous nous installâmes.

Le spectacle le plus pittoresque s'offre à nous pendant tout le trajet. Dix superbes et forts rameurs poussent notre embarcation sur le Gange sacré, pendant environ une demi-lieue suédoise. La rive est bordée de temples et de palais en marbre et en grès; entre eux plus de quarante escaliers de marbre sur lesquels s'étage la multitude des dévots, qu'on peut à coup sûr évaluer à plusieurs centaines de mille hommes. Arrivés au bord de l'eau, ils y plongent pieusement leur



Baignades dans les eaux sacrées du Gange.



Le Gange à Bénarès : Bateau chargé de bois pour les bûchers et l'incinération des cadavres.

corps; en même temps ils adressent des prières au soleil levant; ils portent d'abord leurs mains jointes à leur front, puis les tendent vers le soleil. Une de ces prières dit : « Je salue le messager du jour, rouge comme la fleur Java, je salue le fils rayonnant de Kashyapa, ennemi des ténèbres et destructeur de tous les péchés. » Pour eux, en effet, Dieu se manifeste sous les espèces de plusieurs forces de la nature : tout d'abord sous la forme du soleil, la plus grande force, puis sous celle de l'eau qui, dans le Gange, et particulièrement à Bénarès, arrive au plus haut degré de sainteté. Enfin, ils adorent les qualités de l'âme et du corps : la sagesse, la santé, la fertilité qui sont personnifiées par des dieux. Quelques prêtres et saints personnages ont leurs cabines de bain bâties en pierre tout près de l'eau. Après leur bain, ils restent toute la journée dans leur cabine, priant, méditant et, par moments, jetant en offrande des fleurs jaunes dans les eaux. Les prêtres qui n'ont pas de cabines se tiennent plus haut, sur le rivage, sous d'énormes parapluies de palmes orangés ou verts.

Chaque escalier a son rôle spécial et des cultes différents s'y pratiquent. Ghanti Ghat est réservé aux adorateurs de serpents; Shiwala Ghat est l'escalier des veuves; celles-ci descendent au fleuve en vêtements blancs qu'elles portent toujours sans bijoux; elles doivent avoir la tête rasée; Mamenka Ghat est l'escalier près duquel sont brûlés les

cadavres. C'est là que s'arrête notre bateau ; nous voyons là tous les vieillards malades qui s'y font transporter pour être une dernière fois plongés dans les flots sacrés, puis exhaler leur dernier soupir en vue du fleuve ; car c'est le sûr chemin du paradis et le moyen d'éviter cette réincarnation de l'âme dans un autre corps qui, d'après la croyance, serait le sort de tous ceux qui ont besoin de perfectionnement spirituel.

D'immenses provisions de bois sont entassées sur l'escalier et plusieurs bûchers flambent autour des cadavres déposés là. Nous voyons beaucoup de ces cadavres ; ils sont enveloppés de pièces de toiles, blanches pour les hommes et rouges pour les femmes ; ils sont attachés par des cordes sur des bambous ; on vient de les plonger dans les flots et ils attendent leur tour pour être incinérés ; une fumée noire et âcre monte vers le ciel et retombe près de notre bateau ; contraste affreux avec la lumière du soleil et le spectacle de vie intense et de mouvement que nous venons de contempler.

Au sortir du bain, la foule monte vers les temples pour y faire ses dévotions et pour offrir aux dieux l'eau du Gange dont elle a rempli les vases de cuivre luisant. Nous descendons à terre pour voir les temples et les merveilles qui s'y trouvent. Un dédale de rues étroites et d'escaliers mènent au temple doré, Bischeswars, consacré à Siva, le

maître du monde. Trois tours en forme de cônes, revêtues de lames d'or, luisent au soleil. La foule se presse sur les degrés de pierre qui mènent au temple; elle se prosterne et baise les pavés; arrivée au parvis, elle jette des fleurs devant le dieu qu'elle asperge d'eau du Gange.

Le bassin aux offrandes, en cuivre, contient aussi du sel qu'on donne au dieu avec une petite cuiller, et de l'huile qui, d'une bouteille, tombe goutte à goutte sur la tète du dieu. Étant chrétiens nous ne pouvons entrer dans le temple, mais d'un point élevé, au dehors, nous voyons cependant le singulier spectacle offert par ce peuple en adoration et faisant ses offrandes. On conserve dans ce temple, sous forme d'une pierre, le « lingam » de Siva, considéré comme le centre d'énergie du dieu. Cette pierre est arrosée d'huile et des jeunes filles l'entourent en la couvrant de fleurs. Chaque fois qu'une fleur est déposée devant Siva, une cloche sonne en signe que l'offrant s'est élevé d'un degré vers le salut; de plus, on entend un perpétuel bruit de tam-tam et de tambour, au premier moment assourdissant. Dans le temple circulent des vaches blanches, animaux consacrés à Siva; une part des offrandes, tant de l'eau lustrale que des fleurs, leur est réservée.

Non loin se trouve le colossal bœuf de pierre Guyn-Guf. On lui adresse aussi des prières. Près de lui se tiennent des groupes de fakirs à l'aspect

terrifiant. Ils ne sont vêtus que d'une ceinture autour des reins. Leurs corps enduits de cendres sont tout gris. De longues touffes de cheveux, également couverts de cendres, pendent de leur tête. Ils prennent les attitudes les plus contre-nature dans lesquelles ils se figent pour ainsi dire. Il en est qui s'assoient sur des bancs hérissés de piquants, s'infligeant la plus horrible torture volontaire; ne pouvant se nourrir eux-mêmes, ils sont nourris par la foule qui voit en eux des saints et les vénère.

Un degré plus élevé dans la sainteté est celui des « yoghis »; on en rencontre dans diverses régions, mais nulle part autant qu'à Bénarès. Ces yoghis prennent leur vocation très au sérieux et s'y donnent tout entiers; aussi se refusent-ils aux questions et aux regards curieux des étrangers; grâce seulement aux relations personnelles de mes amis, j'ai pu prendre part à une visite faite à l'un d'eux; j'en garde un souvenir étrange.

Le yoghi habitait un simple bungalow au milieu d'un jardin. En entrant dans la première pièce, nous le vîmes assis sur la terre, entouré d'élèves d'âges divers; ceux-ci s'éloignèrent et le yoghi se leva pour nous accueillir; il nous considérait d'un regard perçant; on eût dit qu'il pouvait lire nos pensées; cela était presque gênant; mais ce sentiment disparut, quand il nous parla aimablement et nous invita à lui poser les questions auxquelles

nous souhaitions qu'il répondît. Mes amis l'interrogèrent et ses réponses furent d'une merveilleuse sagesse. Comment était-il parvenu si haut dans le développement spirituel et comment les autres pourraient-ils l'imiter ? A cette question, il répondit : « Uniquement par le jeûne et par la méditation. »

De cette manière, l'esprit s'affranchit de la matière, l'on voit et l'on comprend ce qui autrement échapperait. Par une stricte discipline de soi-même, on peut, continuait le yoghi, être maître de ses organes corporels au point de pouvoir rester sans respirer, de vivre longtemps sans nourriture, en un mot, de mener une existence inimaginable pour nous autres Européens. Dans cette vie spiritualisée, ces hommes comprennent bien des choses qui, pour les mortels ordinaires, ne sont que mystère et impossibilité.

Notre visite de Bénarès nous amène à la source de la sagesse. On croit que Siva demeure là et donne la science à ceux qui lui offrent des fleurs, c'est-à-dire en jettent dans la source. La foule se presse aux barrières qui l'entourent et la surface de l'eau est comme un tapis d'or, tant il y a de fleurs la jonchant dès le matin. La source « Munikurnika » passe pour guérir toutes les maladies quand on s'y baigne. De quatre côtés, des escaliers en marbre blanc y descendent et l'on voit les infirmes et les malades chancelants aller à cette

eau, toute verte d'herbes et exhalant d'abominables puanteurs. Il faut nous sauver au plus vite et sans chercher à comprendre de pareilles cures.

Le temple des singes est l'un des plus anciens de Bénarès. Il est en grès rouge et les parties inférieures sont d'une ornementation extraordinairement riche. Ce temple est consacré à l'épouse de Siva, Dourga, déesse de la cruauté; pour l'apaiser, il faut sacrifier chaque jour à l'entrée du temple un animal vivant. Les singes sacrés s'y voient par milliers; ils gambadent partout en poussant des cris et mènent un tapage impossible.

Temples et statues remplissent les rues et les places; un flot ininterrompu d'hommes aux costumes pittoresques circule; c'est à peine si l'on peut passer, et si nous pouvons atteindre le temple d'Annapurna, consacré au dieu de la nourriture. Par de majestueux portiques on accède au parvis du temple où la foule adore la statue de pierre, d'un style singulier, exposée sous une voûte. Des vaches et des veaux sacrés sont là tout à fait immobiles, attendant le riz et l'eau dont chaque passant les régale.

Ce que la ville sainte de La Mecque est pour les Musulmans, Bénarès l'est pour les Hindous. Un Hindou vrai croyant doit avoir été une fois en sa vie à Bénarès; autant que les circonstances le permettent, il doit s'y rendre annuellement. C'est pourquoi tous les grands et riches princes et

maharajahs se sont construit, sur les rives du Gange, ces magnifiques palais où ils se rendent au moins une fois l'an.

Nous fûmes invités à visiter un de ces palais : il était entouré d'un délicieux jardin ; des haies de roses en formaient l'entrée et des milliers de fleurs d'Orient et de palmiers l'embellissaient. Ce palais ne nous ménagea que surprises, particulièrement par la profusion de ses ornementations ; il y a là des parois et des plafonds tout en glaces, une foule de lustres et de bustes. Un escalier menant à l'étage supérieur a pour rampe des défenses d'éléphant de près de 1 mètre de haut; dans un salon il y a une sorte de sopha, soutenu par deux tigres de grandeur naturelle, le tout en argent; au-dessus un baldaquin de vermeil se détache sur un fond de draperies en velours rouge dont le tissu est semé de couronnes d'or [1].

Fait curieux : c'est tout près de Bénarès où les croyants du brahmanisme ont leur foyer et leur pèlerinage, que Siddhartha ou Bouddha vit le jour et fit ses premières prédications. L'endroit où Bouddha s'adressa pour la première fois au peuple s'appelle Sarnath. Nous y allâmes un jour. On y voit une grande tour de 120 pieds de haut et de 100 pieds de diamètre à la base; elle est élevée en souvenir de ce qu'ici Bouddha commença

1. Voir le livre de M. Robert Chauvelot intitulé *L'Inde mystérieuse* (1924). (Note du traducteur.)

sa mission. Elle est faite d'énormes blocs de grès, avec ornements sculptés ; des niches la divisent, contenant des fragments retrouvés de statues. D'après ce qui subsiste, on peut se faire une idée de l'effet que devait produire cette colossale architecture, alors qu'elle se dressait solitaire dans ce paysage de plaine.

Aucune ville aux Indes ne produit une telle impression d'antiquité sinon d'archaïsme que Bénarès. Les hommes y vivent, semble-t-il, exactement comme il y a des milliers d'années. Certes, le bouddhisme, quant à ses formes extérieures, ne vit plus, dans la plus grande partie de l'Inde, mais il a passé et il s'est fondu dans l'hindouanisme. Sur tout Européen, Bénarès ne peut que faire une impression ineffaçable, à la fois captivante et déroutante pour notre imagination et notre vie intellectuelle.

CHAPITRE XVI

Agra

La Mosquée des perles. — Le Mausolée de Taj Mahal.

La grandeur d'Agra date du shah Akbar, qui régnait vers l'an 1550 après J.-C. Il fit raser la citadelle de Pathan et la remplaça par une autre plus puissante; il construisit encore des mosquées et d'immenses palais de marbre.

Pour notre arrivée à Agra, nous avons une journée tout à fait lumineuse; nous visitons l'imposante citadelle, au sud de la ville, près du fleuve Jumna. Un mur monumental de grès rouge l'entoure entièrement; il y a quatre portes d'accès par l'ouverture desquelles on aperçoit les remparts de pierre. Au Nord se voit Jumna Mushid, la principale mosquée d'Agra, noble construction de grès rouge dressée sur une plate-forme de marbre blanc.

Plus loin, voici le « palais de justice » du shah Akbar, fort imposant aussi, où se voit le trône d'Akbar, énorme bloc de marbre incrusté des

pierres les plus riches; il est surmonté d'un ciel également de marbre. Derrière l'Arsenal, s'étend le palais impérial, composé d'une série de pavillons à coupoles dorées, reliés par des terrasses, des galeries et des remparts, ornés de tours et de créneaux, le tout en marbre blanc. Les plus beaux parterres de fleurs embellissent les parcs, rafraîchis par les canaux qui les traversent; l'intérieur du palais est décoré de fines mosaïques; les fenêtres jusqu'à mi-hauteur sont fermées par des écrans de marbre, délicatement fouillés, dont les beaux dessins ajourés rappellent ceux des dentelles; on a de là une vue sur la romantique vallée du Jumna. La salle de bains impériale est d'un luxe inouï. Les carreaux de faïence sont incrustés de lapis-lazuli et d'or; des miroirs dans des cadres d'argent renvoient l'image de la pluie des jets d'eau.

En quittant le palais et en allant vers le Nord, on arrive à Moti Mushid (la Mosquée des Perles). Elle est si parfaite de lignes et de proportions, qu'on la considère comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture hindoue. Construite en marbre blanc, sa seule blancheur éblouissante a, plus que toute autre architecture religieuse, un caractère à la fois de simplicité et de grandeur. On peut souscrire aux paroles de l'évêque Herber qui, après sa visite ici, a écrit : « Cet admirable sanctuaire m'a révélé un tel esprit de pureté, que moi, comme chrétien, je ne peux que me sentir humilié de ce qu'aucun ar-

chitecte chrétien n'ait jamais été capable d'exécuter rien de comparable à ce temple d'Allah. »

Au sortie de la citadelle, nous allons directement au merveilleux « Taj Mahal ». Cet édifice a été commencé en 1630 et terminé en 1647 après J.-C.; pendant ce temps vingt mille ouvriers y ont travaillé. Mumtaz Mahal, la jeune épouse du shah Djehan, avait inspiré à son époux un tel amour qu'il décida d'élever en son honneur et en son souvenir un mausolée si grandiose que jamais rien de pareil n'aurait encore été vu ni ne pourrait se voir dans l'avenir. Cent quarante charretées de marbre et de grès rouge auraient été, dit-on, amenées depuis Rajpunta pour être mises en œuvre et toutes les provinces de l'Inde apportèrent leur contribution de pierres fines, telles que jasque, cornaline, turquoise, agate, lapis-lazuli, corail, rubis, diamants, onyx, saphirs, etc. Malgré toutes ces contributions, la construction aurait coûté trois millions de livres sterling. La première impression de ce Taj Mahal plein de mystère, au milieu de jardins émouvants, est écrasante. Le mausolée même est un octogone; le toit est en terrasse; à chaque angle quatre pavillons, avec en leur centre de magnifiques coupoles. Chaque face s'orne d'une haute porte sarrasine, flanquée de niches profondes. Tout l'édifice, de la base au sommet, est du marbre le plus blanc; des mosaïques, formant inscriptions, arabesques et autres motifs décora-

tifs, s'y insèrent. L'intérieur du mausolée surpasse encore, s'il est possible, l'extérieur par sa beauté : les plafonds, les murs et la pierre tombale ne sont qu'une immense et unique mosaïque de pierreries, représentant des fleurs et des fruits. La pierre du tombeau est incrustée de gracieux dessins de guirlandes fleuries; elle est entourée d'un écran de marbre si finement ajouré que, au premier coup d'œil, on le croirait fait de délicates dentelles. Il règne un religieux silence dans une lumière adoucie. Des haies de roses embaumées entourent le mausolée; des jeux d'eau dans des bassins de marbre donnent une fraîcheur délicieuse sous les rayons ardents du soleil. Du mausolée part un canal où l'édifice se reflète. Pendant notre séjour à Agra, nous retournâmes à plusieurs reprises admirer cette belle construction; nous la vîmes sous tous les éclairages et à diverses heures du jour; à chaque fois elle nous sembla plus belle, surtout au clair de lune.

La ville même d'Agra est, comme toutes les villes hindoues, grouillante d'une foule bigarrée. Dans les rues étroites, des bazars tentants offrent tont ce qu'on peut souhaiter aux Indes, surtout des ivoires et des broderies d'or; des défenses d'éléphants entièrement ciselées représentent des dieux, des temples et des animaux sacrés; il y a des écrins et des boîtes de même matière et d'une seule pièce, rivalisant de délicatesse avec la den-

telle; les soieries brodées sont de toute beauté. Nous admirâmes la finesse de ces travaux. De grandes pièces de soie sont tendues sur des cadres; les dessins y sont très légèrement esquissés; puis, comme par enchantement, l'habileté des brodeurs réalise, avec des fils de soie aux vives couleurs et des fils d'or et d'argent, les plus jolis motifs; il est des points si fins qu'ils ne peuvent se faire qu'à la loupe. En dehors de la fleur et de la feuille, les motifs sont fournis par les insectes et par les oiseaux, notamment par les paons étalant leurs queues aux reflets bleues.

Ces ouvrages ont leur application depuis les rideaux et les meubles jusqu'aux plus petits sacs; le même soin est apporté à tout. On trouve encore des objets artistement exécutés en fibres parfumées de santal.

Un après-midi nous fîmes une excursion à Futtipore Sikri — appelé le « Versailles » du shah Akbar — qui n'est plus qu'une ville en ruines. Mais quand le shah vivait là avec sa cour de plusieurs milliers de personnes, au milieu d'une population de vingt-cinq mille âmes, cette ville rappelait un conte des « Mille et une nuits », par sa splendeur orientale. De fiers guerriers en tenue éclatante, des éléphants richement parés, une foule d'esclaves brillants portant des palanquins, etc., s'agitaient partout. Et maintenant tout est abandonné, vide, désolé. Les magnifiques bâtisses ont

subi les outrages du temps, mais elles sont encore entourées d'un mur de sept lieues de long. En pénétrant sous la porte monumentale, on voit d'abord la salle d'audience ; elle mesure 336 pieds de large sur 181 pieds de long. Là Akbar rendait la justice à son peuple.

Non loin du siège de justice du shah, on voit des grilles artistiques derrière lesquelles se tenaient les dames pour assister, invisibles, aux séances du tribunal. Dans les couloirs, les gardes du corps, en magnifiques uniformes et avec leurs armes luisantes, montaient la faction. Partout des tentures ornaient la salle. Il n'y règne plus maintenant que la solitude ; il ne reste que des ruines pour témoigner des splendeurs passées. Le trône d'Akbar se dressait dans un bâtiment séparé. Des quatre coins de la salle, des marches de pierre montaient à un balcon circulaire. Là-haut se tenaient les ministres pour délibérer avec le maître, qui avait toujours soin de mettre cette distance entre lui et ses serviteurs.

Libéré des soucis des affaires d'Etat, Akbar se distrayait en jouant aux échecs. Dans la cour d'honneur était un échiquier aux cases faites de pierres rouges ou blanches de trois pieds carrés. Les pièces du jeu étaient de belles esclaves plus ou moins légèrement vêtues ; Akbar se plaçait au centre du jeu sur un siège élevé et dirigeait la manœuvre des pièces. Le palais qu'Akbar fit bâtir pour ses

femmes est de la plus grande splendeur ; le pavillon de Mirisae est particulièrement beau. Là demeurait l'épouse chrétienne d'Akbar, une Portugaise, dit-on ; on y a retrouvé des traces de peintures à la fresque; l'une d'entre elles représente l'Annonciation.

La tour des Antilopes, « Herun Nimar », mérite d'être mentionnée ; la tradition veut que d'ici Akbar tirât les antilopes que les rabatteurs amenaient devant lui et que ce fût sa distraction préférée. Les récits qu'on nous faisait reportaient notre imagination au temps d'Akbar. Curieux plaisir que de laisser son regard rêveur planer sur le fascinant mystère de cette ville morte.

Avant de quitter Futtipore Sikri nous voyons le mausolée de Selim. Selim était un saint homme et un prophète du temps d'Akbar. On raconte qu'il exerçait une influence particulièrement forte sur tous ceux qui l'approchaient et même sur les bêtes sauvages, qui s'apprivoisaient et se mettaient à son service. Son mausolée est entouré de galeries à hautes coupoles. De beaux arbres poussent près de l'entrée et protègent le bâtiment inondé de soleil.



La Mosquée d'Aurungzebe.



Maison flottante sur le fleuve Jhelam à Sriangar.

CHAPITRE XVII

Delhi

Une ville vieille de 5000 ans. — Elle redevient capitale de l'Inde

D'après les historiens, l'antiquité de cette ville remonte à 3100 ans avant J.-C. Capitale de l'Inde, elle a joué à plusieurs reprises un rôle important. Après la révolte de 1857, les Anglais vainqueurs firent de Calcutta la capitale; mais la visite du roi George a changé cela, puisqu'il est venu se faire couronner à Delhi, redevenue capitale de l'Inde. Delhi n'a pas seulement un intérêt historique; la ville nous présente tant d'importants monuments qu'elle a mérité le nom de Musée national archéologique de l'Inde. Voyons d'abord Djama Masdjid, une des plus importantes mosquées de tout le pays; elle est campée sur une hauteur où l'on accède par des escaliers larges et monumentaux. Des galeries de grès rouge sombre font le tour du parvis où sont creusés les bassins destinés aux ablutions qui précèdent les cérémonies du culte.

Les façades sont de marbre blanc; les minarets

étincelants d'or, éblouissants, se dressent vers le ciel bleu sombre. L'intérieur de la mosquée se distingue par une sévère simplicité. Plafond, murs et colonnes, tout est en marbre blanc, rehaussé de fines arabesques en marbre noir et de sentences du Coran. On y conserve diverses reliques précieuses ; par exemple une mèche de plusieurs pouces de longueur de la barbe du Prophète, objet de jalousie pour toutes les communautés musulmanes et objet de fierté pour Delhi.

Tous les vendredis, la mosquée offre un spectacle impressionnant. De toute la contrée les croyants affluent pour la prière. Par milliers ils sont prosternés sur le parvis, dans une attitude grave de méditation, et ils balancent inlassablement leur corps en avant et en arrière. Tous portent des robes blanches et des turbans de couleurs variées ; vu à distance, tout cela donne l'impression d'une immense vague s'élevant et s'abaissant dans le soleil.

Puis nous voyons la cidatelle grandiose qui occupe toute la partie orientale de la ville, ainsi que le palais de Dewan i Khasam. Nous allons de surprise en surprise. La voûte sur nos têtes est incrustée de beaux dessins d'or et d'argent et elle a, dit-on, coûté 27 millions de francs. C'est dans une de ces salles que se trouvait le trône en forme de paon, universellement connu, qui fut enlevé par le shah de Perse Nadir en 1739. On rapporte

que ce trône était tout en or et que le dossier s'étalait en forme d'une queue de paon, faite d'émail merveilleux. Le ciel du trône, en or, bordé d'une frange de perles, était porté par douze colonnes d'or; le devant du trône était protégé par deux énormes parasols de velours brodé de perles fines et aux manches d'or incrustés de diamants. Les appartements privés du Maître formaient toute une enfilade de salles richement décorées de marbres travaillés en délicates dentelles. Les bains impériaux ont une particulière importance, car cet Asiatique insouciant y passait ses heures les plus agréables. Sur le sol, des mosaïques de pierres fines dessinent des fleurs; le calice de chaque fleur est une ouverture ronde par laquelle monte de l'étage inférieur la chaude exhalaison des vapeurs parfumées; au centre de chaque salle de bains, il y avait un banc de marbre, décoré de pierres précieuses; autour de ces bancs on voit des canalisations où passaient les tuyaux de bronze contenant de la vapeur et de l'eau à des températures variées. On assure que de belles esclaves dansaient devant le Maître confortablement installé sur ces bancs de marbre, tandis que d'autres le massaient et l'oignaient d'huiles parfumées. Après les bains, on arrive à la Mosquée des Perles où l'empereur faisait ses dévotions. C'est une petite chapelle, qui, par sa rare beauté, mérite bien son nom : c'est une vraie perle.

Chandni Chowk, large boulevard bordé de deux rangées d'arbres, traverse tout Delhi et mène à la porte de Kachemire. Ce boulevard est la rue marchande, la rue des bazars et des boutiques. Chaque métier forme un groupe à part. Nous remarquâmes d'abord celui des joailliers avec leur exposition de bijoux vraiment merveilleux et de toutes sortes de pierreries; puis le groupe des laques et de la vannerie, des miniatures, enfin des broderies et soieries admirables. Voici les cordonniers habiles à faire des babouches et des chaussures basses, brodées de soie et d'or; les chapeliers avec leurs coiffures dorées ou leurs turbans de soie de toutes couleurs et de toutes formes pour les adeptes des diverses sectes; plus loin les boutiques des changeurs qui renchérissent les uns sur les autres par la variété des monnaies. Les confiseurs viennent enfin; ils annoncent à haute voix leurs gâteaux et leurs pâtisseries confectionnés au moyen d'une pâte qu'ils pétrissent sous les yeux intéressés des badauds arrêtés. Une importante partie du bazar appartient au travail du cuivre; là se martelle et se décore le brillant métal qui prend la forme des objets les plus variés.

Quoique les boutiques fussent séduisantes et que nous fussions sollicités d'entrer et parfois régalés de café turc servi dans des tasses délicates, nous ne fîmes pas beaucoup d'achats; notre temps était très limité. Une fois de retour chez nous,

nous en fûmes en quelque sorte bien punis; en effet, jugez de notre surprise en trouvant notre véranda positivement assiégée de marchands, qui s'épuisaient en efforts variés pour étaler devant nous leurs marchandises amoncelées et nous tenter : châles, étoffes de soie et mousselines, cornes d'antilopes, armes, coiffures, éventails, bijoux, statues, etc. On pense se débarrasser de ces marchands en leur offrant le dixième de leur demande; mais s'ils emballent leur marchandise et tournent les talons, ils font tout aussitôt demi-tour et vous font une offre au prix que vous avez dit.

La Porte de Kachemire où nous mène le boulevard est exactement dans le même état qu'en 1857. C'est par là que les Anglais sont entrés dans Delhi; les boulets et les brèches rappellent ce siège. De là, on voit une partie du mur de granit, percé de douze portes, qui entoure la ville sur une longueur de sept milles anglais. En dehors de l'enceinte s'étendent des terrains aujourd'hui désolés, où sont répandues les ruines d'au moins neuf villes, et qui ne constituaient qu'une partie du vieux Delhi. Ayant franchi les remparts, nous nous trouvâmes sur le « champ des morts », et il nous sembla que nous entendions l'écho d'un bruit sourd de sabots et de chevaux sur le terrain raviné et troué, bruit monotone et mystérieux qui évoquait toutes les générations ayant ici vécu et combattu.

Le shah Humayoun a ici son mausolée, que nous découvrîmes alors. Il formait un fort contraste avec la solitude de la ville ruinée. C'est un imposant édifice de marbre blanc au sein d'un parc délicieux. La pierre du tombeau est sans autre ornement que cette simple inscription : « Si puissant que soit un homme en présence et en comparaison des autres hommes, il est toujours bien petit en face de Dieu. » On trouve toujours chez les musulmans cette modestie devant Dieu, si fiers qu'ils soient vis-à-vis des hommes.

Non loin de ce mausolée est une fontaine sacrée, qui date du temps du shah Akbar. Cela résulte de l'interprétation d'inscriptions retrouvées là. L'eau de cette fontaine est glacée; cela tient à ce que ses murs sont en blocs de pierre et à ce que jamais les rayons du soleil ne peuvent descendre jusqu'au niveau de l'eau. Cette eau passe pour avoir des vertus particulières, et de pieux pèlerins viennent le plus souvent possible s'y plonger religieusement, persuadés qu'elle produit des effets miraculeux.

Nous fîmes une fois une excursion hors de Delhi, au bourg de Kutab. Ce ne fut pas sans difficultés : en raison d'une fête religieuse qui avait lieu dans un certain temple, des milliers de gens étaient venus y passer la journée. Ils en revenaient donc et des familles entières avec femmes et enfants étaient entassées dans des sortes de voitures cou-

vertes, traînées par quatre ou six énormes bœufs. Sans arrêt défilaient des légions de chameaux portant gens, ustensiles et provisions. Par moments la caravane s'arrêtait pour se reposer ou pour puiser de l'eau, et alors le chemin était si obstrué que nos voitures étaient arrêtées aussi ou ne se frayaient qu'à grand'peine un passage.

Elles y parvenaient cependant, et enfin nous vîmes l'imposante et gigantesque colonne de Kutab Minar au bourg de Kutab. Aucun monument d'Europe ne procure une sensation analogue à celle que l'on ressent la première fois devant ce colosse. La plupart de nos clochers ou autres tours reposent généralement sur une très large base et se terminent en pointe. Ici, au contraire, la base n'a que quarante-six pieds de diamètre, et la plate-forte du sommet en a dix. Cette proportion et la situation isolée de la tour la font tout d'abord paraître plus haute qu'elle n'est en réalité. La tour est divisée en quatre étages, chacun entouré d'un balcon formant saillie et couvert de sculptures, d'arabesques et de fleurs exquises. L'ensemble est de grès, sauf le sommet qui est en marbre blanc. Un escalier en spirale monte jusqu'au sommet, d'où l'on a une vue splendide sur Delhi et sur ses environs. Cette tour fut bâtie au treizième siècle par le capitaine musulman Kutab, en souvenir du siège de la capitale du Radjpoute et en signe de la victoire de l'Islam sur les Brahmines.

Près de la tour se dresse un pilier de fer qui, dans sa simplicité, est cependant une chose curieuse, étant donné qu'il date de l'an 317 après J.-C., donc d'une époque où ce métal était à peu près inconnu du monde entier. On ne peut comprendre comment on s'y prit pour fondre ce pilier d'une seule pièce. Il s'élève de 22 pieds au-dessus du niveau du sol et s'enfonce d'autant au-dessous. La légende raconte que le shah Anung Pal, qui régna à peu près sur tout le nord de l'Inde, a fait enfouir une partie de ce pilier afin de transpercer ainsi la tête du serpent Seilinage qui passe pour soutenir tout l'univers. Le souverain voulait par là assurer la puissance de sa dynastie. On raconte encore que la personne qui de ses deux bras aura réussi à enserrer le pilier verra s'accomplir le vœu qu'elle aura formé à ce moment. On voit beaucoup de gens faire les plus grands efforts pour y arriver, mais la grosseur du pilier ne le leur permet guère.

Autour du parc où est Kutab Minar, courent des colonnades de grès rouge ; murs et colonnes sont couverts des plus extraordinaires reliefs et sculptures ; l'alternance perpétuelle des styles musulman et hindou nous fait comprendre comment les deux religions ont lutté pour s'assurer la suprématie.

La nouvelle capitale Delhi est très vivante ; depuis que le vice-roi et sa suite s'y sont trans-

portés avec tous les fonctionnaires qui y ont leur emploi ; c'est une ville toute moderne en construction. Le palais du vice-roi est isolé et domine toute la « Ville blanche ». Des constructions neuves et blanches, entourées de parcs, apparaissent baignées d'un soleil intense ; ce sont les nouveaux bâtiments administratifs. Fonctionnaires et militaires occupés ici n'ont pas encore pu se loger normalement ; ils habitent provisoirement dans de vastes tentes qui se comptent par milliers et qui s'étendent à perte de vue.

Le pays autour de Delhi est plat et triste, il rappelle l'Égypte. Parfois autour de tentes, on voit quelques palmiers qui donnent de l'ombre et qui tranchent sur la blancheur aveuglante de la ville.

CHAPITRE XVIII

Simla

Grande chevauchée à travers la montagne

Simla est la station d'été où le vice-roi, sa suite et le gouvernement anglais de l'Inde passent la période des chaleurs. Ils quittent alors l'étouffante température de Delhi pour chercher la bienfaisante fraîcheur des régions neigeuses de l'Himalaya. De Delhi à Ḳalka, il n'y a que huit heures de chemin de fer ; puis, par un petit chemin de fer de montagne, on met encore six heures pour arriver à la délicieuse Simla. Cet endroit est très différent de Darjiling. D'ici on ne voit qu'au loin la puissante chaîne de montagnes et on n'est pas si près des cimes qu'à Darjiling, mais le climat est divin. La petite ville elle-même n'est pas banale, bâtie comme elle l'est sur une pente ; les ruelles avec leurs amusantes boutiques serpentent, par moments interrompues par de hauts escaliers qui montent ou descendent. Les logements européens sont construits dans une autre partie de la ville ;

on y trouve de beaux et grands bungalows au milieu de jardins que les fleurs embaument. Le premier prix doit être décerné à la demeure du vice-roi ; située sur une hauteur, elle domine un panorama grandiose. Montagnes et vallées alternent à l'infini, jusque vers la chaîne éclatante de mille nuances de l'Himalaya.

Aux amateurs Simla offre un choix de plusieurs hôtels excellents. Le Grand Hôtel et l'Hôtel Cecil (surtout ce dernier) font croire que l'on se trouve dans quelque luxueux palace de la Riviera ou d'une autre villégiature à la mode. Les salles à manger et les salons sont très grands et ornés de mobiliers splendides : le public élégant y est nombreux ; la saison de Simla est courte, elle est en revanche des plus vivantes.

La population par ici est vigoureuse. Les hommes sont vêtus d'une blouse et de pantalons ; les femmes sont pour nous autres Européens plus extraordinaires, avec leurs pantalons très collants, de toutes sortes de couleurs, leurs vestes courtes fermées par de gros bijoux. Elles portent une épingle d'or qui perce l'une des ailes de leur nez, pour signifier qu'elles sont mariées. A leur nez pend encore un anneau avec des pierres en pendentif, parfois si gros qu'il va jusqu'à l'oreille ; l'orgueil des femmes est aussi d'avoir suspendu au nez et descendant sur la bouche, un beau bijou ovale en or.

A Simla il n'y a pas de voitures ; on circule,

dans les rues brûlées, sur des « rickshaws » sortes de véhicules traînés habituellement par deux hommes devant et un ou deux coureurs par derrière ; à la descente cela va à des vitesses vertigineuses ; même à la montée on va très vite malgré les efforts auxquels cela contraint les coureurs.

La température est très favorable aux excursions et les occasions ne manquent pas. En sortant de Simla, on gagne des sommets, qui exercent un attrait mystérieux sur les étrangers.

Un jour, il y eut grand marché au bourg de Tara Devi : nous y allâmes à cheval et vîmes une foule énorme réunie là-haut. Les hommes portaient généralement des robes blanches, mais les femmes avaient par-dessus leurs vêtements habituels des voiles de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La principale attraction du marché consistait en un sacrifice ; le rajah du pays devait offrir une chèvre à son dieu qui habitait dans un arbre. La chèvre était attachée, attendant naïvement le magnifique rajah, qui s'avança superbement vêtu et portant en main un sabre recourbé. Une corbeille de fleurs est apportée, le rajah la répand devant la chèvre, et aussitôt un coup de sabre sépare du corps la tête de la pauvre bête et le sang coule vers le pied de l'arbre. La foule frappe les tam-tams et les tambours et manifeste son enthousiasme par des cris singuliers. Le dieu était apaisé et des temps meilleurs allaient venir.

Une excursion plus lointaine, mais à tous égards agréable, nous amène à Narkanda, station climatique située sur la route du Thibet. Tous les excursionnistes sont montés et les palefreniers (Sizes) courent à côté d'eux ; immédiatement derrière nous, des poneys portent nos bagages et nos provisions.

Nous traversons les contreforts les plus pittoresques, par des chemins charmants, pour arriver à Mahasu. Ici, Lord Kitchener a élevé une magnifique résidence, qu'il a appelée « Wild Flower » (Fleur sauvage). Il y est venu durant son séjour à Simla. Une majestueuse forêt de sapins entoure « Wild Flower » et au travers des troncs on voit luire les sommets neigeux. Si charmant qu'il eût été de prolonger notre séjour dans ce paysage idyllique, il fallait poursuivre notre chevauchée, si nous voulions atteindre le point fixé pour la halte avant la nuit.

Délicieuse chevauchée ! Tantôt sur un sommet élevé, nous apercevions un vaste panorama de vallées ; tantôt au fond d'un bois sombre, nous entendions, en plein midi, le concert des oiseaux parés de magnifiques plumages ou nous apercevions des singes sautant de branche en branche ; tantôt nous traversions des tunnels creusés à travers la montagne et au débouché desquels nous découvrions de nouvelles vallées avec leurs bourgs et leurs champs cultivés. Nous restâmes ainsi cinq jours à cheval, faisant halte sous les ombrages

pour prendre nos repas ; la nuit nous logions dans les petites maisons confortables (Dok bungalows) spécialement organisées par le gouvernement pour les voyageurs. Dans ces maisons, il y a plusieurs chambres meublées, ayant chacune sa salle de bain, et des cuisines ; mais les voyageurs doivent apporter eux-mêmes les draps, couvertures, nappes et provisions de bouche et leurs serviteurs ont à s'en occuper. Narkanda est un endroit écarté, où ne viennent que les voyageurs allant au Thibet ou voulant voir de tout près une partie de l'Himalaya. Arrivés à Narkanda, nous eûmes un froid glacial, tombant de l'hémicycle de montagnes neigeuses qui entourait notre bungalow ; que cela était impressionnant et majestueux ! Pendant des heures cette neige resta éblouissante ; puis elle prit des nuances infinies au fur et à mesure que le soleil se cachait dans des nuages ; selon le jeu des ombres tout changeait de forme. Le spectacle sous la lumière de la lune fut encore plus émouvant ; on aurait dit un voile bleu-vert, parsemé de scintillements de diamants, jeté sur le paysage. Et le silence de la nuit provoquait cette extase où ne nous plongent que les plus sublimes spectacles de la nature.

Au bout de quelques jours de repos et de distraction, nous reprîmes le chemin de la vivante et joyeuse Simla, rapportant d'inoubliables souvenirs de l'enchanteresse Narkanda,

CHAPITRE XIX

En route pour le Cachemire et Srinagar

L'hospitalité d'un Maharajah

Le premier Européen qui franchit les limites de cet empire fut le Français Bernier, en 1665. Ses impressions, d'après ses propres écrits, lui firent trouver la beauté du Cachemire supérieure à tout ce qu'il avait pu imaginer et penser d'avance. Il en fut de même pour tous ceux qui, après lui, ont foulé le sol de ce paradis.

Le Cachemire contient en un mot tout ce qu'une nature opulente peut offrir au bien-être des hommes : climats délicieux avec étés chauds et hivers froids, belles rivières poissonneuses, lacs et forêts, montagnes de neige, flore riche, fruits variés, air vivifiant, abondants souvenirs historiques. Les habitants fabriquent les objets les plus divers, depuis les célèbres châles de Cachemire, nués de mille couleurs précieuses, jusqu'aux tapis tissés à la main, sans oublier de beaux travaux de

bois ciselé ; bref leur industrie est de celles qui démontrent les dons artistiques d'un peuple.

Je fis mon voyage au Cachemire dans des conditions singulièrement favorables. Hôte du juge suprême de Calcutta, sir John Woodroffe, je fus invitée, avec lui et sa famille, chez le maharajah du Cachemire, comme « state guest » (hôte d'importance), en quelque sorte officiellement.

Vingt-quatre heures de chemin de fer nous mènent de Simla à Raval Pindi où les automobiles du maharajah nous prennent. De là, en deux jours de route, nous atteignons Srinagar, capitale du Cachemire.

Nous traversons des régions alpestres avec lesquelles ne peuvent se comparer ni la Norvège ni la Suisse. Nous allons de surprise en surprise, tandis que les automobiles filent à toute allure dans ces paysages sauvages : les cascades descendent avec fracas des hauteurs, les torrents écumants se précipitent, se cachent dans des crevasses d'où ils ressortent pour nous étonner à nouveau ; les rochers aux formes déroutantes crèvent les flancs de la montagne et surplombent la route ; et toujours, devant nous, la blancheur des neiges, parfois cachées derrière des forêts ; les routes sont très animées par les passants, piétons ou voituriers ; on croise des véhicules tirés par de grands bœufs. Par moments nous sommes même arrêtés par des régiments en marche, avec des convois de

chameliers et des centaines de chameaux; après une nuit passée dans un des bungalows installés par le gouvernement, nous reprenons notre course et nous arrivons dans l'après-midi à Srinagar (ou Ville du Soleil).

Une avenue mène en ville; elle est bordée de peupliers d'une hauteur colossale et elle est si longue qu'il faut plusieurs heures pour la parcourir ; nous longeons le fleuve Jhelam; il divise la ville en deux parties reliées par sept ponts infiniment pittoresques.

La seule ville qui puisse se comparer à Srinagar est Venise; en tous sens des canaux la traversent; les maisons, comme à Venise, sont bâties au bord même des canaux, où elles se reflètent. Mais ce qui manque à Venise et contribue à la beauté de Srinagar, ce sont les montagnes neigeuses qui se voient de toutes parts. Elles enserrent la ville au fond d'une grande vallée. Le spectacle est unique.

Srinagar a mainte intéressante mosquée et maint temple hindou, de belles maisons de bois avec balcons en saillie, des boutiques, des bazars et une foule grouillante qui entrave la circulation.

Le palais du maharajah domine le fleuve et le borde; nous n'y sommes pas logés (l'usage n'y autorise pas les Européens), mais dans une villa délicieuse mise à notre disposition; admirablement située en dehors de la ville, elle est bâtie près de l'eau et nous offre des perspectives fascinantes :

le fleuve serpente ainsi qu'un ruban d'argent et disparaît dans une forêt, derrière laquelle se dresse l'Himalaya qui apparaît dans une lumière adoucie comme par un voile bleu.

Nous sommes à peine arrivés que voici plusieurs embarcations ; elles accostent devant notre demeure et un Hindou en superbe costume en descend ; il se présente en qualité de chambellan du maharajah, au nom duquel il nous souhaite la bienvenue. Ses bateaux apportent des quantités énormes de provisions les plus diverses ; de quoi approvisionner tout un marché : des douzaines de volailles vivantes, des poules, des coqs, des dindons, des canards dans de grands paniers ; des poissons, des pièces de veau et de bœuf bien parées ; toutes sortes de légumes verts, des pois, des haricots, des salades, des tomates, etc. ; des conserves en boîtes d'étain (anchois, caviar ou autres gourmandises) ; puis des sacs de farine, du riz, du sucre, des seaux de beurre, plusieurs quarterons d'œufs ; des gâteaux pour le thé, des pâtés, des pains longs et ronds ; des pommes, des poires, des raisins, des oranges, des prunes, des noix, des confitures, des marmelades, des fruits confits ; des sauces, des huiles, des épices, des vins, des liqueurs, des eaux gazeuses, des limonades, du thé, du café, du chocolat, des cigares, des cigarettes, etc. ; des fleurs magnifiques et de précieux présents. L'officier d'ordonnance nous

annonça d'autres envois ; il veillerait à ce que nous ne manquions de rien ; les ordres étaient donnés ; nos repas seraient servis sur un balcon dominant le parc ; les serviteurs, maintenant débarqués, se mettent à l'œuvre et aujourd'hui comme les jours suivants nous sommes traités d'une façon digne de Lucullus.

Naturellement, le lendemain, notre premier soin est de rendre nos devoirs au maharajah et de le remercier de tout ce qu'il avait déjà fait et allait encore faire pour nous. Devant notre porte, un élégant équipage est à notre disposition. Le cocher porte une livrée rouge à galons d'or et il est coiffé d'un turban de brocart d'or. Deux piqueurs, debout à l'arrière de la voiture, faisaient claquer leurs fouets comme pour dire : « Voyez, voici les invités du maharajah. »

Sir Pratap Singh, maharajah de Jammu et de Cachemire, est un des princes hindous qui gouvernent encore un royaume indépendant. Il a ses ministres et son armée. L'Angleterre est représentée par un ambassadeur qui veille à ses intérêts; il a le titre de « Résident » et habite à Srinagar. Après l'insurrection de 1850, les Anglais ont vendu le Cachemire aux ancêtres du maharajah pour une somme de 100 000 lakhs (1 lakh vaut 100 000 roupies, 1 roupie vaut 1,25 couronne de Suède, la couronne vaut 5,75 francs or). Assurément, aujourd'hui ils regrettent cette affaire, car,

avec ses ressources, le pays a de gros revenus. Le maharajah possède, comme la plupart des princes hindous, des richesses immenses.

Nous pénétrons dans le palais et nous traversons plusieurs salons richement décorés, des galeries à colonnades; l'ameublement se compose essentiellement de précieux tapis. Le maharajah nous reçoit dans une véranda ouvrant sur le fleuve ; des sièges dorés ont été préparés pour nous ; le maharajah lui-même est assis sur un beau fauteuil. Il est de petite taille, vêtu de mousselines blanches jetées sur lui de manière à former d'innombrables plis ; le turban artistement enroulé et volumineux cache la tête.

Le maharajah a l'air très bien et sympathique, il parle couramment anglais, il s'informe de nous, puis il nous parle de lui-même.

Comme tous les Hindous il est monogame ; il veille sur sa femme comme sur une perle précieuse. Nul Européen ne l'a jamais vue ni ne la verra jamais. Ils n'ont d'héritier qu'un fils.

Il est très religieux, il donne une grande partie de sa matinée à son « poojah », ce qui est une cérémonie religieuse du matin; les rites en sont surprenants pour les chrétiens; son temple est tout proche de ses appartements et un très petit nombre de privilégiés l'y accompagnent.

En nous congédiant pour cette fois, il nous reconduit jusqu'à la porte et exprime l'espoir que

nous nous plairons au Cachemire et que nous y resterons le plus longtemps possible.

Le lendemain, notre première sortie fut pour le parc impérial de « Shalimar Bagh », tracé et exécuté du temps de l'empereur mongol Jehangir. Ce parc était la promenade favorite tant de l'empereur que de son épouse, la célèbre Nurmahal. C'est pour elle qu'il fit élever le fameux tombeau de Taj Mahal.

A dix heures, le bateau du maharajah est prêt : les coussins sont moelleux et confortables, couverts de draperies rouges et brodées; une tente rouge nous protège du soleil. Huit forts rameurs, à bons coups d'avirons, font glisser doucement et rapidement notre embarcation sur la surface du fleuve Jhelam unie comme un miroir. Le fleuve est bordé de grandes et commodes maisons flottantes où logent généralement les voyageurs visitant le Cachemire. Plusieurs de ces maisons flottantes étaient aussi à ce moment en mouvement. D'innombrables barques à rames circulaient, quelques-unes portaient des marchands de légumes et de fruits, d'autres des familles entières chantant et s'amusant. Nous quittons le fleuve et, par l'écluse de Dal Darwaza, nous pénétrons dans les canaux. Toute la ville de Srinagar est bâtie sur de petites îles entre lesquelles courent une foule de canaux. Le bateau glisse le long de la rive bordée de roseaux; des saules se penchent sur l'eau et s'y reflètent; au fond d'une anse où nous entrons, nous aper-

cevons un temple hindou; un escalier descend jusqu'au lit de la rivière, où de belles femmes, en robes vertes et jaunes, viennent puiser de l'eau. Nous passons sous un vieux pont, après lequel s'étale devant nous le délicieux lac Dal, bordé de montagnes violettes; au loin se dressent de hautes cimes neigeuses. L'air au Cachemire est si doux et si transparent que parfois on croirait tout voir à travers un voile bleu. L'eau du lac Dal est si limpide que les plantes aquatiques dont les racines plongent en son fond et que les poissons qui y nagent ont l'air de se mouvoir dans l'air.

Une curiosité de ce lac, ce sont des jardins flottants avec toutes sortes de légumes. Ils sont plantés près des bords sur des plantes d'eau dont les feuilles affleurent à la surface; ils sont d'un bon rapport. Les lotus roses poussent ici avec exubérance et ont la taille des deux mains jointes. Leurs gracieuses feuilles entourent la fleur comme un cadre et cet ensemble forme des parterres en pleine eau. La tige est utile, c'est un légume qui remplace les asperges.

Nous dépassons l'île de Chenar; l'arbre de Chenar, qui pousse sur cette petite île, est une sorte de grand châtaignier; il étend ses branches au-dessus de l'eau, ombrageant les bateaux qui abordent là. A l'angle nord-ouest du lac nous pénétrons dans un canal et nous abordons au parc de « Shalimar Bagh ». Un pavillon de marbre noir

s'élève au centre, entouré de bassins et d'eaux courantes. De ces bassins jaillissent des jets d'eau par milliers; sous le soleil ils font une pluie de diamants; en arrière du pavillon quatre terrasses forment les étages d'une cascade artificielle. Le parc est rempli des plus belles fleurs ; il y a surtout une richesse infinie de roses dont le parfum enivrant emplit l'air. De grandes haies d'héliotropes entourent des pelouses parmi lesquelles on a réparti des massifs de fleurs aux couleurs flamboyantes. Derrière cette débauche splendide de couleurs scintillent les neiges des cimes.

Dans ce véritable paradis notre lunch est servi par des domestiques envoyés exprès. Il est rehaussé encore par des fruits exquis que nous offre le conservateur du parc.

Le retour à Srinagar se fait en automobile. Nous passons encore par un des parcs impériaux, « Nishat Bagh » ; ici aussi on voit cette richesse d'eau et de jeux d'eau qui, autant que la richesse des fleurs, caractérise l'architecture des jardins de ce pays. Aux approches de Srinagar, pendant un mille, nous suivons une allée de peupliers dont les troncs clairs semblent froids dans ce paysage resplendissant. Le soleil commence à décliner, mais toutes choses encore flamboient[1].

1. Le Français Bernier, auquel l'auteur fait allusion au début de ce chapitre, a écrit une relation de son voyage. Une partie en est sous la forme de lettres adressées à Colbert, La Mothe, Le

Vayer, Chapelle, etc. Le catalogue de la Bibliothèque nationale mentionne une édition de 1669. La plupart des lettres sont datées de 1663. Voici dans toute sa complexité le titre de ce curieux ouvrage, dont nous avons vu une vieille édition : « Voyages de François Bernier, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, contenant la description des États du Grand-Mogol, de l'Hindoustan, du Royaume de Kachemire, etc. Où il est traité des richesses, des forces, de la justice et des causes principales de la décadence des États de l'Asie, et de plusieurs événements considérables. Et où l'on voit comment l'or et l'argent, après avoir circulé dans le monde, passent dans l'Hindoustan, d'où ils ne reviennent plus. Le tout enrichi de cartes et de figures. A Amsterdam, chez Paul Marret, marchand libraire dans le Beursstrat, à la Renommée. M.DC.XCIX. » — (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XX

Le Cachemire

La maison flottante. — Lacs et temples. — Ascension du Nanga Parbat. — Châles et tapis

Srinagar était le centre de toutes nos excursions et, quel qu'en fût l'objectif, toujours nous revenions à ce quartier général. En notre villa idyllique nous nous reposions, selon le programme de notre hôte si aimable, pour ensuite repartir.

Notre maison flottante (je veux dire celle du maharajah) vint un jour nous prendre, pour nous mener vers quelques-uns des beaux lacs dont le Cachemire est si riche. La maison flottante est la plus agréable et la plus luxueuse manière de voyager. Chaque bateau a généralement plusieurs salons munis de foyers, plusieurs chambres à coucher avec des baignoires. La salle à manger est sur le pont et ressemble à une serre par l'abondance des plantes grimpantes et des fleurs qui la décorent. La cuisine est installée sur un autre bateau, où logent les serviteurs, et qui suit par derrière; mais il suit d'assez près pour être tou-

jours à nos ordres. Habituellement les bateaux ont huit ou dix rameurs; mais ceux qui sont de la dimension du nôtre en exigent le double. On ne fatigue pas les rameurs; on glisse tout doucement et le paysage se déroule comme une suite de tableaux; là où il y a quelque chose de particulièrement intéressant à voir, on s'arrête.

Nous allions au lac Wular par le cours du fleuve Jhelam. Ce ne sont que suites de bourgades animées alternant avec des arbres admirables; comme fond, c'est toujours la montagne dont les neiges éblouissantes dominent le paysage.

Parfois on avait envie de descendre à terre et de monter sur un coteau pour avoir une vue d'ensemble du paysage; on n'avait pas à regretter de le faire. C'est ainsi que nous arrivâmes à une mosquée musulmane qui est un lieu de pèlerinage. Il y a là une caverne de plusieurs mètres de profondeur; un ermite y passe toute sa vie à méditer et à prier. Ceux qui viennent là invoquer Allah passent pour s'attirer de grandes grâces.

La nuit, notre bateau est toujours amarré et dans le calme nous admirons le silence de la nature; plus d'une fois, nous passons la nuit sur le pont, perdus dans la contemplation du spectacle sublime de la lune et des étoiles.

Le lac Wular (par opposition au lac Dal entouré de montagnes bleues violettes) est encadré de montagnes neigeuses dont les pieds baignent dans

ses eaux et qui s'y reflètent avec une netteté absolue. Nous circulons sur ce lac en petite barque à rameurs; on s'y installe au niveau même de l'eau, sur le pont garni de coussins. Le lac est plein de châtaignes d'eau (*trapa natans*) au goût délicat, que l'on peut moudre en farine pour faire du pain. Il y a abondance de poissons et les martins-pêcheurs dans la parure de leur plumage bleu fendent les airs.

Islambad est une vieille et intéressante ville; nous y laissons notre maison flottante pour continuer en voiture jusqu'au temple de Martand. Il se dresse dans toute son imposante beauté en un endroit découvert. Au loin pointent les cimes neigeuses ; plus près s'étend toute la région de Pir Paujal et la souriante vallée du Cachemire.

Ce temple est le meilleur exemple du style du Cachemire, quoiqu'il ait quelque analogie avec le style hindou typique de la période Gypta. Il fut bâti sous le plus fameux souverain du Cachemire, le roi Lalatedilya, qui régna de 699 à 736 après J.-C. Quand les musulmans vinrent au Cachemire, ils détruisirent ce bel édifice dont l'architecture respirait à la fois la force et l'agrément. Les sculptures étaient remarquables et représentaient des scènes de la vie et de la mythologie hindoues ; les débris en sont admirables.

Non loin de là, il y a un autre temple, d'un art plus naïf. Une profonde caverne s'enfonce dans les

flancs d'une montagne; plusieurs dieux hindous, sous forme de grosses pierres, y sont érigés. A l'entrée, une pierre ovale repose sur un échafaudage de bois; elle figure un dieu; au-dessus se trouve un vase de pierre, d'où continuellement dégoutte de l'eau pour apaiser la soif du dieu; un prêtre veille et le protège, car il doit toujours être gardé par les serviteurs de sa religion.

A partir de ce temple nous poursuivìmes notre route à cheval pour aller voir un autre parc célèbre, dit d'Archibald. Mon cheval avait une schabraque artistement brodée, de drap rouge, qui pendait des deux côtés; ses oreilles étaient couvertes de beaux ornements et le « size » qui courait à côté de moi, pour se tenir à ma disposition, était un serviteur choisi du maharajah et particulièrement beau.

Nous fûmes surpris par la beauté du chemin; il traverse, en effet, à perte de vue, des prairies violettes, formées par des fleurs de safran qui se cultivent et dont les graines jaunes recueillies par les femmes s'exportent dans le monde entier. Nous passons par de singuliers villages aux maisons de bois bien sculptées, ombragées par des arbres en fleurs ou ployant sous le poids des fruits. Et toujours on voit le demi-cercle bleuté des montagnes de neige.

Voici que nos chevaux ont à traverser un gué; ils semblent en avoir l'habitude, car nous touchons sans accident l'autre rive, où s'étend le fameux

parc d'Archibald. Le feuillage des arbres du banyan forme un impénétrable couvert sous lequel nous avançons en admirant des fleurs splendides. L'air est saturé de parfums et rafraîchi par l'eau courante des sources et de la grande fontaine de Vernag, d'où jaillit en pluie comme un ruissellement de pierres fines. Le torrent sort d'une colline et forme un bassin; au bord de ce bassin s'élèvent deux pavillons réunis par un pont en arc. Mille plantes bordent les allées, entre autres la menthe crépue, qui est originaire de ce pays. Des oiseaux aux vives couleurs chantent sur les arbres, des papillons aux tons éclatants volettent partout et boivent le suc d'admirables fleurs; sur tout le paysage s'éploie un ciel bleu sombre parsemé de nuages roses.

Jusqu'ici nous nous en sommes tenus aux gracieuses vallées du Cachemire; il s'agit maintenant de faire une véritable ascension et d'aller voir le mont « Nanga Parbat », à 27 000 pieds d'altitude. Notre plan est d'aller à Gulmarg, cette fraîche villégiature des habitants de Srinagar pendant la saison trop chaude en ville. En automne et au printemps, lorsque Srinagar est un séjour idéal, Gulmarg est enfoui dans les neiges. En quelques heures d'automobile nous sommes à Tangmarg; nous prenons le lunch dans le pavillon de chasse du maharajah. A partir de là, il y a de la neige sur le sol; les dames, pour éviter tout ennui à la mon-

tée, se font porter en dandy, sorte de chaise à porteurs, qui ressemble aussi un peu à un traîneau à rennes; on est enveloppé de fourrures et l'on a une sorte de capote de cuir relevée et tendue au-dessus de la tête.

Les hommes vont à cheval. Plus on s'élève et plus on trouve une neige épaisse. Porteurs et chevaux ont dû avoir terriblement froid, car ils enfonçaient dans cette neige jusqu'aux genoux. Pour se réchauffer les mains, on avait emporté des bassines, particulières au Cachemire, qui s'emplissent de braise et chauffent fort bien les mains quand on les y applique. Il paraît que les femmes en portaient sous leurs robes; mais il arrivait que la braise fût trop chaude et qu'elles se fissent de graves brûlures. La route montante ressemblait aux chemins forestiers de Suède bordés de sombres sapins géants, ployant sous le faix de la neige accumulée sur leurs branches. Mais si le regard se portait par delà les troncs, il apparaissait qu'on était, pour le caractère grandiose du paysage, plutôt dans des régions alpestres. Heureusement arrivés au faîte, nous eûmes le panorama le plus vaste et le plus grandiose. Quelle richesse de forêts, de vallées coupées par des fleuves et des canaux! Partout des villages, des rizières couleur d'émeraude; le fleuve Jhelam serpente et se jette dans le lac Wular; nous voyons la chaîne des glaciers au delà de la vallée, et enfin, en arrière, le Nanga

Parbat ; il se dresse solitaire et lumineux, dominant toutes les autres cimes de son infinie pureté et de son calme, comme s'il constituait à lui seul un monde à part.

Le petit village de Gulmarg est un joli et pittoresque endroit. Les maisons sont généralement faites de troncs d'arbres non équarris ; des sapins entourent les maisons et les jardinets où poussent, parfois dans la neige, des roses trémières ; il y a ici des terrains de sport pour le tennis, le golf, le polo, le croquet, etc., qui servent en été. Un club est à notre disposition avec toutes ses ressources.

Au retour, la neige tombait en flocons serrés et il fut bien doux vers le soir de se retrouver dans notre confortable villa et de repenser à toutes les magnifiques impressions que nous avions eues.

La population du Cachemire est forte et grande. Elle n'a pas le teint noir auquel on s'attend dans l'Inde, elle a plutôt le type juif. Les femmes sont réellement belles, elles ont les traits réguliers, des yeux noirs brillants et les sourcils prononcés. Hommes et femmes ont le port majestueux et la démarche souple.

Les femmes hindoues ne portent pas des vêtements bien seyants, mais une robe lourde qui s'élargit par le bas. Ordinairement elle est d'étoffe brune verdâtre ou rouge noir, avec de belles broderies autour du cou. Sur la tête elles ont un voile,

mais le visage est découvert; en revanche, elles portent des bijoux aux oreilles, au cou et aux bras. Les musulmanes sont complètement cachées sous le voile qui, plissé et froncé, retombe du haut de la tête et enveloppe tout le corps. On ne voit rien de leur visage, qui doit rester caché, à l'abri du regard des hommes. Rencontrant une musulmane, je me suis approchée pour me rendre compte jusqu'à quel point on peut voir à travers le voile; j'ai constaté qu'il est transparent et que celle qui le porte peut voir devant elle.

La population est laborieuse et les ouvriers sont habiles; l'univers entier connaît les châles du Cachemire. Les habitants des montagnes entretiennent beaucoup de chèvres. Leur toison est la matière employée pour les châles fins, dont on dit que les mieux faits peuvent passer à travers un anneau de mariage. Le premier qui fut apporté en Europe fut celui que Napoléon rapporta d'Égypte à sa femme Joséphine.

Nous eûmes l'occasion de voir comment se brodent ces châles. En effet, un jour, nous eûmes la surprise de trouver huit des plus habiles brodeurs de châles installés dans notre véranda et exécutant leur artistique travail. Le maharajah avait prescrit cette démonstration, afin de nous renseigner sur cette industrie; avec les fils de laine les plus fins et d'après un dessin très vaguement indiqué, ils faisaient à points invisibles le

plus délicieux travail, harmonieux de tons et de lignes. Ces châles ne sont guère modernes; du temps qu'ils étaient à la mode, vers 1870, il paraît que 30 000 personnes étaient occupées à ce travail et que l'exportation annuelle se montait à un quart de million de livres sterling.

Bien d'autres objets se font au Cachemire; ils nous étaient montrés et offerts par des ouvriers qui sont aussi des hommes d'affaires. Souvent ils changeaient notre jardin en un réjouissant marché, étalant toutes ces choses sur le sol et faisant d'eux-mêmes les prix les plus bas; on voyait là aussi les travaux de bois les plus joliment sculptés, aux décors empruntés à la nature.

La sériciculture est au Cachemire très florissante et les vallées sont pleines de magnifiques mûriers. Dès l'éclosion des œufs du ver à soie, les indigènes nourrissent le ver avec les feuilles du mûrier, et quand les cocons sont formés, ils les vendent à la fabrique de soie à Srinagar, qui est l'une des plus grandes du monde.

L'industrie des tapis est aussi très importante. Nous avons visité le plus grand tissage; installation et aspect primitifs, mais résultats surprenants. Dans de petits hangars bas il y avait quelques centaines de tisseurs, tous jeunes garçons. A chaque métier se tient un « capitaine » qui, sur un ton de mélopée, dicte les indications portées sur de vagues dessins et annonce les diverses couleurs,

après quoi tous les doigts agiles nouent les bouts de laine ou de soie.

Chaque ouvrier reçoit comme salaire environ 40 öre. Cependant un tapis de laine revient (pour 5 mètres de long) à quelques milliers de couronnes et un tapis de soie de même dimension à 15 ou 20 mille couronnes. En Europe, le prix est souvent plus que doublé.

Parmi les produits que le Cachemire exporte se trouvent les fruits les plus merveilleux de toutes espèces, les huiles de noix, d'olives, etc. Dans les champs poussent maintes céréales; dans les montagnes se trouvent du cuivre et de l'argent; dans les rivières roulent les saphirs; des forêts de cèdres, de sapins, de déodars (sorte de cèdres) et autres essences donnent des bois de construction pour l'exportation et la consommation intérieure.

Conclusion

Après un séjour de quelques mois dans cette magnifique contrée du Cachemire, là-haut vers l'Himalaya, dans le nord de l'Inde, notre voyage nous ramena vers le sud. Après nous y être un peu arrêtés, nous partîmes du cap le plus méridional, Dhaunshudi, pour Ceylan ; nous y abordâmes à Talimannar, au bout d'une heure de traversée par le bac nouvellement installé.

A Ceylan nous séjournâmes de nouveau pendant environ un mois ; après quoi, sur le luxueux vapeur de 14 000 tonnes, le *Médine*, nous passâmes, par la mer Rouge, en Égypte. Encore quelques semaines de halte, et via Malte nous gagnâmes Marseille, Paris, Boulogne, Folkestone, Londres, Newcastle et Göteborg. Malgré la guerre, tout se passa au mieux et nous entrâmes au port de Göteborg, heureux d'avoir échappé aux mines et aux autres dangers.

Tout est bien différent dans la froide et raisonnable Suède, bien différent de cet Orient des vieilles légendes, aux beautés fascinantes et au

mysticisme impénétrable. Aussi une fois rentré dans le Nord où l'on retrouve ses habitudes, est-on tenté de se demander si toutes ces aventures merveilleuses que l'on a vécu là-bas sous ce ciel idéal de l'Inde ont été autre chose qu'un rêve.

Table des matières

Imprimerie de J. DUMOULIN, à Paris. — 1281 1.27.

